N° 286 — Tome LXXIX 16 Mai 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, M.-D. CALVOCORESSI, JACQUES CREPET, GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, LAFCADIO HEARN (MARC LOGÉ *trad.*), CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN-PAUL LAFITTE, LOUIS LE CARDONNEL, TRISTAN LECLÈRE, PAUL LOUIS, HENRI MALO, AUGUSTE MARGUILLIER, PAUL MARIÉTON, CHARLES MERKI, JEAN NOREL, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 286 — 15 MAI 1909

Edmond Barthèlemy	*Du point de vue biographique en critique*	193
Jean-Paul Lafitte	*Les Danses d'Isadora Duncan : I. Les Danses religieuses*	221
Paul Louis	*Essai sur la Révolution turque*	230
Paul Mariéton	*Poésies*	248
Lafcadio Hearn (Marc Logé *trad.*)	*Papillons du Japon*	252
André Rouveyre	*Visages : XIV. Suzanne Desprès ; XV. Albert Mockel*	260
M.-D. Calvocoressi	*L'Avenir de la Musique russe*	262
Henri Malo	*Les Surprises du bachelier Petruccio*, roman (I-IV)	275

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXV. Marines*	299
Rachilde	*Les Romans*	301
Jean de Gourmont	*Littérature*	306
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	310
Jules de Gaultier	*Philosophie*	316
Gaston Danville	*Psychologie*	321
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	324
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	329
Louis Le Cardonnel	*Questions morales et religieuses*	335
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	339
R. de Bury	*Les Journaux*	346
André Fontainas	*Les Théâtres*	349
Tristan Leclère	*Art ancien*	355
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	359
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	367
Jacques Crepet	*Variétés : Pagello et M. René Doumic*	372
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	377
Mercure	*Publications récentes*	379
—	*Echos*	381

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

REMY DE GOURMONT

Promenades Littéraires, Troisième série. (*Souvenirs sur Huysmans. Chateaubriand. M. Branetière. Idées romantiques. Rivarol. Théophile. Saint-Amant. Cyrano de Bergerac. Propos variés. La Liberté d'écrire. Notes d'Histoire littéraire. Contes critiques.*) Vol in-18..... 3.50

HELVÉTIUS

Les plus belles Pages d'Helvétius, avec un portrait d'après VAN LOO et une notice d'ALBERT KEIM. (*De l'Esprit. De l'Homme. Notes, Maximes et Pensées. Le Bonheur. Lettres. Appendice : Documents, Anecdotes, Bibliographie.*) Vol. in-18..... 3.50

EUGÈNE MOREL

Bibliothèques. Essai sur le développement des Bibliothèques publiques et de la Librairie dans les deux mondes. Tome I : *Ce qu'on lit. Les Budgets d'achats. Enquête sur les Bibliothèques de France. La Science et les Bibliothèques. L'Effort allemand. Les Bibliothèques populaires. La Bibliothèque Nationale. Le British Museum. Washington. Berlin. L'Europe et l'Univers.* Tome II : *La Bibliothèque libre. L'Ere des Bibliothèques en Angleterre et aux Etats-Unis. « Free public Libraries ». M. Carnegie. Le Commerce des livres. Vente, Location, Prêt. L'Avenir. Devant l'invasion des livres. La Production mondiale. Le Dépôt légal. Bâtisse et Mécanique. Catalogues. La Classification décennale. Administration et Métier. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque.* 2 vol. in-8 à 7 fr. 50 chacun..... 15 »

ADOLPHE THALASSO

Le Théâtre Libre. Essai critique, historique et documentaire, suivi de notices biographiques, de la liste de tous les ouvrages avec leur distribution, de l'index des auteurs représentés sur cette scène, avec une préface de JEAN JULLIEN. Vol. in-18..... 3.50

GEORGES MATISSE

L'Intelligence et le Cerveau. (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16..... 0.75

TOUNY-LERYS

La Pâque des Roses. (*La Pâque des Roses. Touny-les-Roses. Les Petits Poèmes d'amour. Poésies et Poèmes divers. Les Elégies. Les Epitaphes. Epilogue.*) Préface par FRANCIS JAMMES. Vol. in-18..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Heures Claires (**Les Heures Claires. Les Heures d'après-midi**) poèmes. Vol. in-18 3.50

LÉON TOLSTOÏ

Vie et Œuvre, **Mémoires.** *Souvenirs, Lettres, Extraits du Journal intime. Notes et Documents biographiques.* Réunis, coordonnés par P. BIRUKOV, revisés par LÉON TOLSTOÏ, traduits sur le manuscrit par J.-W. BIENSTOCK, avec de nombreuses gravures. Tome III. Vol. in-18. 3.50

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Le problème de l'éducation, Essai de solution par la critique des doctrines pédagogiques, par L. DUGAS, maître de conférences à l'Université de Rennes. 1 vol. in-8..... 5 »

Etudes sur l'humanisme, par F. C. S. SCHILLER, professeur à Corpus Christi College (Université d'Oxford), traduit par le Dr S. JANKELEVITCH. 1 vol. in 8..... 10 »

La vie et la matière, par Sire O. LODGE, traduit par J. MAXWELL. *2e édition revue.* 1 vol. in-16..... 2.50

L'homme de génie, par C. LOMBROSO. 4e édition française, traduite sur la 6e édition italienne, par FR. COLONNA D'ISTRIA, agrégé de philosophie, et M. CALDERINI. Précédée d'une préface de M. le professeur CH. RICHET. 1 vol. in-8, avec 15 planches hors texte..... 10 »

Le Mensonge, par G. L. DUPRAT, *2e édition revue et augmentée.* 1 vol. in-16..... 2.50

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Régions et pays de France, par J. FÈVRE, professeur à l'École normale de Dijon et H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. 1 vol. in-8, avec 147 gravures et cartes dans le texte..... 7 »

Le socialisme à l'étranger, Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Hongrie, Russie, Japon, Etats-Unis, par MM J. BARDOUX, G. GIDEL, KINZO GORAI, G. ISAMBERT, G. LOUIS-JARAY, A. MARVAUD, DA MOTTA, DE SAN MIGUEL, P. QUENTIN-BAUCHART, M. REVON, A. TARDIEU. Préface de M. A. LEROY-BEAULIEU, de l'Institut, directeur de l'École des Sciences politiques, et conclusion de M. J. BOURDEAU, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-16..... 3.50

La vie politique dans les deux mondes, publiée sous la direction de A. VIALLATE, professeur à l'École des Sciences politiques, *2e année, 1907-1908.* 1 fort vol. in-8..... 10 »

La nation armée, par MM. le Général BAZAINE-HAYTER, C. BOUGLÉ, E. BOURGEOIS, Cne BOURGUET, E. BOUTROUX, A. CROISET, G. DEMENY, G. LANSON, L. PINEAU, Cne POTEZ, F. RAUH. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cartonné..... 6 »

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr.

Vient de paraître :

TROUVÈRES et TROUBADOURS

Par Pierre AUBRY

Précédemment parus :

PALESTRINA, par MICHEL BRENET (*2e édition*).
CÉSAR FRANCK, par VINCENT D'INDY (*4e édition*).
J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (*2e édition*).
BEETHOVEN, par JEAN CHANTAVOINE (*4e édition*).
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE (*2e éd.*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D CALVOCORESSI.
HAYDN, par MICHEL BRENET.

L'ACTION NATIONALE

Organe de la Ligue Républicaine d'Action Nationale

Revue Mensuelle — *Paraissant le 15 de chaque mois*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : **19, Rue Auber**

L'ACTION NATIONALE, organe de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*, fondée sous la présidence de Victor Margueritte et sous le patronage des noms les plus éminents de la République, a pour programme d'instruire l'opinion sur les questions qui ont trait *aux intérêts vitaux du pays, au développement de sa prospérité économique et commerciale, à ses relations internationales, à sa force matérielle et morale.* Sincèrement attachée à l'esprit démocratique et aux institutions républicaines, elle se propose de rechercher les moyens d'assurer le développement harmonieux de la force et de la richesse nationales.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE	Un an.....	10 francs	ÉTRANGER	Un an.....	15 francs
	Trois mois.....	3 —		Six mois.....	6 —

Une réduction considérable est faite aux membres de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale.*

Un numéro spécimen et la brochure de propagande sont envoyés gratis et franco sur demande adressée à l'Administrateur de la Ligue, 19, rue Auber, Paris.

5e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

HISTOIRE GÉNÉRALE DU THÉATRE EN FRANCE

IV

LA COMÉDIE

Dix-huitième Siècle

Par Eugène LINTILHAC

Ancien Maître de Conférences de Littérature française à la Sorbonne, Sénateur

Un fort volume in-18 (500 pages). Prix..... **3 fr. 50**

VOLUMES PARUS :

I. *Le Théâtre sérieux du Moyen-Age.* Un vol. in-18..... **3 fr. 50**
II. *La Comédie : Moyen-Age et Renaissance.* Un vol. in-18..... **3 fr. 50**
III. *La Comédie : Dix-septième siècle.* Un vol. in-18..... **3 fr. 50**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt exemplaires sur papier de Hollande au prix de **10** francs

Jean LORÉDAN

L'HOMME AUX AIGLES

Un volume in-18. — Prix..... **3.50**

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques Français et Étrangers

Prix du volume broché : **95** centimes. — Cartonné toile : **1** fr. **75**

Alfred de MUSSET

PREMIÈRES POÉSIES

1829-1835 Un Volume.

Édition de Luxe sur papier couché

Léonce BÉNÉDITE
Conservateur du Musée National du Luxembourg

12 Fascicules à 75 centimes

LA

PEINTURE AU XIX^e SIÈCLE

d'après les Chefs-d'œuvre des Maîtres et les meilleurs tableaux des principaux Artistes

400 Illustrations directes et 13 grandes planches en couleurs

L'ÉCOLE FRANÇAISE, LES ÉCOLES ANGLAISE, AMÉRICAINE, HOLLANDAISE, BELGE, ALLEMANDE, ITALIENNE, ESPAGNOLE, etc.

Ouvrage complet en 12 fascicules

Le 1^er^ fascicule, 40 pages in-4, 2 planches en couleurs, 32 illustrations. Prix **75** centimes

Cette magnifique publication fait suite aux Chefs-d'œuvre de la Peinture de 1400 à 1800

Envoi contre Mandat-Poste

DU POINT DE VUE BIOGRAPHIQUE EN CRITIQUE

—

> Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire ; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit.
>
> TAINE : *Balzac.*
>
> On fait ce qu'on peut.
>
> LA SAGESSE DES NATIONS.

Il s'agit, le mot le dit, dans ce point de vue biographique, du point de vue de la vie. Il y a, dans la vie réelle, une quiddité, une *moralité* qu'il ne faut pas confondre avec les morales plus ou moins abstraites. Cette nouvelle série d'*Essais de Critique et de Morale*, traduits de Carlyle, peut être l'occasion d'examiner sommairement comment cet écrivain a conçu, d'un tel point de vue biographique, psychologique, cette moralité concrète, dont il s'est toujours si fort préoccupé ; et quels résultats critiques peuvent découler de l'application de ces vues aux œuvres littéraires. La notoriété d'une critique récente (1), discutable, croyons-nous, en certains points, nous engage à choisir ces œuvres dans le Romantisme.

I

Mme Du Deffand, vieillie, mais ayant toujours sa tête de

(1) PIERRE LASSERRE : *Le Romantisme français*. Edition de la « Société du Mercure de France ».

vingt ans, rencontrait difficilement, dans ses lectures multiples, un livre dont sa lucidité intellectuelle ne perçût point le néant : tous, à peu près, l'ennuyaient, la morale notamment, « parce qu'on n'y trouve que des idées communes et peu naturelles ». La brillante amie de Voltaire et du Président Hénault était d'un temps, d'un climat spirituel que Carlyle ne chérissait pas beaucoup, et ce n'est pas précisément le nom de celui-ci qui évoquerait, par un parentage impossible, le nom de celle-là. Cependant, Carlyle aussi pouvait reprendre dans les idées de « la morale » un manque de naturel. Le « naturel » de Carlyle, en morale, n'était pas, sous plusieurs rapports, le « naturel » de Mme Du Deffand. Sans doute, il n'était pas tenu à la réalité positive par une attache plus forte, lui qui si puissamment y était attaché, que le dix-huitième siècle des Hume, des Walpole, des Voltaire et des Egéries du Philosophisme : seulement, ceux-ci y cherchaient le Bonheur, alors que celui-là y discernait un fait de Force qui portait son sens en lui-même, sans nul égard à notre plaisir et à notre intérêt. Mais, prises à leur point de départ, avant les divergences de leur développement, les deux morales semblent également positives.

Savoir laquelle des deux, considérées en outre dans leur objet, l'est le plus, laquelle des deux manque le moins de naturel, crée l'image la moins infidèle du réel, c'est une question que partisans et adversaires du Dix-huitième siècle ont agitée et peuvent agiter encore. Il y a, de part et d'autre, dans l'une et l'autre directions du positivisme moral, des degrés d'approximation vers le réel : ici, le calcul des intérêts particuliers, se proposant pour solution le bien général, en l'espèce « le plus grand bonheur du plus grand nombre » ; là, la croyance à la nature infinie du Devoir, à l'importance infinie des actions de l'homme, par rapport, non point au plaisir de l'homme, mais à quelque idée plus haute et peut-être plus vraiment consistante de sa destinée. Lesquels se font la meilleure opinion de la réalité, de ceux qui y recherchent le Bonheur, ou de ceux qui y recherchent la Grandeur, c'est-à-dire, sous une autre forme, le Bonheur encore ? Question sans doute vaine, à vouloir une solution valable pour la totalité des problèmes de la nature humaine. Epicuréisme et Stoïcisme, Bonheur et Grandeur sont choses vraies, dignes

l'une et l'autre de recherche. Mais il est plus facile d'apercevoir leur incompatibilité que le degré comparé de leur puissance.

Cependant, cette incompatibilité même, cette opposition, peut, à son tour, par son effet de contraste, faire ressortir le caractère propre et le genre de force des deux morales. Rien ne rend mieux compte du Dix-huitième siècle que certaines de ses préventions ; rien n'éclaire les objets de ces préventions mieux que ces préventions mêmes. Pour citer un exemple célèbre, les positivistes du XVIII^e^ siècle, avec toute leur puissance d'analyse, mais d'une analyse exercée seulement à l'évaluation des mobiles intéressés, se sont mépris sur une des carrière morales et historiques les plus importantes. Avec Hume, ils n'ont vu en Cromwell qu'un « Hypocrite-Fanatique ». « Fanatique », cela allait de soi, au XVIII^e^ siècle, quand il s'agissait du chef d'un mouvement à maints égards religieux. « Hypocrite », cela devenait plus curieux ; « hypocrite », ce grief jaillissait au moment même où, sous l'empire d'une habitude morale invétérée, l'on cherchait et l'on voulait voir, dans la vie de Cromwell, l'intérêt personnel et la dissimulation quant à cet intérêt. Que Cromwell n'ait agi que pour lui-même et que l'industrie qu'il déploya pour satisfaire son ambition n'ait eu d'égale que l'astuce qu'il mit à la dissimuler, — comment cela eût-il pu faire doute et comment cela n'eût-il pas été condamnable pour des épicuriens qui, en inscrivant en tête de leurs doctrines la recherche de l'intérêt personnel, placent la moralité dans l'aveu de cette recherche, honnêtement professée, déclarée, ainsi que le veulent les convenances du bien public ?

En jugeant ainsi certaines actions puissantes d'après la théorie utilitaire de l'adaptation des moyens aux fins (à des fins intéressées), la morale de l'intérêt a fait surtout ressortir sa dialectique propre. Mais n'attire-t-elle pas aussi sur ces actions notre attention particulière? Certes, seulement c'est dans un sens tout autre que celui qu'elle s'était proposé. On se dit que de telles actions ne sont pas si simples, que de résulter, sans plus, de l'adaptation des moyens aux fins, et l'incomplet d'un tel jugement nous porte à les considérer de plus près. C'est ce qu'a fait Carlyle pour Cromwell :

Ce jugement, appliqué à des hommes tels que Cromwell, dit-il, substitue le *terme* de leur carrière à son cours et à son point de

départ. L'historien vulgaire d'un Cromwell s'imagine qu'il avait résolu d'être Protecteur d'Angleterre, au temps où il était occupé à labourer les marais du Cambridgeshire. Sa carrière était là toute dessinée devant lui : un programme du drame entier, qu'alors pas à pas il développa dramatiquement, avec toute sorte d'artifice, de menteuse dramaturgie, au fur et à mesure qu'il avançait, — le fourbe, l'intrigant « Ὑποκρίτης », ou Comédien, qu'il était ! Ceci est une perversion radicale, presque universelle dans de tels cas. Et pensez un instant combien différent est le fait ! Dans quelle mesure l'un de *nous* prévoit-il sa propre vie ? A une courte distance en avant de nous, elle est tout obscure ; un écheveau *in*dévidé de possibilités, d'appréhensions, de tentatives, de vagues lueurs d'espérances. Ce Cromwell n'avait *pas* sa vie tout étalée ainsi à la façon d'un Programme, de manière à n'avoir plus besoin dès lors, avec son insondable astuce, que de la jouer dramatiquement, scène après scène ! Il n'en était pas ainsi. Nous voyons la chose ainsi ; mais pour lui en aucune mesure il n'en était ainsi. Quelles absurdités tomberaient et disparaîtraient d'elles-mêmes, si ce seul et indéniable fait était honnêtement gardé en vue par l'Histoire !... L'Histoire vulgaire, comme dans ce cas de Cromwell, l'omet tout à fait ; même les meilleures espèces d'Histoire ne se le rappellent que çà et là. Se le rappeler dûment avec une perfection rigoureuse, comme il *existait* en fait, cela exige en vérité une faculté rare ; rare, bien plus, impossible. Un vrai Shakespeare comme faculté, ou plus que Shakespeare, celui qui pourrait *jouer* la biographie d'un de ses frères humains, voir avec les yeux de cet homme, son frère, à tous les points de sa carrière, les choses qu'*il* voyait, bref, *connaître* sa carrière et lui, comme peu d'« Historiens » vraisemblablement le font... (1).

Il est possible que, comme le point de vue épicurien était une mauvaise méthode pour apercevoir la complexité pathétique, la sombre richesse de la vie d'un Cromwell, le point de vue stoïcien fût, en retour, chez Carlyle, le principe d'une méconnaissance capable de faire un tort analogue à la variété heureuse, à la claire fécondité de la vie, par exemple, d'un Voltaire. Il faudrait peut-être prendre la défense de Voltaire contre Carlyle, comme celui-ci a dû prendre celle de Cromwell contre l'époque de Voltaire (2). Somme toute, cependant, son

(1) *Les Héros*, traduction Izoulet.

(2) Nous croyons cependant que Voltaire a beaucoup moins souffert. Le lecteur, après avoir pris connaissance de *l'Essai sur Voltaire*, sera peut-être de cet avis. M. Emile Masson a déjà eu l'occasion (dans ses *Pages choisies de Carlyle*) de signaler la lucidité de cet article sur Voltaire. « l'aisance avec laquelle Carlyle saisit, sans les fausser ni les briser, les ressorts d'un esprit qui lui était naturellement antipathique ».

sentiment de la vie est vraiment souple, sa sympathie active, large, multiple, désireuse de s'égaler à la diversité de l'existence. Cette sympathie, selon ses objets, s'adressera plus ou moins bien, sera plus ou moins compréhensive, prenante ; mais toujours, à une certaine chaleur intérieure qui anime toutes les biographies de Carlyle, on sent qu'elle est là. — Ce stoïcien, d'ailleurs, est l'homme du monde qui a le moins *jugé*. Son œuvre n'est pas, comme celle de Macaulay, « le registre des sentences rendues ». En effet, comme stoïcien, il est porté bien moins à juger qu'à comprendre. Il pense bien moins à enfermer un caractère dans un jugement qu'à en chercher, en dehors de définitions tranchées, la réalité sans cesse en mouvement. Le sentiment de ce que la vie a de complexe, de toujours nouveau, d'imprévu, d'inépuisable, le rend très circonspect à prononcer sur l'autonomie des mobiles intéressés et sur la préméditation de leurs effets. De la sorte, il ne substitue pas, quant à lui, le « terme » d'une carrière à son « point de de départ » et à son « cours ». Et c'est bien ce qui fait que ce « cours », il le voit si bien. Une fois ôtée l'abstraction d'un jugement formé à priori, comme l'imputation d'ambition pour pensée, dans l'appréciation utilitariste, tout le contenu *réel* de cette carrière se découvre en une profusion de vivantes richesses. Il cherche dans ce trésor vital. Et il arrive qu'il perce de la sorte jusqu'à la *force* intime d'une individualité, jusqu'à ce qui constitue sa *moralité* profonde. Quand, d'ailleurs, comme dans le cas de Cromwell, le personnage a été particulièrement intéressant, et quand l'historien, par une conformité de croyance, et même par une affinité de caractère, a eu un sens spécial et comme inné de son genre de valeur, il a saisi cette raison d'être du personnage avec une puissance telle qu'il a vraiment « *joué* » (*personate*), comme il dit, la biographie offerte à sa sympathie, qu'il a vraiment vu, avec les yeux de son héros, « à tous les points de sa carrière, les choses qu'*il* voyait ».

Dès qu'on a rencontré à une certaine profondeur le sens d'une existence, qu'on est parvenu à cette région intérieure où se tend la force secrète qui pousse et dirige l'individu dans les voies de sa destinée, doit-on s'écarter de cette source des grands mouvements d'un être, parce que, cette *moralité* dernière, vitale, une morale abstraite, ou inadaptable, n'a pas de

qualification pour elle, sinon des qualifications qui l'incriminent? Carlyle ne le pense pas. « Ambition hypocrite » de Cromwell, qu'est-ce que cela exprime? Rien, que l'incompréhension de Cromwell. Qu'est-ce que cela suggère? Rien, si ce n'est, pour un esprit de bonne foi, la nécessité de chercher en lui plus avant.

En critique littéraire, comme en critique historique où nous venons de voir ses effets, Carlyle apporte cette préoccupation du *Caractère*. Homme de pensée ou homme d'action, la « moralité » de l'individu, sa moralité telle quelle, dès qu'elle porte vraiment la marque ingénue de la vie, est ce qu'il faut considérer. Et cependant, même quand on a constaté, chez l'écrivain, chez l'artiste, ce fait de vie, qui implique quelque unité, un fonds indivis de sincérité, de réalité, où tout ce que cet écrivain, cet artiste peut-être a sa racine, d'arbitraires distinctions se produisent communément. Il arrive, par exemple, qu'il soit question de « nature intellectuelle », puis, sur un ton très différent, de « nature morale ». L'une et l'autre sont jugées à part, soit que l'on considère la première comme supérieure à la seconde, soit que l'inverse ait lieu. Dans le premier cas, qui est le plus fréquent, l'on fait ordinairement bon marché de l'homme. A vrai dire, l'on est indulgent ; l'on ne veut pas que l'artiste ou l'écrivain, dont le talent peut être curieux, souffre, dans l'estime due, de l'idée plus ou moins défavorable que, vaille que vaille, l'on se fait de l'homme. L'on a des phrases dans ce genre : « Sa vie ne regarde personne » ; ou encore : « L'homme, je vous l'abandonne ; mais l'artiste, l'écrivain, n'y touchez pas. » En somme, l'on juge l'écrivain, l'artiste, à part de *l'homme* (1). Procédé léger, que le plus élémentaire sentiment de la vie devrait faire éviter! Veut-on l'atmosphère en dehors de l'air? Mais ce procédé qui considère l'art abstraction faite de l'homme, la réalité esthétique sans la réalité morale, n'est qu'une forme du dédain pour l'art lui même. L'art, est-ce donc chose à prendre tellement au sérieux qu'il faille aller le chercher si loin ? Comment, de telles questions soulevées pour un quart d'heure d'amusement? Le caractère,

(1) Au temps où Richard Wagner commençait à être « à la mode », cette distinction qu'on lui infligeait, et que l'on croyait énormément libérale, nous a fait souvent regretter l'époque où l'artiste aussi était injurié.

le cœur, le tempérament, la moralité, la vie ? Cela engage donc tant de choses? Mais alors ce n'est plus drôle du tout ! Pour la mortification de ce dilettantisme, Carlyle, toutes les fois qu'il a fait fonction de critique, a montré que l'attention donnée, dans l'écrivain, au caractère tel quel de l'individu n'était autre que l'attention donnée à l'idiosyncrasie de cet écrivain, par conséquent à la vitalité secrète de son esprit, au sentiment particulier qui l'anime. Nous avons cité ailleurs (1), comme exemples remarquables de cette manière, les biographies de Johnson, de Burns et de Sterling. L'on nous excusera si nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit à ce propos :

Ici, remarquions-nous, l'autorité du caractère ou l'empire du tempérament seraient, d'un point de vue abstrait, particulièrement fâcheux. Il faudrait les infirmer en matière intellectuelle, sous prétexte que nous leur devons le torysme étroit de Johnson, la sensualité de Burns, la mysticité maladive de Sterling. Et pourtant, retranchez, dans Johnson, dans Burns et dans Sterling, le caractère ou le tempérament, que reste-t-il de Johnson, de Burns, de Sterling? La grandeur du premier, l'originalité du second tenaient, par plus de liens qu'on ne croit, l'une au formalisme de celui-ci, l'autre à la vive complexion de celui-là. Vous ne voulez pas du tory, ni du « good fellow » imprévoyant et échauffé ? Vous n'aurez point l'esprit persévérant, parce qu'il était conservateur, qui a édifié le monumental Dictionnaire, ni l'admirable poète des Ballades écossaises. Supprimez, chez Sterling, ce qui a fait de lui le disciple de Coleridge, vous écarterez peut-être un objet de blâme, c'est-à-dire cette tournure d'humeur qui faisait de la théologie anglicane une vague et brillante religiosité inspirée d'outre-Rhin : mais préférez-vous l'anglican conventionnel, avec sa routine et son cant religieux ? Voulez-vous sacrifier, avec cette hardiesse fiévreuse d'opinion, l'ardeur de sincérité et d'intelligence qu'elle annonce ?

L'efficacité de cette manière critique est tellement certaine qu'elle a eu raison de la réserve d'un des détracteurs les plus décidés et du reste les plus intelligents de l'écrivain, M. John Morley. Ce critique, dont nous citons d'autant plus volontiers l'opinion en pareille matière qu'il n'est pas, disons-nous, suspect de complaisance envers Carlyle, a parfaitement discerné la portée d'une telle méthode. Constatant, de son point

(1) *La Méthode de Thomas Carlyle*, dans la *Revue des Idées* du 15 mars 1906.

de vue anglais, que cette interprétation esthétique du caractère, avec sa souplesse d'appréciation, est un véritable bienfait dans un pays où le puritanisme dégénéré et machinal a supprimé « toute largeur, toute variété dans les jugements sur les hommes, pour les réduire à des arrêts mesquins, étroits et superficiels sur leur moralité littérale, ou sur leur conformité absolue avec un type convenu de vérité, religieuse ou autre », M. Morley conclut :

Même en reconnaissant les excès d'une telle méthode (la méthode de Carlyle), nous lui pardonnerons beaucoup, parce qu'elle réagit contre un système qui nous avait submergés sous le flot d'un cant bilieux et morose, et qui avait endurci, desséché les cœurs au souffle des déserts théologiques. Le point de vue est assez élevé et assez original pour nous permettre d'apercevoir chez tous les hommes un élément autre que le credo religieux, la profession sociale, les préceptes réduits en formules et qui se distingue absolument de tout cela ; qui, en réalité, dirige et vivifie ces principes religieux, professionnels ou sociaux... Cet élément, c'est le caractère, c'est ce qui constitue l'humanité de chaque homme. Si nous découvrons dans la littérature contemporaine une tendance à s'élever à ce point de vue plus libéral, à regarder l'humanité de plus haut, il n'est point d'écrivain à qui nous en soyons plus redevables qu'à Carlyle. Le même principe qui a révélé la bravoure et la sainteté du puritanisme en a aussi hâté la dissolution, car il place le caractère sur le piédestal où le puritanisme avait placé le dogme (1).

Il est singulier seulement que, par une contradiction flagrante, M. Morley ait ailleurs fait bon marché de cette conception du caractère, de cette ouverture sur les régions profondes de l'individu, considérées en leur souple réalité, sans aucun parti-pris de morale dogmatique. Car à quoi bon vanter cette largeur d'appréciation « aux multiples nuances », qui rend au caractère sa réalité, son « intérêt humain », si c'est pour repousser ailleurs, comme le fait M. Morley, en blâmant Carlyle de ne pas l'avoir fait, l'empire du caractère en matière intellectuelle ? Contradiction flagrante, disons-nous. Le caractère, remarque-t-on d'une part, d'après Carlyle, est l'élément qui, chez l'individu, « vivifie les principes religieux, professionnels ou sociaux ». Mais, observe-t-on d'autre part, Carlyle « s'efforce malicieusement de présenter comme identiques

(1) John Morley : *Essais critiques, Carlyle*. Traduction Georges Art.

la valeur morale (le caractère) et l'énergie intellectuelle (l'intelligence) ». D'après la louange donnée aux vues réalistes de Carlyle sur le caractère, on ne s'attendrait certes pas à lui voir reprocher, comme une « malice », l'insuffisance de sa distinction entre le caractère et l'intelligence ! C'est ce que fait M. Morley, cependant. De là à travestir Carlyle en un sentimental à la Rousseau, à le montrer « presque toujours subordonnant la discipline de l'intelligence à l'autorité passionnée de la volonté », il n'y a qu'un pas, et ce pas ne coûte guère à M. Morley, oubliant le prix par lui-même attaché aux mérites esthétiques de la conception carlylienne de la volonté.

Ce rapport étroit de l'Intelligence et de la Volonté, du Caractère, de la « Moralité », il est cependant indispensable d'en avoir une idée nette, car cette doctrine est l'article principal de la psychologie de Carlyle, et, selon nous, un principe d'une réelle fécondité critique. L'on nous excusera ici encore, si nous ne voyons rien de mieux à faire, dans ce but, que de reproduire partie des explications que nous avons déjà données ailleurs à ce sujet (1) :

Lorsque Carlyle, disions-nous, invoque, en matière intellectuelle, l'autorité de la *volonté*, les indications de la *moralité*, que veut dire Carlyle ? Il veut dire que ce que l'on appelle volonté, moralité, c'est, — en dehors de tout qualificatif abstrait, — la Force vitale même d'un homme, sa puissance telle quelle d'intuition, ce qui gît sous ses ouvrages extérieurs, « sous sa pure région argumentative » ; et que l'intelligence, que l'entendement ne saurait être séparé de cette Force vitale telle quelle qui est l'étoffe commune de toutes les facultés. Ainsi l'hypocondrie d'un Cromwell, cette fameuse hypocondrie, tant suspectée, tant reprochée, qu'était-ce, sinon « la grandeur même de l'homme, la profondeur et la tendresse de ses sauvages affections, la quantité de *sympathie* qu'il avait avec les choses » ? Ainsi de la morosité d'un Beethoven, et, en général, de tout homme en qui réside plus qu'un ouï-dire. Toute la manière d'être d'un homme se trouve rappelée dans sa connaissance, et cette connaissance est d'autant plus énergique que cette manière d'être s'y trouve plus complètement rappelée. « Le degré de vision inhérent à un homme est une correcte mesure de l'homme. » Il exprime sa nature tout entière, et sa nature tout entière s'exprime ainsi : « Qu'est-ce, en effet, que les facultés ? Nous parlons des facultés comme si elles étaient distinctes, choses séparables ; comme si

(1) *La Méthode de Thomas Carlyle*, dans la *Revue des Idées* du 15 mars 1906.

un homme avait intelligence, imagination, fantaisie, etc., comme il a mains, pieds et bras. Puis, encore, nous entendrons parler de la « nature intellectuelle » d'un homme, de sa « nature morale », comme si ces choses encore une fois étaient divisibles, et existaient à part. Les nécessités du langage prescrivent peut-être de telles formes d'expression ; il nous faut parler, je le sais bien, de cette façon, si nous voulons parler en somme. Mais les mots ne devraient pas se durcir en choses pour nous. Il me semble que notre compréhension de ce sujet est, pour la plus grande part, radicalement fausse par là. Nous devrions savoir aussi, et garder à jamais dans l'esprit, que ces divisions ne sont, au fond, que des *noms ;* que la nature spirituelle de l'homme, la Force vitale qui habite en lui, est essentiellement une et indivisible ; que ce que nous appelons imagination, fantaisie, intelligence, et ainsi de suite, ne sont que différents aspects de la même Puissance d'Intuition, tous indissolublement liés l'un à l'autre, physiognomoniquement apparentés ; de sorte que si nous connaissions l'un d'eux, nous pourrions les connaître tous. Tout ce qu'un homme fait est physiognomonique de lui. Vous pouvez voir comment un homme combattrait par la façon dont il chante. »

L'on voit combien ces termes, Caractère, Volonté, Moralité, etc., sont, pour Carlyle, loin d'être abstraits, nous voulons dire loin de représenter des valeurs sentimentales et conventionnelles s'imposant inconditionnellement. Cet esprit profond et positif a perçu la chose toute concrète, et d'une importance pratique primordiale, qu'ils désignent. En reliant la notion d'intelligence aux notions de « caractère », de « moralité », ou encore de « sensibilité », il n'a donc pas communiqué une qualité sentimentale et incontrôlable à la notion d'intelligence ; bien au contraire, il lui a donné une vitalité toute positive et toute voisine. Ses vues rejoignent les aperçus de la spéculation psychophysiologique, pour laquelle l'intelligence est la synthèse d'une nature ; et Carlyle, en un mot, a exprimé à sa manière, ici, la conception même que Taine a formulée si nettement en tête de son étude sur Balzac : « Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire ; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit. »

II

Il y a, certes, des erreurs esthétiques, mais même dans les Littératures où elles abondent, les choses ne sont jamais aussi fausses qu'on pourrait le croire. Le Romantisme est parmi

ces Littératures. Un critique d'un talent supérieur, M. Pierre Lasserre, nous a dit récemment que tout y était très faux. Il nous l'a dit avec une force, une verve, avec une maîtrise du geste qui donne à sa réfutation comme l'allure d'un irrésistible coup de balai. Cela emporte tout. Et on est effaré. On se range. On ne songe pas à discuter. On regarde la place nette où le rude balayage a passé. Un espace considérable, un siècle de notre histoire littéraire, est comme vidé. C'est la *tabula rasa*, le désert. Cependant, le premier saisissement dissipé, on se reprend peu à peu. Pareille destruction était-elle réellement légitime ? Tant de fausseté, de mensonge fut-il possible, qui appelait semblable suppression ? Tout ce qu'on éprouva, sentit, comprit, pensa, exprima, dans les sphères intellectuelles, pendant si longtemps, put-il être simplement du *non-être* ? Du non-être : c'est bien à cette négation intégrale que l'analyse de M. Lasserre fait tant que d'aboutir. Il a conçu, il a, si l'on peut dire, décrit, décrit avec ardeur et minutie, le Romantisme en tant qu'un fait de non-être. Fichte, je crois, disait qu'il faut comprendre l'incompréhensible comme tel : M. Lasserre, dans cette verveuse critique négative du Romantisme, aura accompli ce tour de force d'animer le non-être comme tel. Qu'il ait réussi à rendre si palpable l'image de néant qu'il y voit, qu'il ait pu, avec un tel relief, montrer dans le Romantisme on ne sait quel Enfer esthétique, où, comme dit le poète, « toute vie meurt, tout mort vit », certes, cela ne fait pas un mince éloge de ses facultés de controversiste. Mais, demande-t-on, le non-être est-il, en quelque cas que ce soit, possible à pareil point ? Quoi ! C'est donc comme cela que, si longtemps, nous avons vécu en France ? Et nous ne sommes pas morts, ni seulement enragés ! Au fait, peut-être le sommes-nous, enragés, sans nous en douter, malades tellement irrémédiables que nous ne nous voyons plus ? Tout de même, l'étude de M. Lasserre eût gagné à être écrite dans un sentiment moins absolu.

Un autre critique notoire du Romantisme, Renouvier, semble avoir été mieux inspiré en ne condamnant point, du moins absolument, les conditions telles quelles du Romantisme. Formulant, dès les premières lignes de son étude sur Hugo, une méthode critique applicable au Romantisme tout entier, il réserve l'objet d'une critique non uniquement négative :

Il n'y a pas à se dissimuler, dit-il, que la révolution littéraire en

très grande partie commencée, poursuivie et accomplie par Victor Hugo a été une révolution opérée contre la raison, contre les procédés logiques de la pensée et de la composition des idées. Mais c'est essentiellement dans le domaine de la poésie et des œuvres d'imagination qu'elle s'est produite, ou du moins qu'elle a pleinement réussi ; il ne ressort donc de cette observation aucun préjugé légitime contre les changements que l'esprit français a pu éprouver en s'avançant dans des voies si opposées à celles qu'il suivait depuis deux siècles, et qu'avait illustrées tout ce qu'on estimait ou glorifiait depuis ce temps des œuvres de sa langue. Car il ne s'agit pas de philosophie ou de sciences, et il n'est point question alors d'élever ou d'abaisser le mérite des procédés rationnels, mais bien de savoir si ces procédés sont ceux qui conviennent à la poésie ; si ce ne sont pas, au contraire, ceux de l'imagination et du sentiment qui lui conviennent, et cela exclusivement, autant qu'il est permis de séparer de la raison ces dernières facultés, dans une œuvre de l'esprit ; et enfin, si la poésie, selon cette manière de l'entendre, est une digne et précieuse partie des dons de l'intelligence et de l'activité esthétique de l'homme (1).

Qu'est-ce à dire, sinon que, dans le domaine de l'esprit, des fins données comportent des moyens donnés, et que les procédés propres à l'esprit poétique ou artistique ne sauraient être ceux de l'esprit philosophique ou scientifique. Les premiers, l'imagination et le sentiment, sont donc, à la faveur de cette distinction, légitimes en principe : il reste à voir seulement quel degré d'efficacité ils gardent ou ne gardent pas dans la pratique. Poser ainsi la question, c'est ne la point préjuger et, pour ainsi dire, c'est réserver son avenir. Au contraire, il semble dès l'abord assez inutile que M. Lasserre institue une enquête pour procéder, expérimentalement, à quelque qualification que ce soit : les conditions du Romantisme sont, chez lui, en quelque sorte, « qualifiées », comme on dit en mauvaise part, ou « inqualifiables », de toute éternité : tout de suite, *in principio*, en les considérant chez Rousseau, initiateur idéal et métaphysique du Romantisme, il incrimine tellement ces conditions, il les taxe d'une telle indignité, d'on ne sait quoi de tellement rédhibitoire, qu'elles se trouvent, en tout état de cause, illégitimes, impossibles, inqualifiables, qu'elles sont simplement annulées, exclues de l'existence absolument et en tout, — du pur non-être, disions-nous. Aussi la cause est-elle

(1) Renouvier, *Victor Hugo, le poète*, p. 1.

entendue d'avance : de l'essence du non-être (s'il est permis de joindre ces termes) ne sortira jamais l'être. L'étude de toute une période intellectuelle est menée avec la souplesse, la variété, la part faite à l'imprévu, aux renouvellements, aux contradictions, aux brisures fécondes de la vie, que peut permettre ce roide syllogisme sur lequel se gouverne cette étude : Rousseau est mauvais ; le Romantisme c'est Rousseau ; donc le Romantisme est mauvais. Logique admirablement soutenue d'un bout à l'autre, d'ailleurs.

Se référant, d'autre part, aux vues de Sainte-Beuve sur « la prééminence des conceptions et des sentiments dans le renouvellement des littératures » (leur prééminence sur les doctrines, les théories purement extérieures, — que M. Lasserre semble toutefois avoir trop négligées, et nous y reviendrons), M. Lasserre s'est préoccupé de définir la littérature romantique « par les conceptions et les sentiments dont elle s'inspira, par son fonds intellectuel et moral ». C'est-à-dire, bien évidemment, que c'est une raison de plus pour que Rousseau, avec sa signification négative, intervienne ici. De là les qualifications négatives suivantes du sentiment romantique, du sentiment comme principe littéraire au XIX^e^ siècle : « Ruine psychique de l'individu, eudémonisme lâche, chimérisme sentimental, maladie de la solitude, corruption des passions, idolâtrie des passions, empire de la femme, empire des éléments féminins de l'esprit sur ses éléments virils, asservissement au moi, déformation emphatique de la réalité, conception révolutionnaire et dévergondée de la nature humaine. »

Ce procédé employé pour qualifier le sentiment romantique mérite que l'on s'y arrête, car là se trouve la source de tout ce qu'il y a de plus arbitraire dans ce livre.

Et d'abord, citons les passages essentiels où M. Lasserre établit la liaison littérale qui rattache, fond et forme, le Romantisme à Rousseau.

Pour le fond :

A la vérité, dit M. Lasserre, les thèses romantiques n'étaient pas en 1830 quelque chose de neuf. Sentiments et idées, le romantisme s'était épanoui chez Rousseau sous ces deux formes. Théodicée, religion, philosophie de l'histoire, politique, morale, psychologie, il avait tout refondu et corrompu, selon son bon plaisir. Mais s'il ne cessa pas de garder ses fidèles comme homme de sentiment, les ter-

ribles réalités révolutionnaires et contre-révolutionnaires avaient porté de rudes coups à son empire d'idéologue. Chateaubriand, à ce titre, le méprise. Constant, subversif surtout par son naturel, ne donne pas dans sa mythologie prehistorique et sociale. Et le triste Sénancour à peine dans sa solitude en murmure-t-il un timide écho. Mme de Staël avait mis la religion, la métaphysique et la morale de moitié dans les affaires de cœur de Delphine et de Corinne. Mais ces romans lourds, infinis, suisses, illisibles à Paris, étaient à refaire. George Sand s'en chargera. Ainsi les thèses romantiques, méchanceté de la civilisation, antinomie radicale de la société et de l'individu, absurdité des lois et des mœurs, légitimité en toute hypothèse et divinité de la passion, droit au bonheur, possibilité naturelle de félicité artificiellement entravée par les institutions, toutes ces vieilleries retrouvaient presque la vertu de l'inédit. Il ne s'agissait que de les rajeunir d'une flamme nouvelle, d'ajouter au *Discours sur l'origine de l'inégalité* la chair et le sang de *René*, et tout ce qui se balançait de couleurs et de rythmes dans les génies d'une jeune et très riche génération. Il fallait refaire ce pénible traité en drames, en romans, en poèmes, en ouvrages historiques, en varier à l'infini l'application, en épuiser les conséquences, lui donner mille voix (1).

C'est très ingénieux, ces thèses issues de Rousseau et maintenant d'autant plus permanentes et vivaces que d'heureuses circonstances, comme faites exprès, leur avaient donné l'attrait de l'inédit. Passons à la forme du Romantisme :

L'Emphase romantique,— dit M. Lasserre, dans un curieux chapitre où il construit la théorie de cette Emphase,— est d'une espèce fort distincte. Elle consiste dans un désordre de la pensée elle-même. Du moins, l'abus des moyens verbaux procède-t-il chez les romantiques d'une exaltation vraiment ressentie. C'est cette exaltation qui est empathique par rapport à la petitesse ou l'indignité des objets auxquels elle s'attache et qu'elle revêt d'une importance ou d'une sublimité menteuses. L'esprit romantique a une irrépressible tendance à s'émerveiller, s'extasier, s'indigner, s'épouvanter, qui regarde peu à la qualité des occasions, et dont il tire, sur tout propos, une inépuisable disponibilité de pathétique (2).

Comment, pourquoi, pour quelle raison, par quelle nécessité intime, les poètes romantiques se trompaient-ils, se suggestionnaient-ils ainsi sur les motifs de leur exaltation, de leur emphase? L'explication est simple : Rousseau. Cette opération

(1) *Le Romantisme français*, pp. 191, 192.
(2) *Le Romantisme français*, p. 224.

si intime, si idiosyncrasique de la sensibilité, c'était Rousseau, non pas eux, bien qu'ils dussent avoir, semble-t-il, tout particulièrement qualité pour cela, qui l'accomplissait en eux :

Un adulte entre dans la vie, explique M. Lasserre, plein de chimères dictées par les désirs de son cœur. Les plus banales expériences vont lui causer des stupéfactions et des déceptions tout à fait déconcertantes au regard d'un jugement et d'une sensibilité tant soit peu prémunis. Si cet homme est orgueilleux, sans courage et poète, s'il trouve un auditoire blasé et badaud pour accueillir sans huées l'épanchement public de ses tragiques découvertes, il persistera à revendiquer contre les réalités le droit de son rêve, à ne les juger et estimer qu'à la lueur de celui-ci. C'est l'histoire de Jean-Jacques Rousseau. Il aborde la société convaincu que les hommes sont bons, c'est-à-dire que le bonheur de Jean-Jacques est leur principale affaire. Tout ce qui lui fait constater qu'il en est autrement est pour lui un Himalaya d'imprévu et de scandale. Ses aventures deviennent le drame de la malice humaine et de la perversité sociale ; ses attendrissements, de sublimes inspirations de la vertu. Il fait d'un trou un abîme et les plus simples mouvements de son âme l'étonnent au point de lui persuader qu'elle est la plus étonnante de son temps et de tous les temps. On connaissait avant lui la « pompe », c'est-à-dire l'effort purement verbal d'un écrivain ou d'un orateur pour parler grandement de grandes choses qui ne l'émeuvent pas du tout. Dans cette disposition naturelle et cultivée à s'abandonner, à propos des plus chétifs objets, à d'extrêmes états d'émotion et de saisissement, il y avait le levain d'un genre de pathos tout nouveau dans la littérature française. En héritant du chimérique optimisme de Rousseau,... les romantiques de 1830 héritaient de l'erreur d'optique générale qui produit l'emphase (1).

L'on ne peut souscrire à cela. Disons-le à propos de cette question de forme qui emporte, ici, la question de fond. Il faudrait avoir bien le goût des explications systématiques pour trouver suffisante une telle raison. Dans cette appréciation de ce qui a pu fomenter chez les poètes romantiques le sentiment esthétique et son expression, il est vraiment tenu compte de tout, excepté... *d'eux-mêmes*. Leur personnalité effective, en tant que composé de forces psychologiques agissant sur le plan de l'art, a peu de part dans ce qu'ils se trouvent être et faire. Leur sensibilité n'est pour rien dans ce qui arrive à leur intelligence, ou le contraire, s'il on veut. Rien de ce qu'ils sont réellement ne

(1) *Le Romantisme français*, pages 225, 226.

se trouve rappelé dans ce qu'ils conçoivent et dans la manière dont ils le conçoivent, ou réciproquement. Ils apparaissent comme les serviteurs impersonnels d'une Idée toute faite, qui ne tire que d'elle-même son caractère, ses qualités et sa manière d'affecter les intelligences ou les sensibilités. On nous montre les romantiques idéalement placés dans de certaines conditions spirituelles formées en dehors d'eux, abstraites, dans l'atmosphère (il vaudrait mieux dire : dans le vide) d'une certaine raison générale éparse depuis Rousseau, tellement universalisée qu'elle en est classique (car, remarquons-le en passant, M. Lasserre, obéissant à ses habitudes d'esprit classique ou qui se veut tel, imagine, même ici, dans le négatif, un modèle mental universel ayant, en son genre, force de règle) ; on nous les montre là, étant ce qu'ils sont parce qu'ils sont là, et en vertu de leur docilité, au moins inconsciente, à ce qu'ils trouvent là. Mais ils sont aussi dans la vie, et ils y trouvent bien autre chose ? Précisément : mais c'est ce qui ne ressort pas beaucoup de ce livre. Que les romantiques « se soient trompés eux-mêmes », qu'ils aient eu « comme un génie particulier de s'abuser, de s'étourdir, sur la qualité et la portée de leurs idées, et d'en recevoir des émotions tout à fait disproportionnées à ce que ces idées contenaient réellement », que leur Muse, en un mot, ait été « la Muse de l'Emphase », — c'est possible, mais alors c'est là une manière d'être *sui generis*, qui s'est composée, dans les sensibilités, au cours de vitales élaborations qu'il est « purement inintelligible », dirons-nous à notre tour, d'expliquer par les seuls sentiments et idées adventices. Et qu'enfin, dans cette manière d'être telle quelle, il y ait autant et même plus de mauvais que de bon, c'est encore possible : mais la question de savoir si elle est défectueuse est relativement de peu d'importance : la pire satire qu'on pourrait faire de ces défauts, ce serait de leur enlever ce en quoi ils sont, au moins, personnels, en les déclarant dus à Rousseau, et c'est de cette façon cruelle que M. Lasserre a posé la question.

M. Lasserre a cependant, dans une partie de son livre, employé la méthode biographique, psychologique ; pour les successeurs immédiats de Rousseau : Sénancour, Benjamin Constant, Chateaubriand, M^me^ de Staël. Il a de la sorte procédé à des vérifications positives de l'influence de Rousseau,

relevé des analogies curieuses, et, sous la rubrique de « la corruption des passions », rendu clairement perceptible, autrement que par des généralisations gratuites, mais bien par des signes choisis dans des sensibilités toutes vives, le développement du sentiment sur un certain fonds d'identité. Disons-le, ces biographies condensées, réduites à l'essentiel de la notation psychologique, sont des merveilles. On n'exprime pas avec plus de finesse et de sûreté la physionomie d'une existence, d'un caractère, d'un talent. Et il arrive ceci : mêlée, cette fois, à de véritables existences qu'on examine psychologiquement, et non pas seulement du point de vue du préjugé esthétique, cette influence de Rousseau en perd son énormité abstraite, artificielle, systématisante. Un Rousseau est ce qu'il est, mais un Benjamin Constant aussi est ce qu'il est : le premier peut agir sur le second, cependant cela ne retire pas à celui-ci sa vie propre; ainsi pour un Sénancour, une M^me^ de Staël, un Chateaubriand : les caractères gardent, en même temps que leurs nécessités externes, leur spontanéité, leur intérêt vivant et humain. Et le sentiment du critique s'en ressent lui-même, semble-t-il, dans une certaine mesure. Ne nous méprenons pas sur la précision amère de ces portraits : elle est celle dont peut être capable une sympathie qui, découragée, n'a plus qu'à se donner des explications sur ce qui l'a forcée de se déprendre. Le cœur voudrait, mais l'intelligence refuse et, avec une lucidité un peu morne, elle dit pourquoi. Ou nous nous trompons fort, ou la perspicacité, ici, ne se désintéresse pas jusqu'à sourire.

C'est ce sourire, en revanche, qu'on entrevoit trop souvent dans toutes les autres parties du livre. Vraiment, on est un peu glacé de voir cette indépendance désinvolte du critique à l'égard des objets de ses expériences. Continuée d'un bout à l'autre de l'ouvrage, la méthode biographique et psychologique eût permis, en même temps qu'au moins autant de sûreté objective, un accent tout autre, peut-être plus vraiment compréhensif. Mais ce qu'il avait fait en bon psychologue pour les Romantiques de la période primitive, Sénancour, Benjamin Constant, M^me^ de Staël, Chateaubriand, M. Lasserre n'a pas cru devoir le faire pour les Romantiques proprement dits, Hugo, Vigny, Musset, etc., et ceci pour la raison suivante éri-

gée en méthode : C'est que, dit M. Lasserre, dans l'évolution du Romantisme, si Chateaubriand, Sénancour, etc., représentent la phase des « sentiments », Hugo et les autres correspondent à la phase des « idées » ; or, « la critique des idées ayant pour préface la critique des passions susceptibles d'affoler les idées » (d'après les vues, plus haut rapportées, de Sainte-Beuve sur « la prééminence des conceptions et des sentiments dans le renouvellement des littératures »), il va de soi que, cette critique des passions une fois faite, on voit dès l'abord pourquoi les idées se sont « affolées », et plus n'est besoin désormais de l'analyse psychologique. Les individus de ces idées n'importent plus. En d'autres termes :

Le germe funeste, introduit en grande quantité et à un haut degré de virulence, attaque victorieusement le corps le plus vigoureux. A mesure que la sensibilité romantique ira gagnant plus de glorieux poètes, s'enveloppant de plus de prestiges lyriques et oratoires, elle aura moins besoin d'un terrain préparé chez les individus. Plaçons entre 1830 et 1840 cette apogée de puissance contagieuse, du moins un des points culminants (1).

Aucune nécessité, donc, d'étudier, durant la période d'apogée du Romantisme, la « préparation » individuelle du terrain : ce terrain, quel qu'il soit, ne sera-t-il pas gagné ? Ses qualités propres ne disparaîtront-elles pas sous les qualités adventices ? Cela s'entendrait assez bien de la foule subalterne des imitateurs, où les qualités personnelles sont de faible intensité ; mais pour les individualités de premier ordre, originales, c'est tout différent. Il est purement abstrait de considérer, chez ses hauts représentants, le Romantisme comme un prolongement fatal de Rousseau. Et même après Sénancour, Constant, Mme de Staël, Chateaubriand, et la transmission possible du rousseauisme par eux, il n'est pas plus sûr que la considération des influences reçues soit décisive au point d'autoriser un changement de méthode, consistant à étudier désormais les Romantiques en quelque sorte abstraction faite d'eux-mêmes. D'ailleurs, on l'a vu, dès qu'on l'explique par des exemples positifs, comme on l'a fait dans les biographies de Constant, Sénancour, etc., cette influence de Rousseau, dont on se faisait un monstre, prend une souplesse qui, si elle la rend d'au-

(1) *Le Romantisme français*, page 189.

tant plus constante en un sens, laisse du moins, en un autre sens non moins évident, les caractères être suffisamment eux-mêmes, et réagir à leur tour sur elle. Elle ne parviendrait donc plus qu'à l'état de cause infiniment composée. En somme, la question n'est pas tant celle de l'influence, qu'il n'est pas facile d'unifier, d'individualiser : la question est celle de l'intérêt présenté par les caractères aux prises avec une certaine influence diffuse, et par suite celle aussi de la compréhension, de la justice que la critique peut mettre dans ses jugements en s'attachant surtout à cet intérêt comme à son objet le plus humain.

On ne peut que reconnaître l'excellence, en général, des vues de Sainte-Beuve sur « la prééminence des conceptions et des sentiments » dans le renouvellement des littératures. Cette idée est une des plus fécondes qui soient en critique. Elle n'est certainement pas étrangère au plan de l'ouvrage de M. Lasserre, à cette division en deux études géminées, l'une sur le Romantisme-sentiments, l'autre sur le Romantisme-idées : elle se trouvait justifier ici cette démarche qui consiste à définir le Romantisme de 1830 « par les conceptions et les sentiments dont il s'inspira », conceptions et sentiments antérieurs, tous rapportés à Rousseau, — en négligeant, comme par un corollaire naturel, le tour propre de la conception et du sentiment chez les Romantiques mêmes de 1830. Cependant, cette adaptation par M. Lasserre des vues de Sainte-Beuve n'est pas, semble-t-il, complètement exacte et légitime, — précisément dans le cas particulier du Romantisme de 1830. Elle le serait partout ailleurs ; ici, elle ne l'est pas. En ce qui concerne les Romantiques de 1830, Sainte-Beuve, « si engagé et pourtant si clairvoyant déjà en 1829 », pouvait avoir dès alors, et put avoir de plus en plus par la suite, des raisons toutes personnelles de ne voir dans les idées de ses confrères qu'un fonds sentimental déjà connu. Il voulait bien s'intéresser à ce fonds sentimental, mais en historien qui sait le comment et le pourquoi, les tenants et les aboutissants, et qui ne s'en laisse pas imposer. D'une sympathie plus intime, s'adressant plus vraiment à la personnalité actuelle, réelle, il ne s'en souciait probablement pas, partie pour ne pas être dupe, partie par sécheresse, naturelle, ou acquise dans le métier des Lettres qui, alors comme mainte-

nant, ne développait pas précisément la tendresse entre confrères. Ces conditions composaient un sens critique dont les contemporains de Sainte-Beuve (les romantiques, bien entendu) avaient à pâtir un peu, il me semble. Je vois sur cette figure un sourire qui se désintéresse assez des « peines de cœur » de la génération de Sainte-Beuve. C'était fort bien, mais bien des choses essentielles risquaient d'être négligées du même coup. Cette génération pouvait bien un peu, selon une mode trop connue, « porter son cœur en écharpe », elle n'en avait pas moins, réelles, perçues autrement que dans l'ordre de l'affectation littéraire, ses souffrances, ses angoisses, sa lutte morale. La vie était là, plus forte que tout ; et, dans une époque troublée, elle mettait aux âmes un malaise, dont l'expression était moins qu'on ne croit délibérée et entachée d'adonisme sentimental. Pour saisir la part de *nécessité* qu'il y avait ici, il eût fallu plus de sympathie que n'en pouvait avoir Sainte-Beuve. Sa finesse, à l'égard de ceux qui étaient ses compagnons de route, fut trop exclusivement critique. Elle l'éclaira moins qu'elle ne le détacha. Sans doute, cette finesse tournée au négatif fut quelque peu mitigée de certains retours. En de certaines occasions, comme lors de son élection à l'Académie, il paraît avoir songé à quelque unité de sa vie qui fût l'unité d'un sentiment du cœur resté vivace (ceci dans une lettre), il revendiqua, non sans quelque fierté émue, la pathétique marque romantique. Mais c'est justement qu'il avait pu donner à penser qu'il l'avait désavouée. Plus tard, il parlait à Baudelaire des aînés romantiques du poète des *Fleurs du Mal*, de ses aînés en souffrance, avec l'accent d'une mélancolie qui se souvient, qui s'attendrit. Mais vraiment, de cette tendresse, il n'y en a pas assez dans sa critique même. Ou, si nous tenons à ne point taxer Sainte-Beuve d'incapacité sympathique, répétons qu'en sa qualité de contemporain, soumis à ce que le métier des lettres comporte inévitablement, dans une même génération, de méconnaissance et d'endurcissement mutuels (1), il ne s'est point trouvé dans les conditions d'im-

(1) La génération romantique ne fut ni plus ni moins unie que d'autres générations littéraires, c'est-à-dire qu'elle ne le fut plutôt pas beaucoup. La ferveur et la générosité du début passées, la vie fit son œuvre de détachement. On connaît la rupture de Hugo et de Sainte-Beuve; on connaît aussi l'indifférence profonde où Vigny et Hugo étaient tombés vis-à-vis l'un de l'autre, cet article enthousiaste sur *Eloa* froidement transformé par la suite en un article sur le *Paradis Perdu*. On sait

partialité, de bonne volonté requises pour interroger bien profondément le cœur de ses anciens compagnons. Tout s'est donc expliqué ici du point de vue purement critique, historique ; du point de vue d'une certaine tradition sentimentale et morale remontant déjà loin, plus qu'à demi abstraite, et comme qui dirait consultée par-dessus la tête de gens considérés un peu comme ses adeptes forcés. En résumé, entendons bien que sa négligence, sa froideur, assez inévitable, assez explicable, à l'égard de leur vie propre et de tout ce qui en tirait sa substance particulière en fait de sentiments et d'idées, empêcha Sainte-Beuve d'être parfaitement compréhensif et juste à l'égard des Romantiques de son époque. Or, M. Lasserre se comporte ici exactement comme Sainte-Beuve. Seulement, il n'y est pas forcé, lui. Il n'a pas les mêmes raisons. Les motifs de la sécheresse critique, très plausibles chez Sainte-Beuve, s'expliquent moins chez M. Lasserre. Dans cette utilisation, à l'égard des Romantiques, de la méthode de Sainte-Beuve, alors que la position de celui qui la reprend à son compte n'est plus du tout la même, est surtout plus avantageuse (car les préventions et les obscurcissements contemporains ne la gênent plus) en ce qui touche à l'appréciation de tout ce qui, chez les Romantiques de 1830, fut proprement senti, *vécu*, — n'y a-t-il pas, disions-nous, quelque chose d'inexact, partant d'injuste ?

L'histoire littéraire antérieure (sentiments et conceptions) ne suffit pas pour expliquer tout des idées romantiques de 1830. Il faudrait admettre aussi que les romantiques ont trouvé eux-mêmes leurs raisons d'éprouver tels et tels sentiments, de former telle et telle conception, de se faire, en un mot, telle et telle idée de la nature humaine. Sur les idées des grands Romantiques de 1830 en tant qu'expliquées par leur vie, par leur qualité d'âme, nous ne rencontrons, chez M. Lasserre, que quelques velléités éparses de recherches (et toujours pour trouver matière à blâmer ou railler), rien d'appuyé, ni de suivi : quelques alinéas sur Musset (« l'Amour Romantique »), sur Vigny (« la Personnalité littéraire »), un portrait emprunté à M. Lanson, pour Hugo. Combien nous préférons à ce portrait le profond chapitre où Renouvier, étudiant, chez

enfin la réponse d'couragée de Célestin Nanteuil, pressé de recruter de nouvelles bandes d'Hernani, lors de la représentation des *Burgraves*. Etc.

Hugo, « l'homme dans le poète », a si finement montré, du point de vue du « Jeu du Beau », le rapport des sentiments de l'homme à son art ! Même ressemblant au portrait peu flatté, et qui n'est pas sans vérité, tracé par M. Lanson, même décelant une psychologie terre à terre, cet homme n'eût pas déconcerté la dialectique judicieuse de l'esthéticien Renouvier, car, fût-ce à le supposer tel que veulent qu'il fût MM. Lanson et Lasserre, cet homme, en sa lourdeur un peu vulgaire, *n'empêchait rien* sous le rapport de l'art puissant qui fut le sien, et ce qu'il devait être, à ce point de vue, il l'a été.

Il faudrait de même considérer tous les autres grands Romantiques dans ce rapport de leur humanité propre à leur art. Et il faudrait aussi, ce qui ne serait qu'un autre moment de la même enquête, faire, toujours aussi positivement que possible, la part des influences du milieu. En somme, ce que nous demandons à voir, c'est une époque telle quelle, saisie sur le vif, et ce qu'y purent être et devenir ceux-là qui en respirèrent immédiatement l'air. A cet égard, nous pouvons trouver quelque éclaircissement dans la définition, pourvu seulement qu'elle soit utilisée avec tact, que Stendhal a donnée du Romantisme : « *Le Romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes ou de leurs croyance, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. » Toute littérature est romantique, si c'est par la littérature (la littérature d'imagination, bien entendu) que le public éprouve le sentiment, — nécessairement accompagné d'intérêt, de plaisir, — du « *caractère* » alors épars. Racine était « romantique » en prenant dans la société illustre de Versailles les modèles de ses héros et de ses héroïnes. Mais ici, il y aurait facilement dans l'aperçu de Stendhal, du moins à le prendre au pied de la lettre, un scepticisme, une sécheresse, une indigence esthétique qu'il faut laisser. M. Brunetière remarquait, non sans raison, que Racine, d'après cet aperçu, était au goût de ses contemporains bien plus par ce que ses personnages avaient de poli, d'étudié, de discret, de fadement sentimental, qualités de société alors en faveur, que par ce qu'ils pouvaient avoir de sincèrement et noblement passionné (ces dernières qualités plus particulièrement dues à l'art de l'écrivain) (1). De même,

(1) L'étude de Taine, qui fait plus de part à la grandeur des sentiments, rectifie,

en reprenant dans sa littéralité l'observation de Stendhal pour les écrivains de 1830, ces écrivains auraient été « romantiques » surtout en exploitant sans vergogne et à tour de bras les dispositions romanesques d'un public avide d'émotions, en fournissant à ses plaisirs par tous les moyens, y compris les plus impudents. Il y a de la sorte un certain Romantisme subalterne qui aurait été tout le Romantisme. Entre autres thèmes à caractère, par exemple, l'exacerbation sentimentale, la « passion quand même », — M. Lasserre a bien joliment analysé ce mélange, — l'empire exclusif de la femme, intronisée dictatrice de toute cette littérature, aurait été le thème favori, partout et à l'instant compris, goûté. Autour de ce motif central, vous mettriez deux ou trois autres idées de même qualité exacerbée, plus spécialement appropriées à des classes sociales en mal de parvenir (comme, tout à l'heure, en mal de « sentimentaliser »), idées, ou plutôt mobiles, définissables, en général, sous leur déguisement romanesque, comme un désir de luxe, une monomanie du paraître, une vanité de petits gens ou d'incapables enragés de leur platitude, — et vous auriez noté toutes les provinces du Romantisme littéraire. Mais nous ne prendrons pas de cette manière le paradoxe de Stendhal ; nous ne le ferons pas plus froid qu'il n'est. Entendons plutôt qu'il se réfère purement, sans blâmer ni louer, au climat moral des époques littéraires, où l'art de faire plaisir est, de la part des littérateurs, — du moins des plus hauts, de ceux qui comptent, — non pas l'art de flatter, mais l'art d'être tout ce qu'il faut bien qu'on soit, somme toute, étant donné ce climat. L'*art* d'être cela. L'inéluctable solidarité du talent et de l'époque peut se faire sentir comme un lien douloureux, à porter toutefois avec noblesse, avec grâce, — avec *art*. Il y a là une distinction : elle réserve le mérite et la dignité des destinées littéraires et de leurs œuvres, dans une époque donnée. Stendhal n'était peut-être pas homme à prendre ainsi la question par le côté sympathique. Mais d'autres critiques, aussi positifs que lui, même placés à un point de vue très voisin du sien, ont pu la prendre de la sorte et n'en sonder que mieux la profondeur, Taine, par exemple, parlant du Mal du siècle, aux émouvantes dernières

en l'éclairant d'ailleurs, le paradoxe de Stendhal (cf. *Racine*, dans les *Essais de critique et d'histoire*).

pages de son étude sur Tennyson et surtout de son étude sur Byron.

Mais il a suffi à M. Lasserre, on a vu comment, de définir le Romantisme (il s'agit toujours de celui de 1830) par des conceptions et des sentiments, qui, dans sa thèse, ne proviennent même pas du propre fonds des romantiques de 1830.

Nous avons dit plus haut qu'à notre avis M. Lasserre a trop négligé les théories proprement esthétiques du Romantisme. « vains dires qui ne révèlent des réalités essentielles et génératrices de la littérature romantique que des aspects très limités et extérieurs ». Il se pourrait que les aspects révélés ou suggérés par ces « vains dires » fussent un peu plus généraux et profonds qu'il ne paraît. Mais il a suffi à M. Lasserre, on a vu comment, de définir le Romantisme (il s'agit toujours de celui de 1830) par des conceptions et des sentiments qui, dans sa thèse, ne proviennent même pas du propre fonds des romantiques de 1830. « Quoi qu'on pense de la valeur de notre thèse, elle exclut assurément la discussion des théories du romantisme sur sa propre essence. » C'est à voir. En tous cas, les doctrines d'art des Romantiques ont, au moins en un sens, une valeur qu'il est impossible de négliger, et je m'explique : car si les Romantiques de 1830, dont M. Lasserre, qui a son siège fait dès Rousseau, veut ignorer les sentiments et les conceptions propres, la manière vitale propre, cette manière, unique pour chaque individu ou chaque génération d'individus, qui, une fois donnée, ne se reproduira jamais plus, de même qu'elle n'a jamais eu son antécédente, si les Romantiques de 1830 ont au contraire eu bien à eux, dans leurs sentiments, leurs désirs, aussi dans leur impression aux influences multiples composant la fatalité mentale éparse dans l'air de leur siècle, s'ils ont eu dans leur « moralité », en un mot, au sens le plus large et le plus concret de la chose, une façon d'être telle quelle, — qui ne voit que leurs théories sur l'Art, loin d'être négligeables, sont hautement significatives, significatives de la réalité la plus intime et la plus personnellement expérimentée de leur être ? Je suis averti, par leur façon de concevoir le Beau, au moins du sens du débat qui est en eux. Je ne dois même m'en rapporter là-dessus, puisqu'ils sont des artistes, qu'à la forme expressément artistique qu'ils ont tâché

de lui donner. Elle est le document, l' « empreinte ». La théorie de la réunion du beau et du grotesque, par exemple, sous ce rapport au moins, n'est point vaine. Il y avait alors, dans les choses et dans les esprits, en un temps de transition où tout était déjà possible et où rien n'était encore faisable, plein d'élans et plein d'obstacles, où les démentis du réel étaient d'autant plus poignants que les aspirations étaient plus ardentes, il y avait une contradiction pathétique, dont quelque chose pouvait être esthétiquement formulé par une telle théorie. Les Romantiques ont éprouvé si intensément cette contradiction comme hommes qu'ils n'ont pas pu ne pas la traduire comme artistes. Et tout le reste s'en est suivi : la réunion du beau et du grotesque, nécessité du temps et des âmes, a entraîné le rapprochement du sublime et du comique, de la terreur et du rire, et, de là, le mélange des genres littéraires (1). — Après la question du mode de production de ces théories esthétiques, plus spécialement visée ici, une autre question serait celle de leur efficacité sous le rapport du Beau, si tant est que « l'essence du Beau en soi » se prête jamais à aucune définition. Il est vrai, le Beau comporte un certain caractère universel qui fait, remarque très bien M. Lasserre, que telles œuvres suprêmes, non « pareillement » belles, le sont toutefois « également ». A cet égard, une objection que la conception esthétique dans le Romantisme motiverait, serait celle qui viserait en elle son caractère violemment subjectif, individualiste, particulariste. Nous avons vu plus haut, chez les Romantiques, l'individu étroitement engagé, et engagé, ajouterons-nous, en son égoïsme, dans les difficultés morales de son temps. Se déprendra-t-il assez de lui-même pour juger clairement ces difficultés, pour les dépasser, et pour les exprimer avec un art qui les domine, exempt de trouble et de révolte? Par exemple, le brusque rapprochement du beau et du grotesque dans une même œuvre décélera-t-il, dans l'âme qui l'a conçu d'après ses propres combats, la superbe désordonnée d'un égotisme contrarié et irrité, ou plutôt une

(1) Sur cette question du mélange des genres littéraires, nous ne pouvons entrer dans des développements qui excéderaient le cadre de cette étude. Une des meilleures études que nous sachions à cet égard est celle de M. Georges Dumesnil, publiée dans *le Pays de France* sous le titre de *Poussière d'idées*, et reprise dans un livre du même auteur : *L'âme et l'évolution de la Littérature*, t. I, pp. 223-239. Le sujet y est traité du point de vue classique, mais avec beaucoup de largeur.

vue calme et longue de l'ordre tel quel des choses? On ne peut pas toujours faire aux Romantiques ce haut compliment d'impersonnalité, surtout pour le théâtre. Cependant, l'intensité même de l'impression purement individuelle, fondement de l'esthétique romantique, comporte une valeur objective, générale, si c'est elle qui fait, en tout état de cause, l'originalité des Romantiques, et s'ils ont, en leur originalité, révélé ou renouvelé certains états du sentiment, certaines significations de la nature et de la vie humaine capables, par l'évidence qu'ils leur ont communiquée, d'être généralement comprises, d'intéresser tout le monde et de prendre ainsi, dans le consentement des cœurs et des esprits, ce caractère universel qui est le propre du Beau. Selon nous, le sentiment romantique de la coexistence du beau et du grotesque, exprimé dans la théorie qui préconise leur composition en un même caractère d'expression, est parmi ces valeurs esthétiques de portée universelle. Il est lié à quelque chose de bien humain. L'antithèse, dans l'œuvre de Hugo, quoique trop souvent grossière et même, dans le théâtre, purement mécanique, prend, aux bons endroits où l'inspiration générale s'avère en son tact, la signification impersonnelle d'un rapport cosmique du mal au bien (1).

Aussi bien ne s'agit-il pas ici de disserter sur l'esthétique romantique. Dans la vie, parmi tout ce qui était flagrant autour d'eux et en eux-mêmes, les Romantiques ont fait, en ce qui concerne le Beau, ce qu'ils ont pu, et ce qu'ils ont pu faire porte la marque de la vie, d'une vie donnée. Il nous suffit, nous bornant au desideratum que laisse dans l'esprit le livre de M. Lasserre, de retenir leurs doctrines d'art à ce point de vue biographique. Pour le reste, pour l'évaluation de cette esthétique par rapport au Beau, si bien des choses ont été dites, il y en aurait beaucoup à dire encore ; au vrai, nous croyons que tout serait à reprendre sur nouveaux frais. La théorie romantique de l'art n'a pas encore reçu sa place définitive dans le musée des idées. Peut-être vaut-elle la peine de quelque attente scientifique encore. Mais n'espérons pas pouvoir jamais fixer cette place, quelle qu'elle doive être, si la

(1) Dans *les Travailleurs de la Mer*.

question préjudicielle elle-même, celle de la valeur du Romantisme, est d'abord tranchée par la négative absolue. C'est précisément la difficulté qu'apporte le livre considérable de M. Lasserre. Nous entendons bien : en marquant, avec une netteté nouvelle, la liaison du Romantisme et de la Révolution, ce livre a désigné la place du Romantisme dans l'enchaînement des faits ; il en a indiqué le lieu historique, et c'est là un élément pour l'appréciation des caractères définitifs du Romantisme. Du Romantisme politique, sans doute ; et celui-là, dont pas un mot n'a été prononcé dans cette étude, nous l'abandonnons à M. Lasserre, en la main de qui il est, on peut le dire, part léonine, au moins par la magistrale vigueur avec laquelle on a marqué cette proie. Mais nous ne pouvons nous désintéresser de même du Romantisme littéraire et artistique ; les moins romantiques écrivains ne peuvent pas s'en désintéresser : une fibre en eux, qui n'est nullement la fibre romantique, qui est le sentiment de l'Art en sa susceptibilité la plus générale et peut-être la plus fine, sera choquée par ce livre. Le Romantisme, en tant que poésie, art, appelle un traitement distinct de celui que l'improbation sociale peut réserver au romantisme politique, puisqu'aussi bien, remarque M. Lasserre lui-même, l'artiste, — au contraire « d'un homme à intentions théoriques et doctrinales, professeur ou apôtre, qui fait métier d'enseigner, de convaincre ou de vaticiner, comme Quinet, Michelet ou Pierre Leroux, — l'artiste, fût-il asservi aux idées générales les plus ténébreuses, peut, esprit plus mobile et plus aisé, retrouver, sous l'influence persuasive de la nature, des jours de liberté et de lucidité ». « Des jours » seulement n'est pas assez dire. L'Art pur, si je m'en rapporte aux définitions les plus autorisées touchant le Jeu du Beau, ne dépend que de lui-même, n'est déterminé que par lui-même, et en ce sens il est toujours libre. Il ne tire que de lui-même sa façon d'être affecté par les influences extérieures. Un curieux document, récemment publié (1), révélait un premier Chateaubriand incrédule et voltairien : il fut au pouvoir du seul auteur de *René* de transmuer cette incrédulité voltairienne en doute passionné, en mélancolie romantique. La relation de l'art romantique de 1830 aux circonstances sociales et politiques de la dernière

(1) Par M. Remy de Gourmont, dans le *Mercure de France* du 1er juin 1908.

moitié du XVIII^e^ siècle, ainsi qu'aux idées et aux écrivains, — fût-ce Rousseau, — qui les préparèrent, est une relation assez indéfinissable, assez inconsistante à force d'être complexe (si, d'ailleurs, elle est simple et sensible dans le cas spécial du Romantisme politique); aussi serait-il prudent, en l'établissant, de faire, en tous cas, la plus large part aux sentiments personnels des artistes romantiques : là serait la meilleure chance d'atteindre ces derniers dans leur réalité, de les bien définir et de les juger équitablement. Le procédé un peu abstrait de M. Pierre Lasserre appelle des correctifs, des réserves, du moins, qui s'inspirent de la vie même. Ce sont ces réserves que l'on a essayé d'indiquer ici, — en y engageant l'autorité de Thomas Carlyle dans la seule mesure où ce grand peintre de caractères nous a fourni le principe critique de la Biographie.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LES DANSES

D'ISADORA DUNCAN

PAR

JEAN PAUL LAFITTE

I. — LES DANSES RELIGIEUSES

ESSAI SUR LA RÉVOLUTION TURQUE

La Révolution Turque est bien la plus curieuse, la plus inattendue, la plus « sensationnelle » des révolutions que le monde ait vues depuis quarante années. Celui qui eût annoncé, au mois de mai 1908, que le Sultan serait forcé de prêter serment à la constitution, puis tenu prisonnier dans son palais, puis détrôné, eût passé pour un idéologue légèrement teinté d'absurdité. Il eût joué ces personnages qui prophétisent des collisions de planètes et la destruction de notre globe terrestres, émietté dans l'espace; et pourtant les dix derniers mois nous ont apporté un contingent de faits inouïs, et tout d'abord comme une répétition de la fête de la Fédération dans ce vieux Stamboul où errent des milliers, des dizaines de milliers de chiens, chargés de la voirie publique et dans cette moderne Salonique, où se heurtaient, la veille, les passions sauvages des nationalités surexcitées.

Si imprévue et si invraisemblable, cette révolution turque a ses caractères bien à elle et ne marque d'analogie avec aucune autre. Parce que la Révolution française, — et par là j'entends nos grands mouvements politiques depuis 1789, — fut la plus retentissante de toutes, nous avons tendance à en rapprocher toutes celles qui surviennent. Comme si le milieu historique et économique, la pression du passé, les habitudes d'esprit, l'adoucissement ou l'aprêté des mœurs étaient partout identiques! Comme si l'histoire elle-même cheminait toujours dans un même sillon, dans une voie définie et creusée une fois pour toutes, avec la précision rigoureuse des levers et des couchers de soleil!

Déjà, quand éclata la révolution russe, d'aucuns se piquèrent de démêler ses affinités avec le cataclysme de 1789. Ils ne comprirent pas que, depuis 1789, plus d'un siècle s'était écoulé en Russie comme en France, et que les éléments, aux prises là-bas, se différenciaient essentiellement de ceux qui s'étaient entrechoqués chez nous. Ils ne s'aperçurent point que les rails couraient de Varsovie à Odessa et de Samarkand à Pétersbourg, et que ce seul petit fait changeait extrêmement

les conditions de lutte. Ils ne virent pas la fumée des usines couronner les grands villes et furent sourds au tapage des marteaux pilons. — La révolution russe enfermait 1789, 1848, et même quelque chose de plus, et dont nous avons perçu depuis, en France, des symptômes très explicites et propres à engendrer la terreur.

Et de même, le soulèvement de la jeune Turquie a ses traits particuliers, qui nous interdisent de le classer dans le même compartiment que 1789, ou que les poussées de 1905 en Russie. Les abstracteurs de quintessences en seront pour leurs constructions trop faciles : les faits parlent plus haut que les doctrines simplistes et les synthèses systématiques.

La révolution française de 1789 fut plus politique que sociale. Elle dépossédala la noblesse et le clergé au profit de la bourgeoisie : elle ruina l'absolutisme au profit des assemblées ; elle créa la propriété rurale du petit paysan. Elle fut accomplie par les jacques des campagnes et par les artisans des villes. L'armée n'y joua point de rôle ; elle n'apparut que bien plus tard, pour préparer, par des interventions commandées d'abord, et subordonnées à la volonté des parlementaires du temps, le coup d'Etat de Brumaire.

La révolution russe de 1905 fut éminemment une révolution sociale. Elle imposa une constitution au tsarisme, parce qu'elle ne pouvait se défendre d'affecter une forme politique, et que le despotisme était la base même de tous les abus, et de toutes les inégalités, — mais elle fut accomplie surtout par les sans-propriété, par le prolétariat rural qu'accroissait démesurément une prolificité sans exemple, par le prolétariat urbain que le développement capitaliste, et l'expansion du machinisme avaient concentré en grandes masses. La bourgeoisie, dans ce formidable sursaut, ne tint qu'un rôle médiocre. Elle réussit surtout à énerver le mouvement, à le réduire, en le canalisant dans les moules anciens du parlementarisme, en négociant des compromis, qui finalement ajournèrent le succès. L'armée, dans son ensemble, tint pour l'ancien régime, et ne s'associa aux travailleurs que dans une mince mesure, et ce fut même son loyalisme, très explicable lorsqu'on envisage les concussions dont elle profitait et les privilèges innombrables dont elle bénéficiait, qui sauva pour un temps le régime absolutiste. Au

lendemain de sa révolution, la France était politiquement transformée, mais les colères sociales n'y grondaient plus ou n'y grondaient pas encore. Au lendemain de sa révolution, la Russie ne s'était politiquement transformée qu'en apparence, l'existence d'une Douma n'astreignant le pouvoir exécutif qu'à d'infinitésimales concessions, mais les haines sociales, sous la croûte de l'ordre retrouvé, fermentaient avec violence, prêtes à engendrer de nouvelles et terribles commotions.

La révolution turque, pour avoir été plus imprévue que les précédentes, nous semble cependant, jusqu'à cette heure, beaucoup moins puissante par sa portée. Point de bourgeoisie, comme en France, mûre pour confisquer le pouvoir, — car ici le développement industriel et commercial est demeuré extrêmement lent, et d'ailleurs reste dirigé tout entier par des étrangers, qui tenaient de préférence pour l'ancien régime. Point de paysans soulevés en jacquerie et réclamant des parcelles de terre à cultiver librement, une destruction des abus féodaux, l'assouvissement de leur grande faim des champs. Point de prolétariat ouvrier formé dans l'usine, discipliné peu à peu par l'ordre même de la production, exaspéré par la servitude du salariat, disposé à sacrifier sa vie pour acheter la liberté sous toutes ses formes. En 1908, encore, toute cette population ottomane, affaissée sous le double commandement du pouvoir politique et du pouvoir religieux, écrasée par la terreur du maître, pressurée par un fisc qui ignore lui-même jusqu'où vont ses exigences, privée d'instruction et de lecture, enfoncée dans la matière, ressemble aux Ottomans de tous les siècles, auxquels le Coran suffisait comme loi suprême et comme règle de vie : et en 1909, cette population a regardé passer la révolution, sans y comprendre grand'chose. Elle a acclamé d'abord les Jeunes-Turcs, parce qu'ils lui ont donné des fêtes, parce qu'ils organisaient des cortèges et chantaient des hymnes à la fraternité, mais on ne l'a guère vue se fanatiser pour la constitution et se dresser contre le coup d'Etat. Son indifférence rappelle celle de la plèbe romaine au temps des luttes de Marius et de Scylla : elle assiste aux combats des Vieux et des Jeunes-Turcs, sans percevoir exactement l'idée qui anime les uns et les autres, — et voilà le premier trait pacifique de la révolution actuelle, à laquelle les masses ne prennent point part, et qui semble n'intéresser que quelques cen-

taines de milliers d'individus, sur les 25 millions d'êtres humains qui peuplent l'Empire, de Monastir et d'Andrinople à Erzeroum et à la Mecque. Toute la France de 1789, toute la Russie de 1905 entrèrent en branle : ici c'est une poignée d'hommes qui se débat contre une poignée d'hommes, sous l'œil curieux d'une cohue de spectateurs plus ou moins inertes.

Et le second trait spécifique de cette révolution, c'est qu'elle a été accomplie par l'armée — par une fraction de l'armée, sans que les civils y prissent le large rôle qui leur fut dévolu dans d'autres pays. Point de soulèvement de faubourgs, point de grèves générales, point d'attentats particuliers, mais une pression menaçante des troupes de Macédoine d'abord, une marche rapide de ces mêmes troupes ensuite : les prétoriens de Byzance, les janissaires de Stamboul procédaient ainsi : sédition de janissaires ! a-t-on écrit. Le mot n'est point juste. Il rapetisse le mouvement qui est plus large pourtant, qui n'exclut ni l'intellectualisme, ni l'expression d'une idée politique. C'est l'armée qui a opéré, mais elle était la seule force organisée qui pût faire échec au despotisme. Cette explication mérite d'être relevée autant que le fait lui-même, que cette poussée prétorienne contre l'autorité du commandeur des Croyants.

La révolution ottomane s'est accomplie à l'école de l'Europe, de cette Europe de 1830 ou de 1848, qui croit à la valeur indéfinie des formules constitutionnelles, à la toute-puissance de la liberté politique, sans aller jusqu'au tréfonds des choses, jusqu'à la structure sociale. La mentalité des Jeunes-Turcs de 1909 ressemble de fort près à celle des whigs anglais ou des libéraux allemands d'il y a soixante-dix ans. Les travaillistes et même les Cadets russes, qui furent les maîtres des deux premières Doumas, manifestent des préoccupations sociales : les Jeunes-Turcs n'en marquent point, et comment pourraient-ils en avoir, alors que l'Empire ottoman, stérilisé par l'Islam, comme toutes les terres où l'Islam règne en maître, représente une organisation archaïque et qui remonte à des siècles, — alors que l'écrasement du paysan et de l'artisan sous la loi religieuse, qui est l'unique loi, va jusqu'à paralyser toute colère et à étouffer toute aspiration ?

Ces hommes se sont éduqués au spectacle des Parlements d'Occident, où la bourgeoisie domine. Leur révolution est une révolution d'importation, à laquelle deux éléments d'activité

très diverse ont coopéré. Le premier, le moins efficace, est civil : — ce sont les intellectuels que le terrorisme d'Abdul Hamid a réduits à l'exil ; ceux-là ont vécu à Paris et à Londres, ou encore à Genève et à Lausanne, rêvant de la revanche, mais n'ayant point les moyens de la préparer, s'instruisant patiemment pour le jour où ils pourraient exercer le pouvoir. C'est l'histoire d'Ahmed Riza, de Midhat Bey et de beaucoup encore. Ceux-là méditaient la transformation de la Turquie, mais c'est l'autre élément, — le militaire, — qui l'a accomplie.

La raison de sa prédominance est bien simple. Il s'est formé, lui aussi, en étudiant l'Occident, mais de plus, après s'être initiés aux régimes de France, ou d'Angleterre ou de Belgique ou d'Italie, les jeunes officiers, envoyés comme attachés dans les ambassades et dans les légations, avaient le loisir de rentrer à Constantinople. Ils commandaient des corps : ils détenaient la puissance matérielle ; ils en usèrent.

Ils étaient d'ailleurs incités à en user par le régime même qui pesait sur eux, et qui demeurera dans l'histoire comme le régime hamidien. Sous le règne du Sultan Rouge, on a pu dire que les petits souffraient beaucoup moins que les grands. Dans son éternelle appréhension d'une révolte, dans sa suspicion perpétuelle de ceux qui l'approchaient et qui, exerçant une parcelle d'autorité, pouvaient être tentés de lui nuire, l'empereur avait imaginé un système d'espionnage et de délation qui dépasse fort tous ceux dont Tacite, Suétone ou d'autres historiens de la décadence romaine nous ont laissé le souvenir. Une police colossale et supérieurement administrée, des agents de tous grades payés avec générosité et régularité, — une hiérarchie telle que la bassesse seule donnait droit à l'avancement, une surveillance de tous les instants sur les fonctionnaires, — surveillance si active que leurs moindres déplacements, leurs moindres gestes, les secrets mêmes de leur vie privée devaient être consignés dans des rapports circonstanciés : telle était en raccourci la méthode que le monarque détrôné le 27 avril avait imaginée et implantée. Les cultivateurs et les matelots du Bosphore, les mineurs d'Asie et les chauffeurs des trains de Syrie et d'Anatolie étaient beaucoup moins menacés par elle que les Beys, les Pachas et les Effendis qui se distribuaient les grades de l'armée. Ceux-ci ne pou-

vaient proférer un mot sans qu'il fût immédiatement télégraphié à Yildiz Kiosk.

Dans cette armée ainsi épiée, il n'y avait point de règles pour les promotions. Les hauts grades et les gratifications somptueuses n'allaient point à ceux qui remportaient une victoire ou qui présentaient des régiments irréprochables, mais à ceux qui exaltaient publiquement le souverain, ou qui se constituaient les délateurs de leurs camarades. De même que les ambassadeurs ottomans, qui voulaient garder leurs postes, s'attachaient à glisser dans la presse française ou anglaise des éloges outrés à l'adresse de leur maître, — de même les officiers, qui voulaient devenir colonels ou généraux, devaient professer un loyalisme ostensible et éclatant. Il arriva ainsi qu'Abdul Hamid envoya végéter dans les garnisons d'Arabie et d'Arménie les hommes les plus intelligents, et qu'il replaçait dans les grades inférieurs ceux qui, revenant d'Europe, élevés dans les écoles militaires d'Occident, lui semblaient dangereux et animés d'idées subversives. L'espionnage et le favoritisme, — l'un et l'autre également scandaleux, — suscitaient peu à peu la colère dans les cadres de l'armée, — et ces cadres préparaient le soulèvement, parce qu'ils étaient l'élément de la Turquie contemporaine le plus opprimé, le plus lésé par le régime hamidien.

Dans ce corps d'officiers frémissant d'indignation, les officiers de Macédoine nourrissaient la rancune la plus active. D'autres, qui jouissaient de l'existence dans les molles garnisons de Mésopotamie ou de Syrie, passant leurs journées en mille distractions, bénéficiaient de plus de tous les gestes généreux du Sultan. Eux, ils vivaient quotidiennement face au danger. Ils faisaient un rude métier dans cette région ingrate et montagneuse, qui menaçait à chaque instant d'échapper à la Porte, et où de multiples nationalités se livraient des escarmouches de chaque heure, réconciliées seulement lorsqu'il s'agissait de tomber sur le Turc. Depuis surtout que des colonels, des capitaines et des lieutenants, venus de l'Europe occidentale, s'efforçaient de recruter et d'éduquer une gendarmerie internationale, il leur fallait être toujours à cheval,.. et du Palais, les remontrances et les critiques arrivaient plus souvent que les récompenses et les éloges. Ils songeaient que, peu à peu, Abdul Hamid livrait ses états aux étrangers par complaisance,

par incurie, par inertie, et pour leur faire haïr le régime le souvenir de leur disgrâce personnelle s'associait à leur volonté de défendre et de régénérer l'Empire.

Il leur était d'autant plus facile d'agir que l'armée de Macédoine était la seule qui eût quelque cohésion, dont les effectifs fussent sur pied, dont les troupes fussent entraînées à l'action. Ailleurs, à Erzinghian, à Bagdad, à Sana, même à Damas, les contingents avaient fondu; les généraux se souciaient peu de maintenir une discipline stricte dans des divisions dont ils ne pouvaient plus assurer le paiement, et que des inspecteurs visitaient à trop rares intervalles. La désorganisation était à son comble; la crise militaire ne pouvait être poussée plus avant. En Macédoine, au contraire, pour faire illusion à l'Europe, pour faire illusion aux grandes puissances qui avaient des représentants disséminés un peu partout et aussi aux Bulgares, dont on redoutait les entreprises, on avait donné des fusils aux fantassins, des chevaux aux cavaliers, et des canons aux artilleurs ; et c'était là une particularité bien faite pour frapper, dans une contrée où le ministre de la Marine, traditionnellement, se gardait de doter les croiseurs de machines.

L'armée de Salonique, — Salonique étant le siège de son commandant en chef, — était donc la seule capable, par sa masse et par son outillage, de faire une révolution ; elle était servie encore par l'état des routes et des voies ferrées. Si, dans les dernières années de son règne, Abdul Hamid avait toléré qu'on posât des rails vers la Mecque et vers Bagdad, les communications demeuraient encore extrêmement précaires entre le Bosphore et la plupart des provinces d'Asie. On ne voyait guère le 4e corps, campé à Erzinghian, venir tout d'une traite imposer ses volontés à Constantinople. Au contraire, deux grandes lignes rejoignent la capitale à Andrinople et à Salonique, lignes qui desservent des intérêts européens considérables et qui, par suite, étaient suffisamment entretenues, par des compagnies d'ailleurs étrangères, comme toutes celles qui assurent là-bas les transports...

Le 3e corps de Macédoine et le 2e corps d'Andrinople avaient ainsi la facilité de prendre le train, et d'aller sommer Abdul Hamid dans son palais; et l'empereur, qui n'ignorait pas le péril, et qui, dans la mesure de ses forces, et avec ses procédés habituels, voulait le réduire, avait, depuis 1907, multi-

plié les espions dans les rangs de ces deux grandes divisions de l'armée ottomane. Mal lui en prit, comme on le sait.

Les Saloniciens étaient d'ailleurs encore favorisés, s'ils voulaient renverser le régime hamidien, par la mentalité des populations, au milieu desquelles ils étaient campés. Les musulmans sont la majorité dans la plupart des vilayets d'Asie, où continue à régner un fanatisme islamique qu'exprimèrent atrocement les massacres d'avril, — mais les chrétiens sont la majorité dans beaucoup de vilayets d'Europe, dans ceux de la Macédoine notamment, où les Bulgares, les Grecs, les Koutzo-Valaques ont noyé l'élément turc, qui se superposa jadis aux éléments plus anciens. La révolution avait donc, dans cette grande province son milieu naturel, en même temps que ses cadres, son outillage, ses moyens d'action, ses possibilités de rapide triomphe.

Mais les conditions mêmes de sa conception et de son exécution la frappèrent, à l'origine, d'une débilité relative. Après l'explosion du début, elle se développa avec lenteur. — Tandis que Salonique, Monastir, et même Smyrne et Trébizonde et Beyrouth, villes peuplées d'éléments chrétiens, ou tournées vers l'extérieur, se réjouissaient et célébraient l'avènement du nouveau régime, les cités de l'intérieur, grandes cités aussi, aux souvenirs lointains, au prestige incontesté, s'enfermaient dans un silence farouche, et qui à lui seul, parfois, exprimait une désapprobation.

Quelle que soit l'expansion ultérieure de la révolution ottomane, elle aura eu à renverser un obstacle plus redoutable peut-être que toutes les difficultés vaincues par les autres révolutions : elle est intervenue dans un pays où la religion demeurait à peu près intacte, et où les préoccupations de la foi et l'autorité du clergé n'avaient pas encore subi une nécessaire et efficace dégradation.

Lorsqu'on étudie le cheminement de cette poussée turque, au caractère militaire si marqué, on s'aperçoit qu'elle n'a fait que très vaguement appel à l'émancipation de la pensée et aux doctrines abstraites... Si frottés d'européanisme, d'occidentalisme qu'aient pu être les Jeunes-Turcs civils ou ceux mêmes qui constituaient les cadres de l'armée de Macédoine, ils n'ont pas osé attaquer la croyance, dont ils connaissaient la solidité. Ils ont proclamé la nécessité de l'ins-

truction publique, mais ils n'ont pas dit pourquoi il fallait l'instituer, ni à quels éducateurs ils confieraient l'enfance. La grande tare de la révolution ottomane, tare presque inévitable dans les conjonctures historiques où elle s'accomplissait, est ici : c'est qu'à l'heure même où elle prévalait, elle laissait subsister des germes puissants de contre-révolution, elle sauvegardait le recrutement des réacteurs futurs.

Les comités jeunes-turcs, qui se sont propagés, avec des chances diverses, d'un bout à l'autre de l'empire, et qui ont essayé de copier nos comités jacobins, saisissant, pour un temps, le pouvoir exécutif, dont ils exproprièrent l'administration régulière, ne sauraient faire illusion. L'indolence naturelle à une population pressurée depuis des siècles et habituée à la servitude facilitait leurs entreprises, — mais dès le lendemain de l'installation de ces groupements, qui disposaient de l'impôt et qui tenaient les préfets et les sous-préfets et même les généraux en laisse, on put se demander s'ils résisteraient sérieusement à un retour offensif de l'ancien régime. Le coup d'Etat du 13 avril, qui provoqua la dispersion volontaire et la fuite de beaucoup d'entre eux, mesura la fragilité de leur rôle. C'est que le formidable ennemi de la liberté, des réformes, de toute idée nouvelle, le Coran, n'avait pas été touché, et ici encore, la révolution turque se différencie profondément, et à son désavantage, de celles qui l'ont précédée au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle.

La poussée libérale de 1789, en France, tendait à la fois à renverser le pouvoir monarchique et le pouvoir théocratique. Mais elle avait été préparée par un cheminement de la critique et de la pensée libre, et les philosophes s'étaient chargés de démanteler la foi, qui, durant de longues périodes de l'histoire, avait concouru au maintien du prestige royal. L'incrédulité, qui s'était répandue dans la classe révolutionnaire d'alors, — la bourgeoisie, — avait prédisposé les esprits au scepticisme sur toutes choses, à la négation de la légitimité de droit divin. Le clergé et la cour s'étaient trouvés enveloppés dans le même discrédit. La Convention n'eut pas à ménager la hiérarchie catholique, ni les dogmes traditionnellement fixés.

Et de même la révolution russe, mystique dans les premiers jours, ne tarda pas à devenir réaliste, et à prendre pour mot d'ordre le matérialisme, fondement du socialisme ouvrier...

La dégradation, les tares personnelles des prêtres orthodoxes, recrutés, comme au temps de Pierre le Grand, sans discernement, et au hasard des choix arbitraires, leur vénération de tous les abus, leur ignorance qu'on pouvait comparer à l'instruction des laïques élevés dans les facultés, la propagation des théories scientifiques d'Occident dont rien n'avait, pratiquement, arrêté l'invasion, — tout avait amené la classe révolutionnaire de l'empire tsarien, le prolétariat, au dédain des mystères. La religion n'avait plus assez d'énergie pour contrarier son élan destructeur ; le frein le plus puissant qu'on ait imaginé aux subversions sociales était brisé.

En Turquie, à l'inverse, le Coran garde une omnipotence inviolable : nul n'a contrôlé ni critiqué ses textes, nul n'a attaqué, dans sa masse, le corps des ulémas. Toute science est tirée encore du livre saint, et la crédulité populaire demeure sans fond. Au lieu de consacrer l'écroulement des dogmes, comme en France ou de le précipiter, comme en Russie, la révolution s'appuie sur ces dogmes ; le premier souci des hommes qui l'ont accomplie, a été de jurer fidélité à la loi coranique, d'en garantir le strict maintien, de subordonner à son respect tous leurs faits et gestes. Contre le Sultan, ils se sont autorisés des préceptes du prophète, et la déchéance d'Abdul Hamid n'a pu être prononcée qu'en vertu du Cheriat, et au nom des formules adoptées depuis les origines de l'histoire islamique.

C'est précisement parce que l'acte révolutionnaire par excellence, le détrônement de l'empereur, avait besoin d'une sanction Coranique, que les Jeunes-Turcs, malgré l'indifférence de leurs chefs en matière religieuse, l'ont tant de jours retardé. Il eût pu, avec avantage, être consommé en juillet dernier, dans la première poussée de l'armée libérale ; il eût pu et dû encore intervenir sans délai, dès l'arrivée des corps de Macédoine sous les murs de Constantinople, mais le Cheik Ul Islam hésitait. Mehmed V a beau avoir été intronisé par un soulèvement : il n'est pas le roi des barricades, il reste le monarque de droit divin, et je ne sache rien qui attache un caractère plus particulier, une marque plus instinctive aux événements qui se sont succédé en Turquie.

Au demeurant, ce pays immense semble jusqu'ici avoir été à peine remué par les changements violents qui s'y sont produits. Lorsque le Japon, il y a quelque quinze ans, fit la guerre à la

Chine, la masse du peuple chinois ignora les échecs de l'Empire du Milieu. De même, les provinces ottomanes d'Asie et d'Afrique sont restées à peu près inertes, et comme indifférentes, devant le cyclone qui s'abattait sur le Bosphore. Rien ne prouve que les massacres du golfe d'Alexandrette se rattachent à la révolution, et qu'en temps normal ils ne se fussent pas propagés plus vite encore, — car ce n'est point la première fois que les Kurdes fanatiques se ruent sur les Arméniens.

Une faible résistance à Scutari, qui fait face à Constantinople, de l'autre côté d'une passe étroite, une mutinerie mal éclaircie à Erzeroum, des manifestations bruyantes et sympathiques dans quelques ports très européanisés de l'Archipel, — et voilà toute la répercussion de la victoire jeune-turque. Ce n'est point seulement que faute de chemins de fer, les nouvelles circulent lentement, le télégraphe fonctionne presque partout; c'est que ce grand corps de la Turquie contemporaine, d'où les centres nerveux ont presque disparu, se meut avec une extraordinaire difficulté. Il se peut que les populations du Liban et de la Mésopotamie, de la Tripolitaine et des îles, n'attribuent qu'une médiocre importance au renversement d'Abdul Hamid, qu'elles n'avaient aucune raison d'aimer, — et à l'intronisation de Mehmed, qu'elles ne connaissent point; il se peut qu'elles se méprennent sur le sens des événements, et aussi qu'elles en restreignent sagement la signification. Mais une inconnue n'en subsiste pas moins pour l'avenir et cette inconnue est, à vrai dire, formidable. Il s'agit de savoir, au cas où la révolution, fidèle à elle même, voudra déborder les séditions militaires et les rébellions de palais qui jalonnèrent le passé, si les vilayets d'Asie suivront les vilayets d'Europe. La division de l'Empire, — la division territoriale s'entend, — n'est guère à craindre pour l'instant, à raison même de la persistance de la foi coranique, qui sauvegardera le nouvel Empereur, si médiocre, si impuissant soit-il, mais la scission morale, qui ne serait pas moins redoutable par ses effets, n'éclatera-t-elle point le jour où la Jeune-Turquie, sortant des affirmations de principes et des exécutions de personnes, tentera d'inaugurer une rénovation véritable. Les corps d'armée d'Erzinghian, de Bagdad, de Damas, de Sana même, ne deviendront-ils pas les foyers d'une agitation locale, et ne s'inspireront-ils point des

exemples fournis par les corps de Salonique et d'Andrinople, pour revendiquer à leur tour une participation aux affaires publiques, et exercer une pression sur le choix des souverains ou sur l'organisation administrative?

Pour la Jeune-Turquie, les difficultés commencent seulement. Rien n'est plus malaisé pour elle, si elle médite d'aborder un vaste programme, que de passer aux actes. On a pu remarquer, depuis le mois de juillet, qu'elle n'avait fait qu'un geste décisif, celui du 27 avril, — la destitution d'Abdul Hamid ; et encore a-t-il fallu que le coup d'État du 13, le défi lancé par le palais, la notion la plus élémentaire de la sécurité personnelle déterminassent ses chefs à sortir de leur demi-somnolence. Lorsque la Constituante de 1789 se réunit, son premier soin fut d'élaborer une subversion totale de l'ancien régime, un bouleversement complet du système fiscal, judiciaire, industriel et commercial, etc. La Douma Russe, à peine convoquée, se préoccupait déjà de rogner les attributions du pouvoir exécutif, de remédier à la crise agraire, de paralyser de toutes parts l'arbitraire. Or, les travaux de la Chambre ottomane, depuis son élection, sont demeurés à peu près stériles, et l'on ne trouverait, dans ses débats que de très vagues indications sur ses velléités d'avenir.

L'antinomie entre le principe révolutionnaire et le dogme coranique va, du reste, apparaître maintenant et dominer toute l'évolution, tous les combats, pacifiques ou autres, qui surgiront. La Révolution ne pourra triompher, je veux dire les préceptes qui forment le fonds commun du libéralisme ne pourront prévaloir que si la religion abdique ou que si la religion à son tour est frappée de déchéance. Ceci tuera cela, ou cela tuera ceci ! Que le Coran subsiste, avec tout son prestige, qu'il garde la première place dans les inspirations gouvernementales, comme les Jeunes-Turcs n'ont cessé de le dire et de le proclamer officiellement, et l'ancien régime, qui vient de recevoir une atteinte, mais dont les bases ne sont pas abolies, aboutira peu à peu à reprendre sa vigueur et à s'imposer à nouveau. Or, le Coran demeurera le livre par excellence, la source de toute autorité légitime et de toute méthode administrative, aussi longtemps que la mentalité publique ne se sera point transformée. La révolution se heurte donc à deux prévisions également cruelles ou décourageantes : ou

bien attendre la fin de cette transformation, qui peut requérir un délai illimité, et alors se contenter, d'ici là, d'impuissantes affirmations et se résoudre à n'être que verbale ou superficielle, — ou agir brusquement, énergiquement, trancher dans le vif, ne point biaiser devant les difficultés, forcer les obstacles et alors jouer le tout pour le tout, en escomptant la victoire éclatante et rapide, mais en risquant aussi la contre-révolution. Situation pénible et complexe, — mais tous les cheminements de l'esprit humain ne se sont-ils pas heurtés aux mêmes périls, et la patience fut-elle jamais un outil d'innovation historique ?

La Révolution forgera-t-elle des hommes nouveaux ? Le personnel jusqu'ici lui a fait quelque peu défaut. Elle a eu des chefs de détachements, de jeunes officiers intrépides et fanatiques d'action, les Enver Bey, les Niazim Bey, et des généraux adroits comme ce Mahmoud Chefk et Pacha, qui a préparé l'expédition du corps de Salonique, puis l'attaque de Constantinople et d'Yildiz, avant d'exercer une dictature temporaire. Mais on s'est demandé tout de suite si les chefs civils vaudraient les chefs militaires, et jusqu'ici aucune individualité de premier plan n'a surgi. La Jeune-Turquie n'a eu ni son Mirabeau, ni son Danton, ni son Robespierre. Les exilés revenus pour assister à la chute du régime hamidien, les Midhat-Bey, les Ahmed Riza et tant d'autres, gens bien intentionnés, avides de progrès immédiats, tout imbus des philosophies occidentales, mais d'énergie émoussée aussi par une vie ou trop difficile ou trop confortable, et d'esprit trop affiné désormais pour garder contact avec l'Orient islamique, n'ont point fait grande figure. Ce curieux mouvement ottoman conserve toujours la trace de son origine militaire. Les soldats ont été plus intéressants que les parlementaires, et il faut des personnalités à la Turquie contemporaine, puisque l'heure des foules n'a pas encore sonné et que les masses y détiennent encore le rôle de l'auditoire passif. Où sont-elles ?

On a vu revenir, sous le nouveau régime, du moins jusqu'au renversement d'Abdul Hamid, les courtisans, les hauts fonctionnaires, qui avaient servi l'ancien. Said et Kiamil, Hilmi et Tevfik ne sont point nés d'hier à la vie politique, mais la faveur hamidienne les avait, des années durant, placés à la tête des provinces ou même investis de véritables vice-royautés. Quels qu'ils fussent, si souple que fût leur intelli-

gence, ils s'étaient façonnés à l'administration, aux époques des intrigues souveraines et de l'espionnage triomphant. On les chargea d'enterrer les abus invétérés dont ils avaient vécu. Comment eussent-ils accompli leur tâche jusqu'au bout, et anéanti l'édifice où ils s'étaient logés? C'est l'erreur initiale de toutes les révolutions de trop respecter le passé, croyant qu'il ne peut plus ressusciter et de rechercher les traditions brusquement rompues par les événements, pour opérer des soudures périlleuses. Mais c'est aussi l'erreur de tous les partis de combat et desubversion de placer leur confiance, au lendemain de la victoire, en des hommes qui rassurent les intérêts conservateurs, parce qu'ils ont déjà gouverné. Au lieu de s'éduquer pour l'action et dans l'action, ils se livrent à leurs pires adversaires, — et l'un des multiples problèmes qui se posent devant la jeune Turquie est justement de savoir où et comment elle trouvera un personnel capable desgestes nécessaires.

Son Parlement n'a point donné l'impression de l'énergie, de l'initiative, de la cohésion. Ce n'est pas seulement que dès l'origine, il ait été travaillé par les factions, et que les rancunes et les méfiances des races y aient fâcheusement sévi. Les factions peuvent tenir un rôle fécond, et les races opprimées dans la vieille Turquie réclamaient légitimement des réformes et l'introduction d'une indispensable autonomie. Mais cette chambre, élue au milieu de l'enthousiasme naïf d'un peuple non blasé encore sur les vertus du système représentatif, n'a point tardé à abdiquer l'autorité, et à sacrifier d'elle-même le prestige acquis avec tant de facilité. Le seul acte méritoire et décisif qu'elle ait accompli fut le renversement du cabinet Kiamil Pacha, lorsque le grand vizir Kiamil, quelques semaines avant le coup d'Etat, voulut hypocritement préparer un retour de réaction. Mais à cette heure, l'intérêt de ses membres était en jeu, et leur vie n'était point menacée. A l'inverse, lorsque, le 13 avril, la garde et les troupes albanaises de Constantinople marchèrent, sur les ordres dissimulés d'Abdul Hamid, pour renverser la Constitution et restaurer l'ancien régime, les députés ottomans n'eurent ni un cri de protestation, ni une étincelle de colère. Ils s'inclinèrent devant la brutalité des soldats, devant le fanatisme stipendié des softas, et reconnurent, à l'heure même où la loi nouvelle était abolie, que cette loi était respectée. Le lendemain, ils fuyaient de toutes

parts. Le 2 décembre turc avait eu son Baudin, — l'émir Arslan représentant des Druses du Liban, mais il n'avait pas été tué sur une barricade : les prétoriens d'Yildiz l'avaient massacré à l'improviste, le prenant pour un autre. La déchéance morale du parlementarisme ottoman commençait. L'assemblée élue se relèvera-t-elle de cette fâcheuse aventure, où elle a étalé une parfaite indécision et un unanime manque de sang-froid? On l'a vue depuis lors se rallier à la voix des comités, reprendre ses esprits, puis se réfugier sous la protection de l'armée de Salonique, prononcer la destitution d'Abdul Hamid, se désavouer, le lendemain, à l'appel du chef de 3e corps, qui ne voulait pas encore de déposition, délibérer sans trêve et renvoyer ses séances, à l'heure où il fallait se résoudre sans discussions prolongées, — et enfin rendre un verdict que les forces de Macédoine réclamaient. Pendant toute cette crise, elle n'a pas eu d'action autonome, mais a agi par subordination aux troupes, et ce souvenir restera : il n'augmentera point le respect que la foule portait aux représentants des collèges électoraux. Le civil a trop cédé au militaire !

J'énumère toujours les périls et les difficultés de cette révolution du Bosphore. Elle a contre elle les conditions politiques, sociales, religieuses, historiques du milieu où elle opère. Elle a contre elle les fautes commises, l'insuffisance des hommes et l'indifférence des masses. Elle a contre elle, encore, la mauvaise grâce, l'irritation de la finance cosmopolite, dont elle a soudain déconcerté les habitudes et ruiné les plans, en évinçant les trafiquants officiels qui vendaient à l'encan les ressources de l'Empire. Tous ceux qui, là-bas, avaient acheté à Yildiz le droit d'exercer un monopole lucratif, tous ceux qui, par faveur, avaient obtenu licence de mettre en coupe réglée les provinces d'Europe et d'Asie s'insurgent contre le nouveau régime, qui s'est proclamé honnête et qui veut rendre aux Turcs la gestion de leurs propres affaires. Que d'énergie il faudra aux comités, — je ne dis pas pour désarmer ces habiletés nanties d'argent et ces convoitises blindées de promesses, mais pour protéger les nouveaux fonctionnaires contre des sollicitations qui se feront d'autant plus séduisantes que, pour un temps, les tractations apparaîtront plus malaisées.

Ce n'est point tout encore. Je n'évoque, ici, que pour mémoire les traditionnelles ambitions des grands et petits Etats,

qui ont pris coutume de menacer Constantinople et Salonique, qui guettent la Macédoine ou l'Albanie, ou simplement Novi-Bazar, qui considèrent l'Anatolie ou la Tripolitaine comme des colonies futures. La Révolution ottomane se débat dans des conjonctures plus graves que la Révolution française à ses débuts. Elle ne mérite pas seulement de nous passionner parce qu'elle a renversé le régime hamidien, qui fut bien l'une des plus sinistres phases de l'histoire de tous les temps, mais aussi parce qu'elle se heurte aux plus formidables difficultés qui assaillirent jamais une grande transformation politique à son origine. Nous n'en sommes qu'aux premières scènes du drame, et celles-là furent déjà suffisamment attachantes et imprévues.

PAUL LOUIS.

POÉSIES

FÉMINISME

— « Je veux qu'on me soit doux, bienveillant et sensible.
« La Femme est ce qu'elle est!... » dit-elle en se dressant.
« Et que, me sachant bonne, on m'admette terrible... »
Ajouta son regard aussitôt menaçant.

« On ne nous convainc pas! » reprit sa voix de blâme.
« L'Ordre que vous vantez serait une prison
« Aux instincts généreux qui débordent notre âme.
« Avoir raison n'est rien : je hais votre Raison! »

Et je songeais, courbé sous l'illogique empire
De cette passion ivre d'être sa loi :
Qu'est-ce que notre Droit près des droits d'un sourire,
Et le lucide orgueil près de l'aveugle foi?...

Mais, dans cette faiblesse un moment éblouie,
L'austère voix de l'indulgence fit retour :
Reste soumise, ô Femme, afin d'être obéie,
Puisque ta liberté, c'est la mort de l'amour.

★

ÉPIGRAMME

Cherche à leur ressembler, si tu veux plaire aux femmes :
Fais-toi vain, pour offrir à ces mobiles âmes
Le plus constant miroir de leur futilité.

Mais si c'est de l'amour que tu veux tirer d'elles,
Sache qu'un maître seul rend les femmes fidèles...
Rien ne réduit un cœur comme la dureté.

★

ADIEU

Je ne sais plus si je vous aime...
Vous m'avez si bien fait souffrir,
Et si longtemps que mon désir
A comme honte de soi-même.

Feindre avec vous? Je ne pourrais.
Ce serait mentir à mon âme.
Mais n'aimer en vous qu'une femme?
Ma Muse, je vous trahirais!

Une lassitude infinie
Envahit mon être, à songer
Que je demeure un étranger
Près de celle qui fut ma vie.

Vous m'oublierez ; un simple ami,
Pour une femme est peu de chose,
Et la tendresse qui s'impose
D'un amant fait un ennemi...

De cette fierté qui s'étonne
Passez-moi le troublant aveu...
Je sens qu'en vous disant adieu
C'est tout mon cœur qui m'abandonne.

★

CLOCHES LOINTAINES

Cloches lointaines, molle ivresse
Qui remonte en moi d'un passé
Dont rien n'est encore effacé,
Douces cloches de ma jeunesse!

Ce soir, la reconnaissez-vous,
Cette âme qui fut ingénue
Quand elle s'offrait, blanche et nue,
Au désir, son premier époux?

Ignorante, elle était heureuse
Et, vierge, dans un corps nouveau
Qu'elle faisait allègre et beau,
Elle rayonnait, l'amoureuse!

Cloches qui m'attirez là-bas
Au gouffre de mes espérances,
Sirènes, j'aime la souffrance
Dont m'oppressent vos tendres glas!

Ruisselez sur la pauvre vie,
Nymphes des naïves amours!
Mon cœur s'abreuvera toujours
A vos urnes de nostalgie...

★

SIMPLICITÉ

Je voudrais te servir, Art sacré, pour toi-même,
Dans l'ingénuité du simple amour qui croit,
Certain que l'humble seul atteint la paix suprême,
Et dans cette vertu la gloire par surcroît,

Confiante candeur où l'âme te contemple,
Face à face, dans ta splendeur nue, ô Beauté!
Sans te demander rien que l'abri de ton temple,
Sûre d'obtenir plus qu'elle n'a mérité...

Je connaîtrais alors cet état d'innocence
Où descend le génie, ainsi que dans la mer
L'Astre qui chaque jour s'abîme, s'en élance,
Rajeuni par le flot vivant, salubre, amer.

Et je pourrais, miroir harmonieux du monde,
Sans superbe, prouver aux hommes à mon tour
Que, l'Art ayant en soi sa raison sans seconde,
Toute œuvre de beauté n'est que de l'humble amour.

★

ÉPIGRAMME

Aux sommets du génie est un lent crépuscule
Où le néan de l'homme à la gloire apparaît.
L'air est mélancolique à l'entour, on dirait
Qu'un vent morne aux parfums nostalgiques circule.

De l'arome de mort aux effluves pesants
Un souvenir s'éveille où l'âme qui se pleure,
Se reconnaissant toute au matin de ses ans,
S'afflige de quitter sa terrestre demeure.

Mais, songeant à l'effort qu'il fallut pour jouir
Et doutant du bonheur qu'elle doit à la gloire,
L'âme, fermant les yeux sur l'ingrate mémoire,
Dans l'oubli sans espoir se laisse évanouir...

PAUL MARIÉTON.

PAPILLONS DU JAPON

Que n'ai-je la chance de ce savant chinois, connu dans la littérature japonaise sous le nom de « Rosan »!... Il était aimé de deux filles-fantômes, des sœurs célestes, qui venaient lui rendre visite tous les dix jours et lui raconter des histoires de papillons!...

Il existe de merveilleuses légendes chinoises à propos de papillons!... Je voudrais les connaître!... Mais, hélas! jamais je ne pourrai lire le chinois... ni même le japonais!... Je subis un véritable supplice, car les quelques poèmes japonais que je suis parvenu à traduire contiennent maintes allusions aux récits du pays de Confucius!... Et je sais que nulle fille-fantôme ne daignera visiter un mécréant tel que moi!

Je désirerais savoir, par exemple, la véritable histoire de cette vierge chinoise, que les papillons prirent pour une fleur, et qu'ils suivirent partout, tant elle était belle et parfumée...

Je souhaiterais aussi être mieux renseigné sur les papillons de l'Empereur Genso, qui les obligeait à lui choisir ses amours!.. L'Empereur avait un beau jardin où il invitait à se rafraîchir avec lui tous ses amis... Il conviait aussi les femmes les plus célèbres pour leur beauté. Des papillons, lâchés de petites cages, s'élançaient vers la plus belle, qui était alors favorisée du choix royal... Mais, lorsque l'Empereur eut aperçu Yokiki, que les Chinois nomment Yang-Kwei-Tei, il ne permit plus aux papillons de choisir à sa place, ce qui, du reste, lui porta malheur, car la gracieuse Yokiki lui causa de très graves ennuis...

J'aimerais encore à savoir en détail l'expérience de cet érudit chinois, célèbre au Japon sous le nom de Shoshu, qui rêva qu'il était devenu papillon et qui ressentit toutes les sensations d'un insecte... Son âme avait réellement erré sous cette forme, et, lorsqu'il se réveilla, les souvenirs de sa courte existence d'éphémère étaient si présents à son esprit, que jamais plus il ne put agir comme un être humain.

Je serais, enfin, très heureux de prendre connaissance du document chinois, officiel, qui reconnaît, dans diverses espèces de papilions, les esprits d'un certain empereur et de ses courtisans...

I

La majeure partie de la littérature japonaise se rapportant aux papillons semble être d'origine chinoise... De même l'ancienne esthétique nationale sur ce sujet, si délicieusement exprimée dans l'art japonais, ainsi que dans les chansons et les coutumes, s'est peut-être développée d'abord sous l'influence chinoise... Les précédents peuvent, sans doute, expliquer pourquoi les poètes et les peintres nippons ont choisi si souvent pour leurs « geimyo », ou pseudonymes, des noms tels que : « Chomu », Rêve de papillon, « Icho », Papillon solitaire, etc., etc... Aujourd'hui même, des « geimyo » comme « Chohana », Chance de papillon, « Chonosuké », Aide de papillon », sont très recherchés par les danseuses...

En plus de noms artistiques se rapportant aux papillons, il existe encore des noms propres de ce genre. Ils ne sont généralement portés que par des femmes, bien qu'il y ait d'étranges exceptions. Je puis dire en passant que, dans la province de Mutsu, il y a une ancienne coutume d'appeler la plus jeune fille d'une famille « Tekona », et ce nom bizarre, suranné partout ailleurs, signifie dans le patois de Mutsu « un papillon »... Autrefois cela voulait dire aussi « une belle femme »...

Il se peut encore que, parmi les curieuses croyances japonaises relatives aux papillons, il y en ait de source chinoise... Et, cependant, il y en a qui pourraient être plus anciennes que la Chine elle-même !...

La plus intéressante de ces idées est, je trouve, celle où l'on admet que l'âme d'une personne *vivante* peut, quelquefois, errer çà et là, sous la forme d'un papillon !... De jolies conceptions telles que la suivante, sont nées de cette croyance : — « Si un papillon pénètre dans votre chambre d'amis et se penche derrière le paravent de bambou, cela veut dire que la personne que vous aimez le plus va bientôt vous rendre visite ! »

Ce n'est pas une raison de craindre un papillon parce qu'il est peut-être l'esprit d'une personne ! Néanmoins, les papil-

lous peuvent inspirer la frayeur s'ils apparaissent en grand nombre... Une légende rappelle pareil fait :

Lorsque Taïra-no-Masakado préparait en secret sa grande rébellion, une telle nuée de papillons s'abattit soudain sur Kyoto que les gens prirent peur, croyant qu'ils annonçaient une catastrophe... Ces insectes étaient-ils les âmes des milliers d'hommes destinés à mourir sur le champ de bataille, agitées à la veille de la guerre, par quelque mystérieux pressentiment?

Toutefois, dans la croyance japonaise, un papillon peut aussi bien être l'esprit d'une personne décédée... Il est arrivé même que l'âme prenne la forme d'un papillon afin d'annoncer qu'elle va bientôt se séparer de son enveloppe terrestre. Pour cette raison, tout éphémère qui entre dans une chambre doit être bien accueilli...

Dans le drame populaire japonais, on trouve de nombreuses allusions à cette curieuse croyance et aux idées qui s'y rattachent... comme, par exemple, dans la célèbre pièce intitulée « Tondé-dèru-Kocho-no-Kanzashi », ou « l'Epingle à cheveux volante de Kocho »...

Kocho était une très belle personne qui se suicida à cause des mauvais traitements dont elle fut accablée et des fausses accusations portées contre elle... Longtemps et en vain celui qui désirait la venger chercha l'homme qui était le vrai responsable de ce drame. Enfin, l'épingle à cheveux de la jeune morte se transforma en un papillon, et put aider le vengeur en voletant au-dessus de l'endroit où était caché le traître...

Bien entendu, les grands papillons en papier, « Ocho » et « Mé-cho », qui figurent dans les mariages, ne doivent pas être considérés comme possédant la moindre signification surnaturelle. Ils sont simplement les emblèmes d'une union heureuse, et du souhait que forment tous les assistants, que les nouveaux mariés puissent traverser la vie, ainsi qu'un couple de papillons passe à travers un charmant jardin, voltigeant tantôt en haut, tantôt en bas, sans jamais trop se séparer !...

II

Un petit choix fait parmi les « hokku » ou poèmes japonais fera comprendre au lecteur le profond intérêt que les Nippons portent aux papillons...

Quelques-uns de ces poèmes ne sont que de petits tableaux,

de minuscules aquarelles, composés de dix-sept syllabes... D'autres ne sont que de jolies fantaisies, de gracieuses conceptions... Mais on y trouvera de la diversité, quoique les vers en eux-mêmes ne plairont probablement que très peu, car le goût pour la poésie japonaise du genre épigrammatique ne peut s'acquérir que petit à petit... Ce n'est que par degrés, après des études patientes, que l'on parvient à estimer toutes les qualités littéraires et artistiques que ces poèmes peuvent contenir. Une critique hâtive déclarerait qu'il serait absurde de donner une importance sérieuse à une œuvre ne contenant que dix-sept syllabes !... Que dira-t-on alors du célèbre vers de Crashaw sur les Noces de Cana ?...

Nympha pudica Deum vidit et erubuit (1) !

Avec quatorze syllabes, Crashaw est parvenu à la renommée. Avec dix-sept syllabes japonaises, des choses tout aussi belles — et même beaucoup plus belles — ont été exprimées plus d'une fois !

Voici quelques exemples de poèmes japonais, tous sur des papillons !

Néru-uchi mo
Asobu-yamê-wo ya
Kusa no cho !

Le papillon qui dort sur le brin d'herbe rêve-t-il encore qu'il se joue ?

Oki, oki yo !
Waga tomo ni sen
Néru-kocho !

Réveille-toi ! je jouerai avec toi comme ton ami.

Kago no tori
Cho wo urayannu
Metsuki kana !

L'oiseau en cage semble suivre d'un œil d'envi le papillon libre !

Rakkwa éda ni
Kaë ru to micéoa
Kocho kana !

Il semble que les fleurs tombantes remontent aux branches ! Ce

(1) « La nymphe vit son Dieu et rougit » — ou, dans un langage plus familier : « L'eau modeste vit son Dieu et rougit... » La double valeur du mot « nympha », employé par les poètes classiques pour signifier « fontaine » et aussi la divinité de la fontaine ou source, rappelle ces gracieux jeux de mots pratiqués par les poètes japonais...

sont seulement les papillons qui folâtrent autour de ces branches!...

Chiru-hana ni
Karasa arasoü
Kochó kana!

Le papillon est aussi léger qu'une fleur tombante!

Chóchó ya!
Onna no michi no
Ato yasaki!

Un papillon tantôt précède, tantôt suit une dame (image printanière).

Chóchó ya!
Hana musubito wo
Tsukété yuku!

Le papillon poursuit un voleur de fleurs!

Aki no chó
Tomo nakéréba ya;
Hito ni tsuku!

Le papillon d'automne s'approche de nous. Pourquoi? Peut-être est-il sans amis, maintenant!

Nami no hana ni
Tomari kanétara
Kochó kana!

L'écume est la fleur de la vague... Le papillon tente en vain de s'y poser!...

Chó wo oü
Kokoro mochitashi
Ts umademo!

La chasse aux papillons! Je voudrais pouvoir l'aimer toujours!..

Chó wa mina
Yiu-shichi-hachi-no
Sugata kana!

Aile de papillon, grâce de jeune fille, c'est la même chose (1)!

En plus de ces quelques échantillons de la poésie japonaise à propos de papillons, j'ai à offrir aux curieux un spécimen de la prose japonaise sur le même sujet. L'original, dont je n'ai fait qu'une libre traduction, se trouve dans le bizarre vieux livre appelé « Mushi Isamé » — ou « Admonitions ou avis

(1) C'est-à-dire que la grâce des jeunes filles, vêtues en des robes aux longues manches tremblantes, fait songer aux mouvements gracieux de papillons. Un vieux proverbe japonais déclare que « même un diable, à dix-huit ans, est une fleur de l'ortie », c'est-à-dire, « même un diable est joli à dix-huit ans! »

sur les Insectes ». C'est véritablement une allégorie didactique sur une ascension et déchéance sociale...

A présent, sous le soleil du printemps, les brises sont tièdes, les fleurs rosées s'épanouissent, les herbes sont douces et les cœurs heureux ! Partout les papillons volent joyeusement et maintes personnes composent sur eux des vers japonais ou chinois !

Cette saison, ô Papillon, est en vérité votre beau temps. Vous êtes si joli qu'il n'y a rien au monde qui vous vaille ! Pendant cette période tous les autres insectes vous admirent et vous jalousent !... Ils ne sont pas les seuls à le faire !... Les hommes aussi vous envient !... Shoshin, de Chine, se revêtit dans un rêve de votre forme ! ..Sakohu, du Japon, se transforma, après sa mort, en un des vôtres et fit ainsi des apparitions surnaturelles !... L'envie que vous inspirez n'est pas seulement partagée par l'humanité et par les insectes !... Les choses sans âme échangent leur silhouette pour la vôtre, comme, par exemple, l'herbe de l'orge (1) qui se transforme en un papillon

Vous êtes donc enflé d'orgueil et vous vous dites : « Il n'y a rien dans l'univers qui me soit supérieur !... » Ah ! qu'il m'est aisé de deviner les pensées de votre cœur !... Vous êtes trop satisfait de votre petite personne !... Voilà pourquoi vous vous laissez si légèrement porter par tous les vents !.. Voilà pourquoi vous ne demeurez jamais tranquille !... Vous songez sans cesse : « Nul n'est aussi fortuné que moi ! »

Mais essayez de penser, pendant quelques instants, à votre histoire personnelle. Vaut-elle la peine de vous la remémorer ?... Car elle contient un côté inélégant, presque vulgaire. Comment, dites-vous, un côté vulgaire ?.. Eh oui !... écoutez plutôt...

Durant une assez longue période après votre naissance, vous n'avez vraiment aucune raison de vous enorgueillir !... Vous n'êtes alors qu'un simple ver poilu, si pauvre, que vous ne pouvez même pas vous accorder une robe afin de recouvrir votre nudité ! Votre aspect est vraiment rebutant ! Tout le monde se détourne de vous ! Vous êtes, du reste, justifié d'être honteux !... Vous l'êtes même si profondément que vous collectionnez des brindilles de bois et d'herbes et vous vous construisez un nid que vous suspendez à une branche !.. Alors, en vous apercevant, tout le monde s'écrie : « Ah !... l'insecte au manteau de pluie ! » (Minomushi) (2).

Pendant cette partie de votre vie, vos péchés sont multiples ! Vous et vos semblables, vous vous réunissez sur les tendres feuilles vertes

(1) Erreur populaire.

(2) Nom suggestionné par la ressemblance que porte la couverture artificielle de la larve avec le « mino » ou manteau de pluie en paille porté par les paysans japonais.

des beaux cerisiers, et vous y paraissez d'une laideur extraordinaire! Les yeux de ceux venus de loin pour contempler la splendeur de ces arbres sont offusqués à votre vue!...

Vous êtes même coupable de choses bien pires que celle-là!... Vous savez que des pauvres, des hommes et des femmes, ont cultivé dans leurs champs du « daikon », peinant, sous l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que leurs cœurs soient remplis d'amertume!... Que faites-vous alors?... Vous engagez vos compagnons à vous suivre, et vous vous rassemblez tous sur les feuilles de ce « daikon » et sur celles des autres légumes plantés par ces pauvres gens!... Dans votre odieuse gloutonnerie, vous ravagez ces feuilles et les découpez en mille formes monstrueuses!... Vous ne vous souciez nullement du chagrin et du désespoir des miséreux!... Oui!... vous êtes une créature aussi vilaine, et tels sont vos actes!...

Mais à présent, vous avez une silhouette gracieuse et vous méprisez vos anciens camarades, les autres insectes!... Lorsque parfois vous les rencontrez, vous avez l'air de leur dire: « Je ne vous connais pas!... » Vous ne voulez avoir pour amis que des gens riches et de rang élevé!... Ah! vous avez bien oublié le temps passé!...

Il est vrai que peu de monde se souvient de votre existence antérieure, tant on est charmé par vos grâces présentes et vos blanches ailes!... On vous dédie des vers chinois ou japonais!... Les jeunes filles de haut rang qui, autrefois, ne pouvaient vous regarder sans frissonner, vous contemplent maintenant avec délice!... Elles désirent que vous vous perchiez sur leurs épingles à cheveux, et elles tendent vers vous leurs mignons éventails, dans l'espoir que vous vous y poserez!...

Ceci me rapelle qu'il existe sur vous une ancienne légende chinoise qui n'est pas à votre honneur!...

Dans le temps de l'Empereur Genso, le palais impérial contenait des milliers de belles dames — tant même qu'il eût été impossible pour un homme de dire quelle était la plus charmante!... On réunissait toutes ces exquises personnes dans une immense salle et l'on vous lâchait parmi elles... Il était écrit que la jeune fille sur l'épingle à cheveux de laquelle vous vous poseriez serait augustement conduite à la Chambre Impériale!... Car il y avait une loi qui interdisait qu'il y eût plus d'une impératrice à la fois : c'était une très bonne loi. Cependant, par votre faute, l'Empereur fit beaucoup de mal au pays... Votre esprit est léger et frivole, ô Papillon, et, quoique parmi ces beautés il y en eût sans doute dont le cœur fût pur, vous ne vous occupiez que de la beauté extérieure!... Vous ne vous dirigiez donc que vers le plus joli minois... Et les femmes ne songèrent plus qu'à se parer afin que leurs visages plussent!... Le résultat fut

que l'Empereur mourut d'une mort triste et pénible! Simplement à cause de votre esprit léger!...

Du reste, il est facile de déterminer votre véritable caractère en considérant votre conduite en d'autres matières... Par exemple, il y a des arbres, tels que le pin et le chêne, dont les feuilles ne tombent, ni ne se fanent, mais demeurent toujours vertes. Ce sont des arbres au cœur fort, à l'âme droite!... Mais, déclarez-vous, ils sont trop sévères, trop officiels!... Vous les détestez et ne leur faites jamais visite... Vous n'allez voir que le cerisier rose, la pivoine, le « kaïdo » (1) et la rose jaune. Vous aimez ces plantes-là parce que leurs fleurs sont éclatantes... Vous ne songez qu'à leur plaire. Permettez-moi de vous dire qu'une pareille conduite est extrêmement malséante!.. Ces arbustes ont certainement de très belles fleurs, mais ils n'ont pas les fruits qui apaisent la faim!... Ils ne se plaisent que chez ceux qui aiment le luxe et l'apparat. Voilà pourquoi ils goûtent tant vos fines ailes blanches, votre silhouette délicate et élégante!... Voilà pourquoi ils se montrent si aimables envers vous!

Et, dans cette saison printanière, tandis que vous dansez à travers les jardins des riches, et voletez parmi les belles allées de cerisiers en fleurs, vous vous dites: « Personne n'a autant de plaisir que moi, ni tant de bons amis!... Quoi que l'on puisse dire, j'aime la pivoine, la rose jaune est ma bien-aimée... J'obéirai à ses moindres désirs!... J'y mettrai mon orgueil et ma joie! »

Ainsi parlez-vous!... Mais songez que le temps des fleurs est court. Bientôt elles se faneront et leurs pétales s'éparpilleront à terre... Pendant les chaleurs de l'été il ne se trouvera plus que des feuilles vertes! Puis souffleront les vents d'automne et les feuilles elles-mêmes tomberont, une à une, comme des gouttes de pluie!...

Alors votre sort sera pareil à celui du malheureux dans le proverbe: « Tanomi ki no shita amé furu. » (La pluie coule même à travers l'arbre sous lequel je m'étais abrité!)

Vous irez à la recherche de votre ancienne connaissance, le ver, la larve, et vous le prierez de vous laisse entrer dans votre trou d'autrefois... Mais, ayant des ailes, vous ne pourrez y pénétrer... Nulle part, ni sur la terre, ni dans les cieux, vous ne parviendrez à abriter votre corps... L'herbe du marécage sera desséchée et vous ne trouverez même pas une goutte de rosée pour mouiller votre langue!...

Il ne vous restera plus qu'à vous étendre et à mourir!

Et tout cela à cause de votre cœur léger et frivole!...

Ah!... quelle fin lamentable!

(1) *Pyrus spectabilis.*

III

La plupart des légendes japonaises se rapportant aux papillons semblent, comme je l'ai dit, être d'origine chinoise. J'en connais cependant une qui est, je crois, essentiellement japonaise. Elle me paraît valoir la peine d'être contée, pour le profit de certaines personnes qui croient qu'en Orient il n'y a pas « d'amour romanesque »!...

A l'arrière du cimetière du temple de Sozanji, dans les faubourgs de la capitale, se dressait, autrefois, une chaumière solitaire, occupée par un vieillard nommé Takahona. Ses voisins l'aimaient à cause de son amabilité, mais on le croyait un peu fou : à moins qu'un homme ne fasse vœu d'être prêtre bouddhiste, il doit se marier et fonder une famille. Toutefois, Takahona n'appartenait à aucune secte religieuse ; cependant il ne s'était pas marié et on ne lui avait jamais connu de liaison amoureuse !...

Pendant plus de cinquante ans il vécut ainsi, tout seul. Un été, il tomba malade... Il comprit qu'il n'avait plus longtemps à vivre et il envoya donc chercher sa belle-sœur qui était veuve, et son neveu, un garçon d'environ vingt ans, auquel il était très attaché. Ils vinrent immédiatement et firent tout ce qu'ils purent pour soulager les dernières heures du vieillard.

Une chaude après-midi, tandis que la veuve et son fils veillaient à son chevet, Takahona s'endormit. Aussitôt, un grand papillon blanc pénétra dans la pièce et se percha sur l'oreiller du malade... Le jeune neveu s'empressa de le chasser à coups d'éventail... Mais l'insecte revint toujours vers l'oreiller... On le fit de nouveau partir... Il revint une troisième fois... Alors le jeune homme le pourchassa hors de la maison, à travers le jardin, jusqu'au cimetière du temple avoisinant. Là le papillon se mit à voleter devant le garçon d'une façon si étrange qu'il se demanda si c'était vraiment un papillon ou bien un « ma » (mauvais esprit).

Il continua à le poursuivre et pénétra fort loin dans le cimetière... Soudain il vit l'insecte voler vers une tombe... la tombe d'une femme!... Brusquement le papillon disparut, sans que le jeune homme pût dire comment... Il le chercha en vain... Alors il examina le monument funéraire, sur lequel était gravé le nom propre d'Akiko et une inscription : « Morte à dix-huit ans ! »... La tombe semblait avoir été érigée près d'un demi-siècle auparavant et la mousse commençait à la recouvrir... Mais elle avait été bien soignée : il y avait des fleurs fraîches et la vasque d'eau avait été récemment remplie...

En retournant à la maison, le jeune homme eut la douleur d'apprendre que son oncle avait cessé de vivre... La mort l'avait surpris

tranquillement, et, sur son visage inanimé, il y avait un sourire...

Le neveu de Takahona raconta alors à sa mère ce dont il avait été témoin dans le champ de repos...

— Ah ! s'écria la veuve. Ce devait être Akiko !...

— Mais, mère, qui était donc cette Akiko ?...

Et elle lui répondit :

— Lorsque votre oncle était jeune, il était fiancé à la fille d'un de ses voisins, appelée Akiko... Elle était charmante, mais, malheureusement, elle mourut de consomption quelque temps avant le jour du mariage... Votre oncle la pleura amèrement, et après qu'elle fut enterrée, il fit vœu de ne jamais se marier. Il construisit cette petite chaumière, à côté du cimetière, afin d'être près de la tombe de sa bien-aimée !... Cela se passa il y a plus d'un demi-siècle... Et, chaque matin, pendant ces cinquante années, votre oncle se rendit au cimetière afin de nettoyer la tombe et d'y poser des offrandes... Comme il ne voulait pas qu'on en jasât, il n'en parla jamais... A la fin, Akiko est venue le chercher... Le papillon blanc était son âme !...

IV

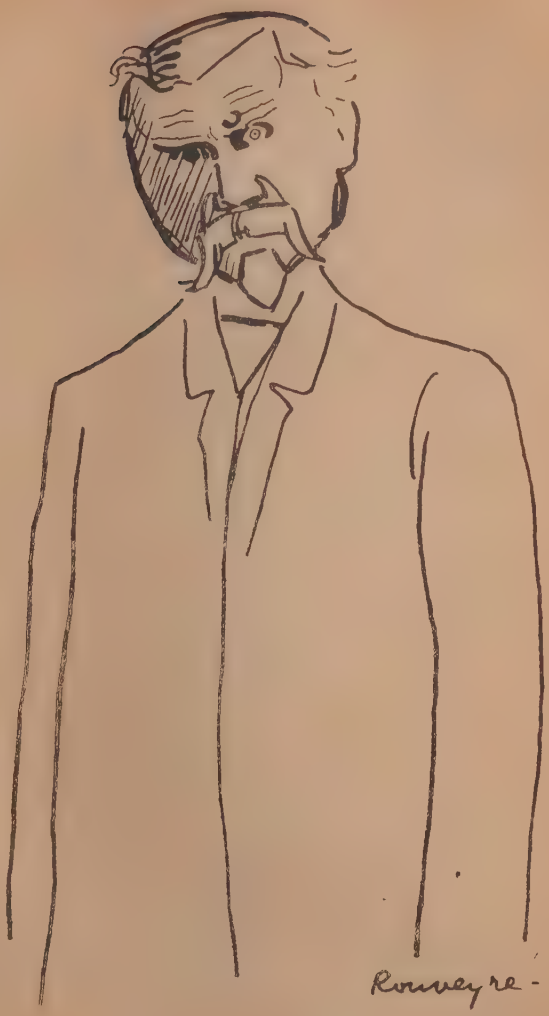
J'avais presque oublié de parler d'une ancienne danse japonaise, la « Danse des Papillons » (*Kocho Mai*), — qui avait lieu, autrefois, dans le palais impérial par les danseuses costumées en éphémères... Je ne sais si telle est encore la coutume.

On dit que cette danse est très difficile à apprendre. Pour l'exécuter, six danseuses sont nécessaires, qui doivent se mouvoir en des figures compliquées, en obéissant à des règles traditionnelles pour chaque pas, geste ou pose. Elles évoluent lentement l'une autour de l'autre, au son de tambourins et de grands tambours, de petites flûtes et de grandes flûtes, et de pipeaux, dont la forme n'aurait pas, je crois, été familière au dieu Pan de la Grèce !...

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.

SUZANNE DESPRÉS



ALBERT MOCKEL

L'AVENIR DE LA MUSIQUE RUSSE

Depuis quelque temps, le public français témoigne à la musique russe un vif intérêt. En ce début du vingtième siècle, on découvre avec joie tout ce que les compositeurs russes ont produit de beau durant le dix-neuvième . les œuvres, si modernes d'esprit, des Moussorgsky, des Borodine, des Balakirew et des Rimsky-Korsakow s'offrent toutes neuves à l'admiration. L'on aime à y retrouver le caractère des mélodies orientales ou des airs populaires russes, on en goûte la couleur, les particularités rythmiques ou modales, voire la naïveté, qui semble deux fois réconfortante après l'excès de scientifiques habiletés dont on est accablé par tels compositeurs d'hier ou d'aujourd'hui.

Parfois les Russes considèrent avec quelque étonnement cette ferveur, que pour un peu certains d'entre eux jugeraient exclusive et surtout retardataire. Pour ceux-là, le feuillet est tourné : la musique russe a « progressé » ; d'autres problèmes esthétiques que ceux auxquels nous nous complaisons devant la *Thamar* de Balakirew, l'*Antar* de Rimsky-Korsakow ou le *Boris Godounow* de Moussorgsky méritent de retenir l'attention.

Bien plus, les musiciens nouveaux venus attestent des tendances assez particulières pour qu'on ait peine à y reconnaître une continuation du mouvement né avec Glinka, poursuivi par Dargomyjski et la fameuse *Koutchka* (coterie). C'est avec un certain déplaisir que les admirateurs de l'école russe verront ces musiciens renoncer précisément à tout ce qui donna aux chefs-d'œuvre de leurs devanciers un incomparable attrait. Mais il convient d'examiner la situation avec impartialité avant de se demander quel est l'avenir réservé à cette école dont la naissance fut si brusque, l'orientation si caractéristique, et l'épanouissement si rapide.

§

L'examen de l'ensemble des œuvres produites en Russie

depuis quelque quinze ans ne permet guère de croire à la persistance de la tendance nationaliste, ou tout au moins du style assez spécial qui en est le premier résultat sensible. Il ne peut même pas y avoir le moindre doute sur les causes, ou plutôt sur la cause du changement qui se produit. Ce changement tout entier est imputable à l'influence de la musique allemande classique et surtout post-classique, de l'esthétique formaliste-abstraite que la critique et la pédagogie germaniques s'efforcent de répandre. Accessoirement on reconnaîtra aussi, chez certains contemporains, la hantise de ce romantisme facile et emphatique (aussi d'origine allemande) qu'avaient popularisé Rubinstein et Tchaïkowsky.

Rimsky-Korsakow lui-même fit plus d'une fois des sacrifices à la manière puriste et conservatrice au-dessus de laquelle il sut si bien s'élever dans ses belles œuvres (1), manière où est venu se cantonner sans retour le tempérament jadis fantaisiste et fougueux de M. Glazounow. Parmi les plus jeunes M. Rachmaninow, qui, à peine âgé de trente-six ans a conquis, grâce à une production copieuse, une célébrité assez étendue, avait autrefois composé quelques pages (des *lieder* surtout) où il témoignait d'une faculté d'expression originale et non dénuée de saveur. Mais bientôt il adopta le style et l'esprit impersonnels de l'école des Brahms et des Reger. Enfin beaucoup de compositeurs décèlent, malgré des qualités parfois appréciables, une irrésistible inclination à suivre, soit l'exemple de M. Richard Strauss, soit plus souvent celui de M. Max Reger : tels sont MM. Kryjanowsky (sonates pour violon et piano, violoncelle et piano, fantaisie pour piano), Tchérépnine (*Scène des sorcières de « Macbeth »*, *Fantaisie dramatique* pour orchestre, mélodies), Sénilow (mélodies), Barmotine (*Thème et variations* pour piano), Malichewsky (symphonie, quatuors, mélodies, sonate pour piano et violon), Glière (sextuors, quatuors, symphonie). Pogojew (quartettino, préludes pour piano), Zolotarew (symphonie, quatuors, quintette, sonate pour piano).

L'imitation n'est pas toujours servile ni exclusive. Et même,

(1) Cela est si vrai que, lorsque sa troisième symphonie fut jouée à Paris, il se trouva certains critiques pour estimer que cette œuvre peu révélatrice « fut écrite par l'auteur d'*Antar* avant qu'il n'eût pris conscience de sa personnalité », alors qu'elle porte le n° d'œuvre 32 et fut composée bien des années après *Antar* (œuvre 9).

une part de recherches originales s'observe chez quelques-uns de ceux qui viennent d'être nommés. Il y a là un mélange d'asservissement volontaire aux formules d'autrui et d'effort inquiet vers le nouveau qui décèle à n'en pas douter que les jeunes musiciens russes traversent une période de tâtonnements et de trouble. Ils ont renoncé à l'appareil pittoresque qui fut cher à leurs prédécesseurs, aux citations des chansons nationales, à l'illustration musicale du folk-lore épique. Leurs œuvres n'ont aucune parenté spirituelle avec celles des maîtres de leur pays. Il n'est pas impossible — grâce peut-être à une autre influence étrangère dont il sera question plus loin — que certains d'entre eux retrouvent le secret enseigné par Moussorgsky ; mais on peut tenir pour assuré que l'héritage de Borodine reste encore vacant.

Les modes classiques de développement et d'organisation formelle, qui chez les musiciens d'Occident ont depuis longtemps passé au rang de creuses et vaines formules, ne furent que tardivement maîtrisés par les Russes que commençait à lasser un peu le libre pittoresque de leurs maîtres devenu, comme le devient aux mains des épigones tout style artistique, un simple ensemble de procédés. Tandis que les Occidentaux, rompus dès l'école aux possibilités de ces modes déjà pratiqués par plusieurs générations, sentaient fort bien, pour peu qu'ils eussent des tempéraments d'artistes créateurs, qu'ils devaient avant tout chercher des moyens personnels de s'exprimer, les Russes furent séduits par leur acquisition nouvelle : utiliser ces procédés qu'ils ignoraient jusque-là, remplir ces formes, ce fut pour eux faire preuve d'une science plus avertie, et ils crurent trouver là des moyens de manifester de l'originalité. D'où tout le terrain gagné par l'art doctrinaire de l'Allemagne, et ce mouvement actuel qui offre tous les caractères d'une réaction.

§

Que va-t-il résulter de cet état de choses, et qui réagira contre cette réaction ? Il n'est guère possible pour l'instant de hasarder ni affirmation ni même hypothèse plausible ; mais rien n'empêche de chercher à savoir dans quelle mesure la réaction est justifiée, à reconnaître si la musique des maîtres russes ne contient pas des éléments profonds de vitalité, si elle

ne continue pas à offrir aux jeunes compositeurs de salutaires exemples. Et, après avoir discerné ce que peut y ajouter le classicisme croissant d'aujourd'hui, constaté d'autre part la sympathie des Russes pour certains courants nouveaux qui pourraient bien aider à contrebalancer les influences réactionnaires, il sera loisible tout au moins de déterminer quels chemins différents semblent s'ouvrir devant la génération actuelle des musiciens russes.

En principe, ceux qui s'insurgent contre le partis-pris d'orientalisme ou bien de style populaire ne méritent point qu'on les blâme : car rien de plus banal, de plus lassant. L'or des Balakirew et des Rimsky-Korsakow, entre les mains des émules, est vite devenu clinquant. Il était assez naturel d'inférer que tous les éléments matériels à quoi la musique de ces maîtres devait son originalité avaient fait leur temps ; que les musiciens russes devaient désormais s'attacher à employer un langage moins idiomatique ; rechercher non plus l'expression de la simple sensibilité « nationale », mais bien d'une sensibilité « universelle ». Et c'est sur cette idée d'expression universelle qu'est venue se greffer une conception de l'art musical tout opposée à celle qu'affirmèrent les premiers maîtres de l'école.

Ceux-ci, qui tirèrent du folk-lore musical les éléments de leur style et restèrent pénétrés de l'esprit même de l'art populaire, n'ont jamais produit une œuvre viable qui n'offrît tous les caractères distinctifs de la « nationalité ». Il serait puéril de présumer dès lors que la musique russe ait sa voie tracée pour jamais, que le tempérament russe soit incapable de se prêter à un autre ordre de création artistique. Mais on peut se demander si cet idéal d'un art universel, dépouillé du plus grand nombre possible de caractères individuels, n'est point chimérique, et également dangereux pour les musiciens de toutes les écoles. Une forte personnalité de créateur est essentiellement autochtone, puisqu'elle se caractérise par des qualités natives portées au degré suprême, et non par des traits moyens, communs au plus grand nombre. Elle devient universelle précisément par ce qu'elle offre de singulier, de grand, d'assez fort pour s'imposer à toutes les nations.

Un style nouveau, riche en éléments idiomatiques, décélera par le seul fait d'avoir été créé l'existence de telles qualités

exceptionnelles ; car l'aspect extérieur de toute œuvre d'art n'est jamais que l'affleurement de son caractère intime. Si donc une musique qui est reconnue belle, comme la russe, offre un certain nombre d'innovations matérielles, c'est parce que ces modes d'expression originaux sont issus de l'émotion artistique à exprimer : ils sont nouveaux et féconds dans toute la mesure où cette émotion est nouvelle et féconde.

§

Si, négligeant pour un instant les particularités matérielles de la musique « nationale » russe, on cherche à en pénétrer l'esprit, on sera frappé par l'absolue originalité du principe qui s'y révèle. Au moment où elle commença de se développer, diverses influences : celle du romantisme d'une part, d'autre part celle des doctrines esthétiques de l'Allemagne, avaient engendré chez nombre de musiciens occidentaux des préoccupations nouvelles, des tendances sans cesse croissantes vers l'abstraction soit symbolique et littéraire, soit mathématique et purement formaliste. Le formalisme pur, en musique, ne saurait se soutenir longtemps : il ne mène qu'aux vains simulacres, et les manifestations les plus pédantesques en restent de simples amusettes. Il n'en va pas de même avec les prétentions au symbole, qui prêtent parfois aux plus creuses musiques une trompeuse apparence de force. Au dix-neuvième siècle, elles eurent pour conséquence d'introduire dans la musique un idéal métaphysique et surtout pessimiste qui menaça un instant de la dévoyer foncièrement, de la priver de toute sa force d'expansion spontanée.

C'est ce que Nietszche avait bien fait sentir en réclamant l'avènement d'une musique « saine, dionysiaque, dont l'effet fût de rendre l'auditeur plus philosophe, plus musicien, d'un art qui, comme une flamme pure, s'élevât vers un ciel sans nuages ». Par tout ce qu'elle contenait d'impulsif et d'ingénu, par cette barbarie naïve qui se rapproche plus qu'on ne le pense de l'heureuse simplicité où aboutit le mieux l'art le plus raffiné, la musique russe vint contrebalancer ces influences et apporter le renouveau.

C'est en effet le suprême mérite des maîtres russes d'avoir ramené la musique vers la vie pure et simple, vue dans sa beauté matérielle. Ce serait la plus grave des erreurs de croire

leur domaine restreint au pittoresque et à l'anecdote. Ils ont su atteindre cette profondeur que certains ne veulent reconnaître qu'aux musiques abstruses, mais qui, dans le finale *d'Antar*, ou dans *Thamar*, ou dans *l'Esquisse sur les steppes* de Borodine, par exemple, existe aussi bien que dans la plus symbolique ou la plus « absolue » des symphonies écrites en Allemagne ou ailleurs. Ils n'ignorèrent que le faux sublime et le vague de la pensée ou de l'expression. Ils voulurent que leurs œuvres fussent simplement humaines, sans rien de sophistiqué, que tout y fût direct. Aussi leur art est-il remarquable par la robustesse, la joie de vivre qui s'y affirme jusque dans l'expression de la douleur.

A cet égard-là, leur musique était considérablement en avance sur celle des autres pays. Elle constituait un progrès sensible même sur celle de Liszt, moins complètement libre de symbolisme, de cérébralité ou d'éloquence purement oratoire.

Par rapport à l'ambiance en Russie, le progrès réalisé par les musiciens dès le jour où ils parvinrent à ce salutaire matérialisme était considérable. La littérature de ce temps affirmait encore par nombre d'illustres exemples les doctrines de pessimisme et de renoncement contre lesquelles la jeune musique russe constituait la plus vive des protestations. Ne fût-ce que par la manière dont elle venait opposer l'idéal matériel à l'idéal d'abstractions et de symboles. Or, il est incontestable que c'était là pressentir l'évolution actuelle dans ce qu'elle a de plus distinctif et dans ce qui fait sa force. La simplicité réaliste, le caractère concret de tout l'art d'aujourd'hui triomphent déjà dans la musique des jeunes qui seront sans doute les classiques de demain. Les maîtres russes en ont donné le premier exemple, et il serait déplorable que leurs successeurs, sous prétexte de s'affranchir, continuassent à faire route en arrière au lieu de marcher avec leur temps et d'affirmer à leur tour l'esprit nouveau.

§

Ce par quoi les productions de l'école du XIX^e^ siècle méritent surtout d'être admirées, c'est qu'elles contiennent « de la musique avant toute chose », de la musique spontanée, cordiale. Peu importe que cette musique ait été inspirée par une donnée matérielle, un simple conte d'enfant ou une tradition

légendaire. Au contraire, il arrive souvent que de telles données, par les suggestions de mouvements, de couleurs et aussi d'émotions qu'elles comportent, sont bien plus capables de fournir des prétextes à véritable musique que ne le sera nul thème formaliste et abstrait.

On l'avait pu reconnaître dès le jour où Liszt, continuant l'œuvre de Beethoven directement et dans son véritable esprit, créa la forme musicale « ordonnée poétiquement »; et les vaines querelles soulevées à propos du principe, mal compris, de la musique à programme empêchent seules cette vérité d'être reconnues de tous.

Au contraire, ceux qui prétendent n'admettre que la musique « en soi », selon la formule chère à l'esthétique allemande, ou bien ne faire que concréter en sonorités des abstractions, se préoccupent parfois de correspondances formalistes ou de creux symboles, au détriment de la qualité de la musique (1).

« Mais, déclarent certains partisans russes de cette tendance, nous en avons assez de ces petits airs populaires, de ces contes, de ces fantasmagories. Pourquoi nous interdire les hautes régions de la pensée artistique, les formes supérieures et universelles de l'art ? »

Il y a une part de vérité dans le principe qu'ils invoquent : la musique russe ne saurait avoir pour unique avenir d'illustrer le folk-lore national, de chanter les Ilia de Mourom, les Dobrynia Nikitich, les Sadko de Novgorod, inconséquents et décoratifs. Elle pourra certes le faire encore, mais à la condition que ce soit de manière spontanée, neuve, et non point en exploitant les poncifs qui résultent de la série déjà longue des œuvres antérieures.

D'autre part, on regrette d'avoir à constater que tout le bel éloge qu'on voudrait faire des formes prétendûment supérieures et universelles conduit tout droit au culte de poncifs bien plus dangereux encore : et ceux des jeunes musiciens russes qui en restent dupes pourraient bien succomber au mal qui empoisonne l'école allemande d'aujourd'hui. Qu'on ne s'y trompe point : ces hautes régions de la pensée artistique, telles

(1) J'ai essayé ailleurs d'indiquer les raisons pour lesquelles les données concrètes et précises s'avèrent particulièrement propres à stimuler l'invention musicale. (Recueil trimestriel de la Société Internationale de musique, 1908 : Esquisse d'une esthétique de la musique à programme.)

que ceux-là les conçoivent, sont des terres rebattues et désormais stériles qui maintes fois ont été parcourues en tous sens : pour y parvenir, on n'a qu'à suivre les ornières. Ce que ces nouveaux venus ambitionnent, c'est, comme l'avait dit un jour Moussorgsky de leurs prédécesseurs, « de refaire le déjà fait, que personne ne leur demande. » Ils s'emparent des résidus symboliques ou formalistes de la musique allemande, et ce faisant se réjouissent de se croire puissants et originaux. Ils oublient que tout chef-d'œuvre crée sa forme, et ne copie point celle d'un autre chef-d'œuvre ; que le symbolisme est, non le but d'une œuvre, mais une qualité subordonnée; que Beethoven n'est pas seulement un penseur, mais surtout un musicien dont les sonates, les symphonies et les quatuors sont beaux non point par les symboles qu'ils contiennent ou suggèrent, mais par la qualité de la musique; et enfin, que Beethoven fut aussi révolutionnaire par rapport à Mozart que Liszt par rapport à Beethoven, ou Moussorgsky par rapport à Liszt. Ce n'est donc point suivre son exemple que de copier le style, l'architectonique, les idiotismes d'autrui.

La première conséquence de l'idéal ultra-conservateur et abstrait qui commence à régner en Russie, c'est d'asservir l'imagination créatrice, soit au jeu des associations d'idées, soit au moyen de développement pris à tort pour but. Ecouter le bruit du vent, regarder les jeux de la lumière sur l'eau, rêver aux aventures de héros de légende serait peut-être plus favorable à l'invention, du moins pour les musiciens doués : on n'en veut d'autre preuve que ce qui s'est fait déjà. Moussorgsky, incapable de comprendre même l'idée de la musique « en soi », inventa plus de tournures expressives, de mélodies et d'harmonies que cent techniciens d'école. Borodine, à qui toujours le formalisme et le symbolisme conscient restèrent étrangers, témoigna d'une conception merveilleusement originale et féconde du principe de la symphonie, et se créa un style reconnaissable entre tous. Balakirew et Rimsky-Korsakow, s'inspirant de données légendaires et concrètes, ont su produire de belle et indépendante musique, dont la forme reste intelligible et satisfaisante au point de vue artistique même lorsqu'elle s'écarte le plus des types consacrés. Et, s'il faut se garder d'imiter servilement ces maîtres, il n'en reste pas moins vrai qu'il

est absurde de vouloir dédaigner en bloc tout ce que leurs œuvres contiennent et tout ce qu'elles enseignent.

§

Dans le style même qui naquit des éléments populaires russes ou orientaux, mainte innovation conserve une valeur permanente.

Que l'orientalisme musical des premiers maîtres nous soit caduc ou près de la caducité, on peut l'accorder sans trop de peine, malgré l heureux emploiqu'on en remarque dans la dernière partition de Rimsky-Korsakow, *le Coq d'Or*. Il se distingue (mis à part quelque timbres rythmiques dont le rôle, dans la symphonie moderne, reste avant tout pittoresque) par des lignes mélodiques savoureuses et expressives, mais étendues déjà jusqu'à l'extrême et peu susceptibles, par conséquent, d'être développées ; par une signification harmonique assez restreinte et enfin par des partis-pris de rythmes peu malléables : soit un ensemble d'éléments bien médiocrement propres au travail symphonique. Employé hors de propos, il est banal et insupportable.

Mais ces rythmes spécifiques, ces coupes particulières de la mélodie peuvent souvent constituer d'appréciables ressources : la musique orientale suggérera une atmosphère harmonique appropriée, comme dans la finale d'*Antar ;* Borodine en a montré par de superbes exemples les emplois possibles jusque dans la musique symphonique pure, et un peu de cet orientalisme-là prouve sa vitalité jusque dans le *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, de M. Debussy.

Quant à la musique populaire russe proprement dite, elle se caractérise par une ferme assiette tonale, par des rythmes accusés et divers. Alors que la musique d'Occident, de plus en plus stylisée par le travail successif des artistes, en venait peu à peu à ne plus exploiter que les deux modes majeur et mineur, elle a conservé, comme toute musique populaire non altérée, une grande richesse de modalités. Si bien qu'elle est on ne peut plus apte à suggérer des coupes de motifs originales et qui se prêtent à tous les développements symphoniques possibles, cependant que les rythmes, échappant aux lois adventices et restrictives de la carrure, en donneront au langage musical des artistes qui savent se les assimiler une souplesse, une liberté incomparables.

Les jeunes Russes auraient donc tort de rejeter pour jamais le style né de l'assimilation des formes populaires. Mais on peut espérer qu'une fois table rase faite ils sauront repartir en avant et reprendre alors, à bon escient, tout ce que leurs devanciers leur ont légué de fécond.

§

L'exemple donné par les maîtres russes a été mieux compris en France qu'en Russie ; et c'est parmi les représentants de la jeune école française qu'il faut chercher les véritables continuateurs de Borodine et surtout de Moussorgsky.

Il n'est pas question d'évaluer ici la part d'influence que l'un ou l'autre a pu exercer sur un Debussy ou sur un Ravel : les continuateurs sont tout autre chose que des imitateurs. L'exceptionnel et admirable Chabrier, précurseur significatif et direct entre tous du mouvement français actuel, n'avait guère pu connaître la musique russe. Mais, comme tout artiste créateur a des ascendants, ce n'est point rabaisser les œuvres les plus fortes et les plus originales de l'école française contemporaine que d'y reconnaître quelque chose de l'esprit et même des caractéristiques matérielles de la musique de Borodine ou de Moussorgsky.

Ce qui tendrait à prouver combien, en particulier, l'apport de ce dernier maître est imparfaitement compris en Russie, c'est que précisément on s'y refuse à reconnaître cette filiation : ou plutôt on ne la voit que sous un angle assez surprenant. Un musicien russe, véritable artiste au demeurant et d'esprit ouvert et cordial, le révéla naguère à l'auteur de ces lignes : « Vous prétendez, dit-il, que Moussorgsky est un prédécesseur de Debussy, de Ravel, de Severac. Mais vos jeunes Français sont partis juste de ce que, chez Moussorgsky, nous paraît choquant et ne provient à coup sûr que de son manque d'habileté technique. Ces notes pédales qui, à votre sens, produisent un si ravissant effet harmonique (il s'agissait d'un passage de la romance de Moussorgsky, *la Nuit*) ne sont en réalité que des maladresses : Moussorgsky a conservé ces notes pour la seule raison qu'il était incapable de réaliser une basse correcte. Et l'on prétendrait aujourd'hui ériger de pareils errements en système ! »

Voilà bien une preuve, entre cent, de ce fâcheux esprit de

purisme qui conduit une bonne partie des Russes à réagir contre la liberté où les maîtres avaient eu le bonheur de parvenir d'instinct. Il serait d'ailleurs très sot de redouter par principe le style châtié : Glinka, qui était classique par nature, a produit, en *Rousslân et Ludmila*, une merveille de spontanéité et d'audace qui est en même temps un modèle de pureté d'écriture. Mais toutes les fautes contre les conventions grammaticales n'enlèvent rien à la sublime beauté de *Boris Godounow*. Une œuvre comme *Pelléas et Mélisande* est comme le corollaire de celles de Moussorgsky : mais de tels corollaires, il ne s'en trouve pas encore en Russie.

Il est assez significatif de noter que cette musique française moderne qu'ils n'aiment guère, qui les déconcerte, les agace même, préoccupe beaucoup les musiciens russes et n'est point sans influence sur un assez grand nombre d'entre eux. Les sociétés de musique contemporaine de Saint-Pétersbourg et de Moscou font entendre en quantité, dès le premier moment où elles deviennent accessibles, les plus récentes œuvres de nos compositeurs les plus hardis. Leurs publics s'y intéressent ; la critique, avec presque autant d'ardeur que la nôtre, discute les tendances nouvelles. Je pourrais citer le nom de tel excellent musicien russe qui, venu à Paris il y a deux ans, s'effara d'un premier contact trop brusque avec la majeure partie des productions de MM. Debussy, Florent Schmitt, Ravel, de Séverac, etc., et formula d'amères critiques. Sitôt qu'il revint l'année d'après, il n'eut d'autre préoccupation que de relire toute cette musique, et avoua qu'il avait presque continuellement pensé à tout ce qui s'y révélait.

Ces symptômes et d'autres attestent que la pénétration en Russie des tendances françaises actuelles est un fait accompli. Quelques jeunes compositeurs russes semblent même assez directement influencés par elles. Tels, entre autres, M. Yanowsky, dont une partition inédite jouée à Kiew il y a quelque trois ans, *la Mort de Tintagiles*, offre, m'a-t-on dit, de caractéristiques affinités d'esprit et de style avec *Pelléas et Mélisande*, tandis que d'autres œuvres du même auteur : *Aquarelles* pour piano, *le Conte de la princesse défunte*, *le Faune et la bergère*, visent à l'évocation d'une atmosphère poétique analogue à celle que sait si bien créer M. Debussy.

On peut également citer le nom de M. Akimenko, un com-

positeur de tempérament original et délicat, dans la musique duquel abondent les hardiesses, les extrêmes raffinements harmoniques chers à l'école coloriste française, et qui s'adonne volontiers à la description poétique des spectacles naturels, tout comme les représentants de cette école. Mais il ne faudrait pas croire que ce jeune artiste, un des mieux doués de la génération actuelle, ait subi directement l'influence française : en dépit de ces analogies, de ces affinités de style plutôt, il reste foncièrement slave par l'esprit de rêverie dont ses œuvres sont pleines, par le choix de ses conceptions musicales et sa manière de les réaliser. Au surplus, en signalant, pour les heureux résultats qu'il peut avoir, s'il est bien compris, l'exemple donné aux Russes par les jeunes Français, je n'ai point entendu faire allusion à une influence directe. Si, sous prétexte de ne se mettre à la remorque ni de leurs devanciers, ni des Allemands, les compositeurs russes se mettaient à imiter servilement ceux de n'importe quelle autre école, le mal ne serait pas moins grand. La seule ressource qu'ils aient, c'est celle qu'ont tous les artistes, celle que leur enseigne l'exemple de leurs devanciers et de leurs collègues de France : être eux-mêmes.

Il en est heureusement un certain nombre qui l'ont compris, et s'efforcent avec zèle de créer leur forme et leur langage artistiques. Parmi ceux-ci on peut citer, à côté de M. Akimenko, M. Rébikow, dont le tempérament curieux et chercheur s'est affirmé en un ensemble déjà considérable d'œuvres instrumentales ou vocales. L'esprit de cette musique en est plus neuf que la matière, et l'on est forcé de reconnaître que l'invention, dans les pièces instrumentales, s'avère en général assez médiocre. Pourtant, il y a là un désir de rencontrer l'expresion immédiate et spécifique, de constituer un langage musical plastique et apte à suggérer directement, qu'on ne saurait passer sous silence et qui pourrait bien aboutir à d'heureux résultats. M. Rébikow réalise infiniment mieux ses intentions dans sa musique vocale, dont on ne peut que goûter la déclamation justement conçue, expressive, à laquelle viennent s'associer des accompagnements sobres, très « trouvés » en général et significatifs : par exemple dans ses *Fables dramatisées*. Là peut-être est la vraie voie de M. Rébikow, et il y emploiera utilement ses forces. Car une rénovation du

style de la déclamation lyrique, et surtout du drame musical, serait des plus nécessaires en Russie, où la forme de l'opéra plus ou moins conventionnel est malheureusement en train de regagner le terrain qu'elle avait un instant semblé perdre sous les rudes attaques de Moussorgsky.

§

De ces compositeurs et de quelques autres qui ont déjà commencé à manifester de manière intéressante leur personnalité — parmi ceux-là on peut citer notamment MM. Tchesnokow, Alexandre Olénine, Médém, Karatyguine — pas un seul ne continue les tendances de la petite pléïade qui illustra la musique russe au dix-neuvième siècle, pas un seul n'apporte avec lui cette « odeur de Russie » dont parle la vieille légende ; ils ont tourné le feuillet. Et ils ont eu raison, car sans cela l'école aurait cessé de vivre. Mais ne saurait-il y avoir un style national russe qui ne soit point basé sur l'emploi systématique des éléments populaires ? Certes oui. La rénovation essentielle que nous devons aux maîtres russes est avant tout dans l'esprit de leur musique. Elle s'est produite grâce à l'aide qu'apportèrent les éléments empruntés à l'art du peuple, dont ils se sont assimilé les meilleures qualités pour en faire leurs qualités propres ; d'où la poésie profonde d'un Balakirew, la souplesse et la fertilité du sens rythmique d'un Rimsky-Korsakow, la force pénétrante d'un Borodine, le langage si divers et si neuf d'un Moussorgsky. Un style musical, c'est le produit d'une longue élaboration, un ensemble où tout se correspond et où tout se tient : la qualité des thèmes, le sentiment harmonique, l'équilibre tonal, la forme ont la même raison d'être intime, et sont les conséquences de cette unité organique que doit posséder toute œuvre d'art. Mais cette unité organique ne peut résulter que d'une pensée directrice qui pour s'exprimer crée un style à son image. C'est pourquoi les artistes de la génération qui vient seront d'autant plus foncièrement russes qu'ils sauront être eux-mêmes, avoir leurs conceptions propres et les exprimer en un idiome qu'ils auront forgé selon leurs propres besoins. Qu'ils sachent bien comprendre la leçon de leurs grands devanciers : elle ne leur enseigne point autre chose.

M.-D. CALVOCORESSI.

LES SURPRISES
DU BACHELIER PETRUCCIO

CHAPITRE PREMIER

L'AUTEUR MET LE BACHELIER, SON HÉROS, EN SCÈNE

L'action de ce conte se passe à Mantoue, à la fin du dix-huitième siècle.

Elle eût aussi bien pu se dérouler à Florence, au seizième, à Alexandrie au troisième, à Athènes deux cents ans avant notre ère, à Paris au vingtième siècle, et à Chicago au quarante-septième.

Pour que les personnages qu'elle met en scène la conduisent, ou soient conduits par elle (suivant que vous serez déterministe ou partisan du libre-arbitre), le temps est indifférent en soi : il importe beaucoup, au contraire, considéré comme un moment de l'existence de ces grandes cités, ou d'autres semblables. Il est indispensable, en effet, que la ville désignée soit à l'apogée de sa civilisation, de sa culture intellectuelle et artistique, et même légèrement sur le retour. C'est pourquoi l'auteur, après avoir choisi ses exemples dans un passé lointain, puis plus rapproché de nous, et jusque dans le présent, a cru pouvoir, par anticipation, indiquer Chicago dans deux mille sept cents ans — en chiffres ronds.

Et puisqu'il est question de temps, il croit bon d'affirmer ici son intention de ne pas se hâter. Cela peut paraître une singularité de sa part. Il n'ignore pas les sarcasmes aigus dont les reporters avertis criblaient le défunt shah de Perse, ce monarque s'étant avisé d'imposer aux trains qui avaient l'honneur de transporter son auguste personne une vitesse maxima de quarante kilomètres à l'heure. Il considère que ce despote asiatique était un sage. A quoi bon tant se presser? N'arrivons-nous pas toujours assez tôt à cette ultime station où, suivant l'expression d'un contemporain, véritablement tout le monde descend? Ceux qui, à force de faire du cent-vingt sur les grand'-

routes, sont enfin parvenus à l'irrémédiable écrabouillement, se trouvent, évidemment, plus avancés que les autres. L'auteur, cependant, se garde d'envier leur sort. Il considère que, pour goûter la vie, comme pour goûter un bon dîner, un bon livre, et aussi l'amour, il est urgent de prendre tout son temps.

Et le voici fermement décidé à s'égarer, chaque fois que cela lui chantera, quitte à s'écrier, comme Stendhal : « Mais je m'égare!.... », et à revenir à ses moutons, lorsqu'il sera fatigué de battre les champs.

Lecteur pressé, cours devant.

L'auteur croit bon de t'avertir, par surcroît, que tu te heurteras probablement à des contradictions, si tu parcours les pages qui vont suivre : il te prie de ne pas t'en étonner, et de te dire, suivant la formule de Chateaubriand au temps où il n'écrivait pas encore *le Génie du Christianisme*, que pour l'homme « la vraie sagesse, peut-être, consiste-t-elle à être, non sans principes, mais sans opinions déterminées ». Est-il même sûr que les principes soient tant nécessaires à notre bonheur?

Donc, à Mantoue, vers la fin du dix-huitième siècle, et peu de temps avant l'occupation française — on verra plus loin pourquoi, et l'utilité de cette péripétie, — vivait un jeune bachelier, frais émoulu de l'Université. Il se nommait Petruccio. Il avait vingt ans. Il était farci d'illusions.

Cet état mental résultait du double concours de l'éducation reçue de ses parents, et de celle dispensée par l'Alma Mater.

Son père et sa mère — les plus braves gens du monde — habitaient une petite localité de la province ayant Mantoue pour capitale. Ils n'en étaient guère sortis. Leur fonction sociale consistait à enseigner la musique. On sait que cet art particulier se suffit à soi-même. Cela ne le diminue en rien, mais le spécialise. Il faut à ses adeptes, pour y briller, une certaine case dans le cerveau; tout le monde n'en est pas muni. Par contre, aucune connaissance autre que celles y ayant trait directement ne leur est indispensable. Pour cette raison, « les petits phénomènes » sont fréquents en musique, et de très grands musiciens peuvent vivre, sans inconvénients, dans une ignorance notoire des autres manifestations de la pensée humaine. En somme, la musique est, de tous les arts, celui qui permet à ses fervents de vivre le plus absolument dans le bleu.

C'est un bonheur.

Les parents de Petruccio n'y avaient pas manqué. Assurés de gagner leur existence par l'exercice de leur profession, ils vivaient dans un enthousiasme constant pour les beautés de l'art ou celles de la nature. En ceci, ils avaient grandement raison.

Mais ce mirage du Beau devient singulièrement décevant si on l'applique aux hommes, au lieu de l'appliquer aux choses ou aux imaginations sereines des artistes. Par suite, ces bons parents possédaient sur le monde les notions les plus erronées.

Ils s'imaginaient que les hommes politiques n'ont en vue que le bien public; que l'unique préoccupation des magistrats est de faire régner la Justice dans la province de Mantoue; que les administrations de l'Etat ne cherchent qu'à complaire aux contribuables en économisant au budget; que les marchands ne s'efforcent pas de tromper leurs clients sur la qualité ou la quantité de la marchandise vendue; que les financiers prennent ardemment en mains les intérêts de leurs commettants; que les littérateurs et les artistes n'ont aucun souci de la réclame; que les critiques jugent en connaissance de cause; que la république mantouane était ouverte à tous, et que le seul mérite personnel y menait aux plus hauts emplois, comme la seule vertu du talent y conférait le succès, etc..., etc...

Il s'ensuivait que ces bons parents professaient une vénération sans bornes pour les gloires consacrées; ils les admiraient sur la foi de la Renommée; s'ils éprouvaient un dégoût ou un ennui invincibles devant une œuvre qualifiée généralement d'admirable par une succession de générations qui n'en avaient pas pris connaissance et s'étaient crues sur parole l'une l'autre, ils confessaient humblement leur incapacité, et tentaient des efforts louables et vains pour comprendre. Par contre, si leur goût naturel les portait à louer un chef-d'œuvre non estampillé, ils ne s'y risquaient qu'avec l'assentiment des Personnes Compétentes, car ils avaient foi en l'infaillibilité des Compétences.

Il s'ensuivait encore que la magie des mots les séduisait et les dupait, et que les titres leur en imposaient. Un simple échevin leur apparaissait entouré d'une auréole, de par sa seule qualité d'échevin. Quant au Podestat, c'eût été la plus

insigne fripouille qu'ils ne l'eussent pas moins adoré à l'égal d'un demi-dieu, pour ne pas exagérer de moitié.

C'étaient de belles âmes.

Il en faut de cette qualité dans une cité bien ordonnée et dûment policée. Il est même nécessaire qu'elles soient en grand nombre, afin de faciliter le placement des titres de sociétés dont le seul objet qui ne soit pas une pure fiction est l'enrichissement de leurs administrateurs ; afin de donner le bon exemple de l'obéissance aux lois les plus évidemment faites dans l'intérêt unique de ceux qui les ont confectionnées; afin de permettre aux gouvernants d'affirmer leur supériorité sur les gouvernés en imposant à ces derniers de copieuses taxes, aides et gabelles, et en faisant avec conscience ce que, dans tous les temps et dans tous les pays, ont toujours fait les hommes qui ont détenu le Pouvoir, assavoir en se gobergeant outrageusement, et jusqu'à en crever. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la liste des Grands de la Terre qui moururent d'indigestion, du mal de Naples, ou même qui succombèrent sur le champ de bataille de l'amour : on y trouve des rois, des cardinaux, et un président de république.

A ces belles âmes, il plaît d'être gouvernées, comme à la femme de Sganarelle il plaît d'être battue. Et cela, non par esprit de contradiction, mais bien par un penchant naturel, que les Autorités constituées encouragent de leur mieux, et prennent à tâche de développer dans toute son ampleur.

On s'imagine maintenant les principes que Petruccio avait sucés avec le lait. Le raisonnement scolastique qu'y ajoutèrent les cuistres chargés de lui enseigner le rudiment et autres balivernes n'y apporta aucune restriction, bien au contraire : ce raisonnement, basé sur les cabrioles du Verbe, est grand bannisseur de raison. L'expérience et le bon sens n'y ont nulle part.

Le père de Petruccio inclinait à pousser son fils dans les ordres ; les dignités de l'Eglise le séduisaient.

—Avec du travail et de la bonne conduite..., avait-il accoutumé de dire.

Le reste se devinait. Mais le jeune homme n'éprouvait aucun goût pour la théologie, non plus que pour la philosophie. Son inclination le portait invinciblement à l'étude des belles-lettres. Il s'enthousiasmait pour les poètes, et ne rêvait rien

tant que de marcher sur les traces des plus grands d'entre eux. Son maître, outre l'amour de la poésie, lui inspirait le mépris des richesses. Borné, bilieux, hirsute et crasseux, dans l'impossibilité de les acquérir, ce pédagogue se consolait en les dédaignant outre mesure. Il persuadait à Petruccio que les dons de l'esprit sont tout ici-bas. Il aimait à lui poser cette question :

— Préféreriez-vous être un homme intelligent et pauvre, ou une riche bête?

Comme si l'on avait le choix!

Et l'élève protestait avec ferveur de ses préférences pour l'intelligence et la pauvreté. Plus tard — un jour qu'en fouillant dans sa poche il n'y trouvait pas de quoi se payer à dîner, — il chanta une autre gamme, et le vil métal obtint grâce à ses yeux. Ce ne fut pas la dernière fois. Mais n'anticipons pas les événements.

Pour le moment, il croyait dur comme pierre à la vertu et à la poésie, persuadé que la conscience du devoir accompli procure à l'homme les plus vives satisfactions. Il croyait de même à l'amour, à l'idéalité pure de cette passion : il y songeait religieusement, et en attendait la venue comme les Messieurs de Port-Royal attendaient le coup de foudre de la Grâce.

Bref, nous l'avons dit, Petruccio, à vingt ans, était farci d'illusions.

Il en avait déjà mis un certain nombre en vers. Ses poésies, élégantes et faciles, fleuraient bon la jeunesse. Il les disait d'une voix fraîche et nette; doué musicalement, il avait le sens du rythme des phrases et de l'harmonie des mots. Il recueillit les suffrages d'une bande de jeunes gens voués aux quat'-z-arts, qui se réunissaient habituellement dans l'arrière-salle d'un cabaret, où le vin rosé sentait la framboise et se payait au plus juste prix. Le patron du lieu, le père Pamphile, savait seul pourquoi ce nectar était si clair et si économique. D'autres s'en doutaient, qui réglaient difficilement leur note à la fin du mois.

Petruccio rencontrait là le fils du sénateur Parvisan. Hiéronymo, plus âgé, goûtait les belles choses en artiste et, en philosophe, s'amusait prodigieusement de l'Homme. Il regardait la pièce en cours de représentations sur la scène du monde

(toujours la même quant au fond, et où les décors et les costumes sont ce qui diffère le plus), étudiait sur le vif et non dans les livres, et guettait son heure pour y jouer un rôle. Il fréquentait les milieux les plus disparates, luttait avec les portefaix sur la place publique, payait à boire aux poètes dans les cabarets borgnes, contractait des dettes dans les tripots, courait les salles de rédactions, les couloirs du Sénat de Mantoue, les filles et les grandes dames; surprenait les recettes de la cuisine politique, et, à l'occasion, faisait chanter les collègues de son père par amour de l'art, et non du gain, se contentant de les effrayer et de rire de leurs terreurs (Sainte Frousse est la patronne des politiciens). Au palais du Podestat, ou chez ses parents, il se montrait homme du monde accompli. Il séduisait, et savait se faire aimer, même quand il se faisait craindre.

L'idéale candeur de Petruccio l'apitoya. Il prit ce poulet sous son aile. Amical, tendre, sarcastique, brutal, suivant l'occurrence, le caressant ou le malmenant, il lui témoignait sa sympathie de mille manières, et même en lui tirant des cris.

Il obtint de sa mère la permission de le lui présenter. Cette dame ne voyait pas d'un bon œil les relations de son fils parmi le monde des quat'-z-arts. De ces gens, elle ne connaissait que les excentricités, et s'en méfiait. Elle s'appropriait à leur sujet la pensée que formula Honoré de Balzac un demi-siècle plus tard : « Leur mauvaise éducation est la rançon dont les artistes font payer le plaisir qu'on éprouve à les recevoir. » Balzac, le jour où il écrivit ces lignes, était certainement si absorbé dans la contemplation de ses talons rouges qu'il ne voyait pas les taches d'encre à ses doigts.

La femme du Sénateur consentit enfin à recevoir Petruccio, en très petit comité, pour le mettre à l'épreuve. Il lui parut tout différent de ce qu'elle s'était imaginé. Sa jolie figure, la douceur de ses manières, la candeur de son regard la conquirent.

Angéla Parvisan partageait l'opinion de la douce Hortense Allart de Méritens, demandant un jour : « Pourquoi mettre d'autre terme au nombre de nos amants que la libéralité des dieux? » Elle atteignait cette chaude maturité où les femmes donnent en amour leurs derniers fruits. Ce sont souvent les plus savoureux. Déjà plusieurs éphèbes, amis de Hiéronymo,

avaient successivement cueilli la récolte, qui durait toute l'année — ce qu'explique l'ardeur du soleil mantouan. Et, par une heureuse et naturelle contre-partie, ç'avait été avec des amies de sa mère que Hiéronymo rompit ses premières lances en l'honneur de la Déesse.

Présenté au cercle qui fréquentait chez le Sénateur, Petruccio se vit l'objet de la jalousie ou de l'indifférence des hommes, et de la curiosité sympathique des femmes. Lorsque fut bien avérée la fierté — déplacée — de ce jeune homme, qui lui interdisait d'accepter la moindre rétribution pour dire ses vers dans les salons, les maîtresses de maison, soucieuses de désennuyer, à peu de frais, les digestions de leurs invités, se le disputèrent. Elles le priaient même au dîner, lorsqu'elles prévoyaient que le nombre des convives atteindrait, sans le dépasser, le chiffre treize.

Ses premiers succès lui méritèrent l'envie de certains camarades du cabaret où l'on dissertait éperdument sur l'art, en buvant le vin rosé. Un vieil habitué, type classique du raté qui a toute sa vie abondamment parlé des chefs-d'œuvre sans jamais en réaliser aucun, s'efforçait paternellement de démontrer à Petruccio qu'il se perdrait infailliblement en fréquentant le monde : il y gâcherait un temps précieux ; il y laisserait l'originalité et la fleur de son talent ; combien il agirait plus sagement en s'enfermant chez soi pour produire une œuvre forte, profondément pensée, artistement vécue, et ainsi de suite. Parlant de cette sorte, le Commandeur, — nul ne sut jamais pourquoi ni comment ce titre lui fut conféré ; on ne s'expliquait pas davantage qu'il le subît, étant grand ennemi de toute espèce d'honneurs ; mais il semblait prendre plaisir à s'en parer, et faisait grise mine aux nouveaux venus qui négligeaient de l'en saluer, — le Commandeur prenait ce ton solennel et doctoral, qu'il raillait habituellement chez les membres de l'Académie de Mantoue, objets de ses sarcasmes.

Une tirade de cet acabit ayant ému notre jeune ami, il s'en ouvrit à Hiéronymo. Ce dernier partit d'un éclat de rire homérique :

— Eh oui ! le monde !... dit-il ; il faut en prendre et en laisser... mais enfin, il faut en prendre. Et regarde ton discoureur : compte les pellicules de sa chevelure, et admire

comme le noir qui borde ses ongles est garanti bon teint! Crois-moi, mon petit : lorsqu'il s'avisera de t'entreprendre à nouveau sur ce chapitre, demande-lui s'il connaît, parmi les œuvres du poète français La Fontaine, la fable intitulée *le Renard qui a la queue coupée*, et cette autre : *le Renard et les Raisins*.

Hiéronymo exagérait certainement : on peut, de toute évidence, ne pas fréquenter le monde, et entretenir ses ongles propres en même temps que sa chevelure exempte de pellicules.

Quoi qu'il en soit, Hiéronymo n'avait pas tort en affirmant que ceux qui perdent au premier vent leur originalité n'étaient sûrement pas doués d'une individualité fortement trempée, — cette perte, en pareil cas, ne doit pas nous émotionner outre mesure — et que le vrai talent n'est pas à la merci d'une influence extérieure. Il existe en soi, se projette au dehors, et ce qu'il en reçoit, loin de l'étouffer, lui est un nouvel aliment.

L'auteur ne s'amusera pas à décider lequel, de Hiéronymo ou du Commandeur, avait raison. D'abord parce qu'il estime vaines les disputes de ce genre; ensuite parce que cela lui est parfaitement égal. Cette attitude a par surcroît l'avantage de laisser le lecteur maître de choisir en toute liberté la solution à son goût. Il est bon qu'il y en ait dans les deux camps : toute théorie renferme à la fois une part d'erreur et une part de vérité, sans que l'on puisse déterminer exactement laquelle, et l'absolu n'existe guère que dans les cervelles dont l'entendement est manifestement oblitéré.

Petruccio se rangea à l'opinion de son ami. Pour donner tort au Commandeur, il s'acharna à la composition d'un poème héroïque dans le genre du Tasse. L'œuvre avança rapidement. Enthousiasmé par son sujet, le poète ne connaissait pas encore les affres ni les scrupules qui torturent l'écrivain hanté par le souci de la perfection de la forme : ceci est un cas où l'absolu existe, mais où il est rarement atteint.

CHAPITRE II

PETRUCCIO NE DISTINGUE PAS SUFFISAMMENT L'AMOUR DE LA POÉSIE DE... L'AUTRE

Angéla Parvisan éprouvait un plaisir grandissant à la compagnie de Petruccio. Elle l'attirait chez soi sous les plus futiles

prétextes. Elle en vint rapidement à supprimer les prétextes. Elle le retenait à sa table. Le Sénateur n'y prêtait pas l'ombre d'attention : à l'exemple des hommes de sa condition, il professait pour tous ceux qui touchent aux lettres et aux arts un incommensurable dédain, qui n'a d'égal que leur superbe incompétence en ces matières, comme — il est juste de le reconnaître — en la plupart de celles qui font l'objet de leurs préoccupations et de leurs travaux habituels.

D'expérience, Angéla savait qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Elle engluait Petruccio dans le miel des flatteries les plus onctueuses. Il s'y prenait avec un plaisir naïf, incapable de soupçonner un calcul sous un acte ou une parole ; il n'imaginait pas que les mots pussent avoir été inventés par les hommes afin de céler leur véritable pensée. Il dégustait les louanges avec une joie enfantine. Mais sa modestie naturelle l'emportait : les éloges — miel empoisonné — ne le rendirent pas insupportable comme vous auriez eu quelque raison de vous y attendre, s'il se fût agi d'un autre que lui.

Et cela faisait dire en maintes occasions à Angéla :

— Est-il gentil !... Amour, va !...

Ce disant, elle le buvait des yeux.

« Un poète, pourvu que ça dise ses vers !... » observe un personnage d'une comédie de Pailleron. Et Pailleron, poète lui-même, savait à quel point ce personnage était dans le vrai. L'auteur de ce conte le sait également, et pour la même raison. Angéla Parvisan avait noté ce plaisir excessif qu'éprouvent les poètes à bercer au roulis de leurs hémistiches n'importe quel public, fût-il sourd. Elle en avait souffert cruellement dans certains salons où, au débit monocorde des alexandrins, elle devait user d'ingénieux stratagèmes pour résister à la douce violence que le sommeil lui imposait. Elle n'y avait pas toujours réussi.

Au cours de leurs entretiens, elle habitua peu à peu le timide Petruccio à se raconter. Nul sujet de conversation ne nous est plus agréable et plus familier que nous-mêmes. Ainsi, elle trouvait moyen de le confesser sans qu'il s'en doutât. Quelques réticences la mirent en éveil : elle eut vent du grand œuvre en chantier, du poème dans la manière du Tasse. Elle harcela l'auteur pour qu'il se décidât à lui communiquer de vive voix les deux premiers livres, sitôt éclos. Flatté, il résista mollement, objecta l'imperfection d'un travail inachevé, et céda devant l'as-

surance que le secret lui serait fidèlement gardé : la lecture aurait lieu à huis clos, dans le tête-à-tête le plus strict.

L'impatience de l'heureuse conjoncture dévorait Angéla. Lorsque le rendez-vous fut pris, elle poussa un « Enfin ! » qui en disait long. Tantale, éternellement leurré par son dîner, n'en fut jamais plus avide que cette dame des attraits du jouvenceau. Elle ne s'apercevait pas, hélas ! qu'il ne comprenait goutte à ses sentiments, si peu cachés fussent-ils.

Nous avons vu sur quel piédestal Petruccio avait hissé l'amour — il prononçait avec un grand A, qu'il faisait souvent précéder d'un H. Les noms des amants illustres chantaient glorieusement dans son imagination. Il se les figurait purs et nobles dans toutes les circonstances de leur vie, et généralement pourvus d'un nimbe radieux, tels les Saints de l'iconographie chrétienne. Il ignorait que Laure de Noves fut mère d'une ribambelle d'enfants auxquels Pétrarque n'avait eu nulle part, et que le savant Abélard ténorisa de façon singulière. Il rêvait d'une passion unique et absolue, dont la flamme l'embraserait du feu sacré : l'Elue serait sa Muse, source et foyer de son génie. L'immortalité de leur Hamour engendrerait celle de sa Gloire. Il se grisait de ces solennelles majuscules, en attendant le coup de foudre révélateur de l'âme sœur, avec laquelle il échangerait ces précieuses denrées.

Il l'attendait, et ne prenait pas patience avec d'autres, comme faisaient ses amis.

Il vénérait la catégorie des femmes dites honnêtes au seul vu de leur étiquette. En les aimant, il eût violé les lois divines et humaines, et cela les lui rendait intangibles. A qui se targuait d'en avoir pour maîtresse, il riait au nez, ajoutant en marseillais :

— Tu te vantes !

Et il se fâcha tout rouge et faillit couper la gorge au Commandeur, un jour que ce dernier, notant ses assiduités près de la femme du Sénateur, avait ajouté en clignant de l'œil :

— Tu as raison, mon garçon : c'est encore dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe !

Quant aux femmes dites galantes, il les accablait de son mépris, avec une nuance de pitié pour les filles folles de leur corps qui se livraient au hasard des rencontres par passion charnelle : elles lui semblaient de pauvres malades. Mais ce

sentiment se muait en fureur contre les misérables qui mettaient le dieu à l'encan : « Sacrilèges, trois fois sacrilèges ! » Et il les honnissait d'échanger l'octroi de leurs charmes contre de bonnes espèces monnayées, et de débiter de l'amour comme un épicier vend de la chandelle, sans y éprouver d'autre plaisir que celui de récolter des écus.

Madame Angéla ne pouvait supposer à quel coquebin elle avait affaire. Elle n'ignorait pas, d'après les poésies de Petruccio, ses idées maîtresses sur l'amour. Mais elle pensait qu'il en allait de ces professions de foi versifiées, comme de celles en vulgaire prose, dont son mari, le Sénateur, inondait la place publique en temps d'élections : il y avait un monde de la théorie à la pratique ! Les sentiments élevés, les nobles élucubrations, les vertueuses pensées allaient à la théorie : il restait à la pratique les déchets, et le reste.

— C'est la vie ! dit-on de ces contrastes.

Comme des fournisseurs d'armées qui empoisonnent les soldats avec des denrées avariées on dit :

— C'est le commerce !

Angéla Parvisan était intimement convaincue que le platonisme érotique de Petruccio masquait sous son voile d'azur et d'or le goût du poète pour la réalité de plaisirs infiniment plus tangibles.

— Petit raffiné ! songeait-elle. Il pimente ses plaisirs !....

Elle souriait. L'eau lui venait à la bouche. Elle s'étirait avec des mouvements de chatte amoureuse.

La mise en scène de sa chambre dénotait une habileté consommée dans l'art de créer une atmosphère propice aux épanchements : un mystérieux demi-jour, des fleurs, des parfums ; dans la ruelle, une petite table où posera le manuscrit, avec, au lieu de la réfrigérante carafe du conférencier, un flacon de vin de Samos, et des pâtisseries ; elle-même, sur son lit suivant la coutume, vêtue d'un peignoir à la Watteau, décolletant généreusement une poitrine globulaire qu'un connaisseur eût appréciée, et d'où il eût tiré les plus heureux présages pour le reste.

Petruccio se présenta à l'heure convenue, et lui baisa la main en présentant ses respects. Elle protesta, d'un ton enjoué, qu'elle ne tenait pas à être si respectée ; elle ajouta que cela

la vieillissait, et qu'il serait toujours temps. Puis elle donna l'ordre qu'on ne les dérangeât sous aucun prétexte.

Elle installa le poète commodément, lui fit goûter au vin de Samos, « pour se donner du ton », le contraignit à se rapprocher, apparemment pour lui éviter de trop élever la voix, prit une pose attentive, gracieuse et suggestive, et dit :

— Maintenant, je vous écoute !

La lecture commença. Elle dura longtemps. Si longtemps qu'après avoir sans intérêt suivi quelque peu de fil de l'histoire, Angéla ne sut se défendre d'un moment d'inattention, qui en provoqua un deuxième, après quoi elle perdit pied complètement. Elle accomplit de prodigieux efforts pour approuver ostensiblement aux bons endroits, avec l'angoisse de se tromper.

Son habitude du monde la servit, et lui permit de se tirer sans dommage de ce pas dangereux. Petruccio prenait les interjections élogieuses pour argent comptant ; elles stimulaient son ardeur; il « donnait » à fond. Angéla essaya de l'arrêter :

— Vous devez être fatigué ! reposez-vous...

Il refusa avec douceur et fermeté, fier de prouver qu'il supportait cet effort sans faiblir. Elle dut avaler intégralement le livre premier.

Mais, ce livre lu, rien ne put arrêter l'explosion formidable de son admiration ; elle pleura d'enthousiasme et cria au génie. Elle saisit les mains du poète, les serra dans les siennes ; n'y tenant plus, elle lui prit la tête et baisa dévotieusement ce front générateur de tant de « belles choses ». Elle eut soin de le garder un bon moment dans cette position, qui avait l'avantage de maintenir le nez de Petruccio sur sa poitrine gonflée et palpitante d'émotion.

Angéla attendait un baiser sur l'un ou l'autre de ses seins, voire entre les deux. Rien ne vint, que de chaleureux remerciements et l'expression renouvelée d'un ardent respect. Elle pensa :

— Il est trop bête !

Puis :

— Serait-il en bois ?... Mais... non !...

Timide et rougissant, Petruccio retirait sa main quand elle avançait la sienne par une feinte mégarde. Il détournait les yeux lorsqu'elle le contemplait avec trop de vivacité. Cependant,

elle le voyait indubitablement ému, et crut proche son triomphe définitif. Elle n'imaginait pas l'infranchissable barrière que sa situation de femme légitime d'un Sénateur dressait entre elle et le vertueux jeune homme. Comment, ses provocations et ses charmes produisant un effet certain, le dénouement convoité ne s'ensuivait-il pas? Elle se dit :

— Je ne peux pourtant pas le prendre de force !

Elle allait se résoudre à quelque geste définitif, lorsqu'il proposa d'entamer la lecture du livre deuxième. Cette fois, il lui coupa bras et jambes. D'un ton péremptoire, elle se déclara fatiguée et remit la suite de la séance « à une date ultérieure ».

Restée seule, rongée de dépit, elle se mordit les poings, ne contint ses larmes que par la crainte de s'abîmer les yeux, et chercha une consolation dans la comparaison de son infortune à celle, sensiblement analogue, dont fut jadis victime une autre noble dame, fille d'un Pharaon. Elle regretta de n'avoir pas relu, à temps pour y puiser un enseignement utile, ce passage de Longus où une personne charitable initie le coquebin Daphnis aux délices de l'amour, la leçon étant aussi profitable à l'élève qu'agréable au professeur. Elle retrouva le calme en interrogeant son miroir; il lui renvoya une image délicieuse, un visage suffisamment jeune (or on sait que les femmes vieillissent en commençant par le haut), des yeux éclatants, un teint animé par la passion. Elle se sourit complaisamment, et jugea que le poète était un sot.

Quant à Petruccio, rentré chez lui, l'exaltation poétique tombée, il réfléchit : un doute effleura son esprit. Les principes arrêtés, les idées préconçues avaient obnubilé sa vision nette des choses ; bientôt, les faits, impérieux, sollicitèrent son raisonnement. Il vit clair. Il se promit de réparer son erreur. Il ignorait encore qu'en amour l'heure du berger ne sonne qu'une fois : qui l'a laissée passer ne la rattrape jamais.

CHAPITRE III

IL EST DANGEREUX DE RENDRE SERVICE A UN AMI, ET DE NE PAS RÉPONDRE A L'AMOUR ILLICITE D'UNE FEMME HONNÊTE

— Cependant, je me suis conduit en honnête homme !

Ainsi monologuait le pauvre bachelier, à quelque temps de

là. Il constatait un froid grandissant dans l'accueil d'Angéla Parvisan. Elle éludait les projets de tête-à-tête et la lecture du fameux livre deuxième. L'auteur se sentait mortifié, et l'homme par surcroît.

— Pouvais-je n'être pas strictement correct? Si je lui avais manqué de respect, son premier devoir eût été de me faire jeter dehors par ses laquais. Je n'ai pas failli au mien : quelle raison de ne pas accomplir le sien ?

Ce problème l'angoissait. Il ne pouvait, et pour cause, en confier le secret à son ami Hiéronymo, qui lui en eût sans doute donné la clef. Il lui répugnait de s'en ouvrir au Commandeur, volontiers arbitre en ces matières, et qui l'eût abreuvé de sarcasmes; il n'éprouvait plus, d'ailleurs, aucune sympathie pour le vieux bohème; il commençait à le considérer sous son vrai jour : un raté, paresseux, vaniteux, envieux et sale.

Il garda ses réflexions pour soi. Elles mijotèrent douloureusement dans sa tête. Et pour la première fois, il douta que les hommes, et les femmes, fussent exactement semblables au modèle que ses maîtres lui avaient tracé, en l'engageant à s'y conformer.

Sur ces entrefaites, Angéla Parvisan manifesta le désir d'augmenter de son portrait la série qui garnissait en son palais la galerie dite des Ancêtres. A cet effet, elle pria Petruccio de chercher parmi ses relations un peintre de talent, de préférence jeune.

Le bachelier avait appris qu'il faut toujours rendre service à autrui, sans en attendre de reconnaissance, et pour le seul plaisir d'une bonne action. Il se sentait l'âme d'un Oreste; à tous ses amis il supposait celle de Pylade. Il vit là une excellente occasion d'être agréable à Angéla et utile à un ami : il s'empressa d'en profiter. Il prévint Giordano Cavalli d'avoir à tenir son atelier propre et en ordre, toutes toiles dehors, en prévision de la visite prochaine d'une haute et puissante dame.

Que la première impression fût favorable : la commande serait certaine.

Le désir d'« arriver » dans le plus bref délai rongeait Giordano Cavalli. Il souhaitait la gloire pour les avantages positifs qu'elle procure ; il la voulait prompte, afin d'avoir le temps d'en jouir, résolu à la violer plutôt que d'attendre qu'elle se

donnât. A quoi bon les friandises lorsqu'on n'a plus de dents pour les croquer ?

L'important est de faire parler de soi. Il est indifférent que ce soit en bien ou en mal. Si votre nom fait quelque bruit dans les gazettes, le public oublie vite les commentaires, pour ne se rappeler que le nom qui l'a frappé.

Giordano s'efforçait outrageusement de faire parler de lui. Doué de talent, il n'était pas le seul. Il fallait trouver autre chose pour attirer l'attention. Il s'avisa d'ériger en systèmes des charges d'atelier. Il choisit un modèle féminin bien en chair, lui enjoignit de s'asseoir sur une palette garnie au préalable des couleurs les plus variées, puis copia consciencieusement cette impression sur sa toile. Il l'exposa, en l'accompagnant, le plus sérieusement du monde, d'une théorie abracadabrante sur les jeux de lumière. Le gros public resta pantois. Les connaisseurs, craignant d'étaler leur incompétence, dissimulèrent leur ahurissement sous des avalanches de truismes jetés dans de vagues discussions. Les critiques aux idées courtes et aux dents longues se jetèrent sur ce pain comme la pauvreté sur le monde ; ils déposèrent des tas de littérature autour du tableau de Giordano. Le groupe restreint des gens de goût, ou simplement doués de bon sens, sourit discrètement, et ne dit rien.

Ainsi l'on sut l'existence d'un peintre appelé Giordano Cavalli. Quiconque en est à ce stade de la célébrité a déjà franchi un grand pas. Et notre homme comptait à peine vingt-six printemps.

Il ne s'estima pas satisfait. Le fumet du rôti ne lui suffisait pas.

La communication de Petruccio le combla de joie. Exécuter le portrait d'une femme de haute situation, mariée à un homme mêlé aux affaires de l'État, voilà vraiment le pied à l'étrier pour un débutant qui n'est plus un inconnu. Giordano dressa un plan biblique dans sa simplicité : conquérir la femme (les séances de pose lui mettaient les atouts en mains), puis, par elle, le mari, et enfin, par le moyen du Sénateur, les commandes officielles et, consécutivement, les honneurs. La fortune viendrait en même temps. Le bruit courait, à vrai dire, qu'auprès d'Angéla Petruccio tenait la place : pareille vétille ne pouvait arrêter Cavalli.

Il remercia chaleureusement son ami, et se tint prêt au jour dit.

Angéla examina de bonne grâce les toiles qu'on lui soumit, s'intéressa davantage aux bibelots de l'atelier, dont elle scruta les recoins, se fit exhiber des études de nu au réalisme suggestif, s'enquit des mœurs des modèles, et jugea le peintre avantageux. Ce dernier motif détermina sa décision : elle lui confia le soin de reproduire ses traits à l'usage de la postérité.

Heureux d'avoir rendu service à l'un et satisfait au désir de l'autre, Petruccio pensait bien regagner promptement sa précédente faveur. Il s'aperçut bientôt avec stupéfaction que plus le portrait avançait, et plus Angéla prenait à tâche de l'éloigner. Les invitations se raréfiaient; Madame n'était jamais chez elle quand il s'y présentait. S'il sonnait à l'atelier de Cavalli, personne n'ouvrait. Bref, suivant une expression populaire, mais juste (*mais* est une erreur manifeste; l'auteur devrait écrire : juste *parce que* populaire), on le « semait ».

Il s'en trouva très mortifié. Sa conscience parlait pour lui : cette platonique approbation ne le contentait plus. Il aurait voulu — exigence insolite — que, par surcroît, on lui rendît justice. Incapable de rancune, il ne concevait pas qu'on lui en portât, surtout sans motif appréciable. Il fit part de ses doléances à Hiéronymo, un soir que tous deux, attardés à boire du vin rosé, devisaient sous la lune avant de se séparer.

— Je ne pense pas que ma mère ait rien à te reprocher, opina le fils du Sénateur. Du moins n'en laisse-t-elle rien paraître. Mais que diable as-tu bien pu faire à Cavalli ?

— Moi ? rien que je sache... Il me doit d'exécuter le portrait...

— Tout s'explique ! Je comprends son acharnement; il ne rate pas une occasion de te débiner.

Petruccio, lui, ne comprenait pas du tout. Hiéronymo ajouta sentencieusement :

— Rendre service à quelqu'un, mon bon ami, c'est lui fournir l'occasion d'être ingrat... Il est rare que celui-là n'en profite pas.

— Je ne demandais pas sa reconnaissance... Mais peut-on être assez méchant pour rendre ainsi le mal quand on a reçu le bien !

Et une larme humecta la paupière de cet honnête garçon.

— Il ne faut pas te faire de bile pour si peu, mon pauvre vieux! Dans la vie, tu en verras bien d'autres!

— Si c'est tout ce que tu trouves pour me consoler!...

Hiéronymo se fit affectueux. La chaleur de son amitié réussit à fondre, ce soir-là, la tristesse du poète, et à lui faire passer la nausée de cette première rancœur.

Ce ne devait pas être pour longtemps.

En effet, Petruccio ne tarda pas à constater que l'espacement de ses relations avec le sénateur et son épouse provoquait un contre-coup inattendu parmi ses autres connaissances mondaines. Sur les apparences, on avait admis sans peine qu'il fût l'amant d'Angéla Parvisan. Une certaine considération en avait rejailli sur sa personne. Le choix de cette dame impliquait une distinction flatteuse. Du coup, le jeune homme s'était trouvé « posé ». Mais la liaison dura trop peu pour lui mériter le bénéfice de l'honorariat. Quand on crut s'apercevoir que déjà il avait reçu son congé, on lui tourna le dos. Entre ce pauvre hère et une femme influente et riche, le choix du monde ne pouvait balancer un instant. Petruccio eut tort à l'unanimité. On le supposa insuffisant, ou indiscret. Il fallait une explication officielle: on affirma comme une certitude une anecdote inventée de toutes pièces: il avait essayé d'attenter à la vertu de sa bienfaitrice! Ainsi fut condamné ce pelé, ce galeux. Cavalli lui porta le coup de grâce en se faisant l'écho du racontar tendancieux, et en l'agrémentant de ce commentaire:

— Vrai! je n'aurais pas cru ça de toi!

Petruccio fulmina contre l'injustice et la méchanceté du monde. Il donna raison aux docteurs qui en ont vitupéré les vilenies. Il envia le bonheur des solitaires de la Thébaïde. N'éprouvant pas toutefois un goût excessif pour la claustration monacale, il renonça à s'enfermer dans un couvent, comme la pensée lui en était venue. Il se confina quelques jours à domicile.

Hiéronymo interrompit cette retraite. Il vint lui témoigner qu'il ne l'abandonnait pas:

— Le monde est plus bête que méchant; il ne faut pas le prendre au tragique. Le sage se compose à son endroit une philosophie sereine. Il se garde d'en médire, car il est parfois soumis aux mêmes fluctuations et aux mêmes erreurs. L'homme

est un animal tellement imparfait! Et, en somme, ce n'est pas trop sa faute. Il est si difficile de s'amender soi-même! Songe, par suite, combien sont grotesques ceux qui font profession d'amender les autres! Je ne me méfie de rien tant que des docteurs à prétentions moralisatrices. Le meilleur propagandiste est celui qui prêche d'exemple : c'est le plus rare. Avant longtemps, je te le prédis, on aura oublié ton aventure, ou on en aura reconnu l'inanité. A ce moment, oublie de ton côté, et ne tiens rigueur à personne. En attendant, viens chez le père Pamphile : nous boirons de sa piquette en discutant les grands problèmes de l'art. L'art ne progressera pas beaucoup pour cela; mais le père Pamphile finira par s'enrichir. Ce sera déjà un résultat.

Petruccio croupissait dans le marasme. Les parlotes de ses amis des quat'-z-arts l'ennuyèrent. Hiéronymo, jugeant nécessaire de le distraire de sa mélancolie, eut un soir l'idée de l'emmener à la comédie. Avec tact, il évita les pièces burlesques ou dramatiques, et arrêta son choix sur un spectacle sentimental. L'état d'âme de son ami requérait des émotions douces : la violence du rire ou de l'horreur l'aurait blessé.

Nul ne pouvait prévoir ce qui allait en advenir, ni quel clou allait chasser l'autre.

CHAPITRE IV

LE BACHELIER S'APPRÊTE A DEVENIR LA VICTIME D'UNE ILLUSION D'OPTIQUE

La pièce mettait en scène une jeune fille, ornée de toutes les vertus, mais enfant naturelle, et victime de cette tare dont elle n'était pas responsable. Fréquemment, la Justice laisse retomber sur des innocents le poids de la faute des autres, si tant est qu'en l'espèce il y eût faute : car, sous prétexte que deux amants ont accompli les rites de l'amour sans avoir au préalable rempli ceux de l'état civil ou religieux, il semble exagéré d'en exiger des enfants surnaturels.

D'emblée, Petruccio éprouva pour l'héroïne une ardente sympathie. Il découvrit maintes analogies entre leurs situations réciproques, et cela l'attendrit. Pour son malheur, il n'établit pas la distinction nécessaire entre cette héroïne et l'interprète qui l'incarnait à la scène. Beaucoup de gens sont sujets à la

même illusion d'optique, grâce à quoi les actrices décrochent un mari plus facilement que les autres femmes.

L'interprète était ce soir la Rosalinde : une merveilleuse beauté, aux grands yeux admirables et rayonnants de candeur ; la voix pure, dont les inflexions suaves pénétraient l'âme, en faisant vibrer les cordes les plus profondes. Elle conquit absolument Petruccio : la cristallisation opéra ; il vêtit l'idole de toutes les qualités, et la considéra parfaite, telle il avait conçu l'amante idéale. Il croyait la rencontrer enfin : une joie ineffable le transporta dans la région des délices.

A la ville, la Rosalinde apparaissait une belle fille de vingt-huit ans, un peu moins maquillée qu'à la scène. Sa finesse avait développé en elle une certaine distinction naturelle, malgré son origine plébéienne : les femmes enjambent l' « étape » avec plus de succès que les hommes.

Elle devait une partie de sa célébrité à son talent d'actrice, et l'autre, beaucoup plus considérable, à un événement sensationnel de sa carrière : le précédent Podestat était mort dans ses bras, si l'on peut dire. L'instant qui vit passer de vie à trépas le chef de l'Etat Mantouan fut celui où Rosalinde entra dans l'Histoire. Elle lui en garda toujours une reconnaissance émue. Lorsque le nom de ce seigneur venait dans la conversation, Rosalinde ne manquait jamais d'ajouter : « Dieu ait son âme ! » Dans le doute, elle espérait, par l'expression réitérée de ce vœu, fléchir le ciel en sa faveur.

Au moral, ses rôles accaparaient à coup sûr l'intégralité des facultés poétiques dont elle était capable, car, dans la vie courante, elle déployait un sens pratique confinant au génie. Elle incarnait les imaginations éthérées des poètes au point qu'à son apparition ils voyaient vivre leur rêve ; mais passionnément elle redevenait elle-même, dès qu'elle quittait le « plateau ».

Grande courtisane, elle remplissait irréprochablement sa fonction sociale, et, à sa manière, elle honorait l'Etat. Elle avait fixé au plus haut prix le tarif de ses charmes, sans jamais en démordre. Nul de ceux qui en furent favorisés ne put jamais se vanter d'avoir obtenu le moindre escompte, sauf deux exceptions méritoires signalées plus loin.

L'illustre peintre Gennaro Conti exécuta son portrait, un chef-d'œuvre ; puis il dépensa pour elle toute sa fortune, cinq

cent mille ducats, en un an. Sitôt ruiné, il fut congédié. Il s'y attendait, et se soumit de bonne grâce; on ne sut s'il en souffrit, mais depuis lors il déclarait à qui voulait l'entendre n'avoir jamais aussi bien employé son argent.

Ceci est entièrement à l'honneur de Rosalinde.

Elle n'accordait au maître du moment qu'un droit de préférence. Elle réservait entière sa liberté. Le fixe n'excluait pas un casuel parfois abondant. On contait que le riche lombard Musee, se trouvant par hasard en tête-à-tête avec elle, éprouva la fantaisie de l'avoir sur-le-champ. Il lui proposa cinq cents ducats. Elle sourit négativement, et lui fit sentir l'inconvenance d'une offre aussi mesquine. Il se piqua au jeu, et haussa les enchères. Lorsqu'il atteignit dix mille ducats, elle se renversa sur le fauteuil où elle était assise, releva ses paniers, et dit simplement :

— Allez-y.

Ce trait est beau comme l'antique.

Voilà comment, grâce à une volonté persévérante, en ne déviant jamais de la ligne de conduite qu'elle s'était tracée, Rosalinde atteignit son but ; elle connut la gloire, et vécut fastueusement. Les petites bourgeoises la dénigraient, et l'enviaient sourdement; les vraies grandes dames ne lui marchandaient pas leur admiration.

Comme nous l'avons dit, elle se départit de sa rigueur dans deux circonstances exceptionnelles, et bien à sa louange : un jour, passant sur le Corso, dans l'éblouissement de sa jeunesse, de son luxe et de sa beauté, elle entendit un lazzarone, dont le regard triste la dévorait, dire à un camarade :

— Ça doit bien coûter dix écus pour.....

Rosalinde devina la fin de la phrase proférée à voix basse. Elle eut pitié de cet homme qui la convoitait si ardemment, et aux yeux duquel dix écus représentaient la fortune d'un Fermier général ; elle résolut de graver un souvenir inoubliable dans sa misérable existence, de lui procurer une joie unique. Elle le fit décrasser, et lui appartint. Mais ce fut l'homme qui laissa à Rosalinde un souvenir dont elle se serait bien passée.

A quelque temps de là, le roi de Caramanie visita Mantoue. Il applaudit Rosalinde au théâtre; comme tous les hommes, il la désira; indolent et sceptique, il envoya par son grand chambellan un billet portant ces simples mots : « Où ? quand ?

combien ? » et son auguste signature. Elle inscrivit au crayon, sur le même papier : « Où vous voudrez. Quand vous voudrez. Pour rien », donnant à ce souverain une admirable leçon de magnanimité. Elle y ajouta le souvenir qu'elle tenait du lazzarone.

On le voit, Rosalinde était une *figure*.

Et voilà de quelle étoile Petruccio, pauvre ver de terre, tombait épouvantablement amoureux. Il ne s'en rendit pas compte dès l'abord. Son cœur gonflé outre mesure déborda dans ses vers. La poésie est l'exutoire des âmes sensibles. Elles éclateraient sous la pression de sentiments trop vifs, sans cette soupape de sûreté ; vienne un gros chagrin, vienne une grande joie, elles seront en proie à une excitation dangereuse : qu'elles secrètent un chapelet de rimes, et aussitôt elles retrouvent le calme. Souvent un seul poème ne suffit pas à calmer l'accès : il faut un volume. Si Victor Hugo ne s'était pas débarrassé de son trop plein de poésie, chaque matin, avant son petit déjeuner, on aurait peut-être dû le mener à Charenton.

Donc Petruccio, songeant à Pétrarque, composa un sonnet sur l'héroïne de la pièce. Il y glissa maints commentaires avantageux pour l'interprète. Il lut son œuvre à Hiéronymo. Le fils du Sénateur esquissa une moue approbative, réfléchit, et dit :

— Dédie ton sonnet à la Rosalinde, et publie-le. Elle sera flattée, et tu te ménageras une alliée, au cas probable où tu aborderais la scène.

Petruccio admira le machiavélisme de ce plan utilitaire, qu'il suivit de point en point. Ses secrets désirs l'y poussaient. En réponse à l'envoi du sonnet, il reçut un billet l'invitant à se faire connaître personnellement, et à passer un prochain soir à la loge de l'actrice.

Le cœur lui battait quand il y pénétra, effrayé déjà par l'accueil rébarbatif du redoutable Cerbère préposé à la garde de l'issue secrète de l'établissement.

A l'instant précis où la camériste l'introduisait, il entendit la voix dont les sonorités pures chantaient encore à son oreille, s'écrier aigrement :

— Marouffle ! Que la peste t'étouffe ! Je t'étriperai de mes propres mains !

En même temps, un pot empli d'une crème blanchâtre, qui

se vidait en chemin, vola à travers la pièce. Le tout s'adressait au perruquier maladroit dont un fer exagérément chauffé avait approché de trop près l'épiderme sensible de Rosalinde. Cet émule du Figaro récemment illustré par M. de Beaumarchais sur la scène française ne fut pas atteint par le projectile et ne sembla pas davantage touché par le compliment qui l'accompagnait. Seul, un riche et respectable seigneur, assis paisiblement à l'écart, vit son bel habit brodé copieusement éclaboussé par le contenu du pot. Ce seigneur ouvrit la bouche pour protester. Il n'avait pas encore eu le temps d'articuler une syllabe que Rosalinde clamait :

— Ah, vous... ! Assez, n'est-ce pas ? Si vous n'êtes pas content, fichez-moi le camp d'ici... et au trot !

Le seigneur se tint coi.

La nymphe irritée s'apaisa soudain à la vue de Petruccio, planté sur ses jambes, n'osant avancer ni reculer, et se demandant avec angoisse quel geste opportun il pourrait bien esquisser, ou quelle parole prononcer. Rosalinde elle-même le tira d'embarras en l'accueillant le plus gracieusement du monde. Le timbre irrité de sa voix, ses traits courroucés se transformèrent avec une rapidité déconcertante ; elle redevint la douce et candide apparition gravée au cœur du bachelier.

Elle lui tendit sa blanche main à baiser. Il s'acquitta de ce rite avec componction, et s'aperçut alors que cette blancheur, qui l'avait ébloui de la salle, provenait d'une sorte d'enduit gras recouvert de poudre. Il lui demeura aux lèvres un goût de parfumerie fade, légèrement.

Rosalinde le mitrailla de compliments outranciers, impressionnée en sa faveur par sa jeunesse, sa confusion, et la joie naïve que décelaient involontairement ses regards. Elle le présenta au riche et respectable seigneur, le comte de San Paolo, « qui est plein de bontés pour moi », ajouta-t-elle ; une œillade discrète accompagna ce commentaire. En fort bon style, quoique avec une certaine hauteur, le comte félicita le jeune homme de ses débuts en poésie ; condescendant, il daigna le qualifier : « nourrisson favorisé des Muses ». Il gardait sa dignité malgré les éclaboussures étoilant son bel habit brodé, et Rosalinde affectait de garder son sérieux en le considérant.

Un laquais lui ayant apporté un autre vêtement, le comte

s'excusa d'en changer, passa pour ce faire derrière un paravent, et donna celui qu'il quittait au maître perruquier en disant :

— Tiens, maraud ! Tu auras toujours attrapé quelque chose dans la bagarre !

La camériste, qui appelait Petruccio « monsieur le Chevalier », choisit cet instant propice pour intervenir dans la conversation et s'exclamer, admirative :

— A ce trait, on reconnaît en Monsieur le comte le vrai sang d'un gentilhomme !

Cette camériste calculait que « largesse est apanage à tout vrai chevalier ».

Elle ne fut point déçue; le comte de San Paolo la gratifia d'une pistole qu'elle empocha allègrement, saluant d'une révérence en plongée, et lançant un regard de mépris dépité au poète qui ne lui donnait rien en échange de ses flatteries.

A ce moment, des sonneries et des appels retentirent dans les couloirs.

— Je descends sur scène, dit Rosalinde. Avez-vous jamais vu ce côté-ci de la rampe?

Petruccio avoua que non.

— Venez avec moi; je vous installerai dans un coin des coulisses. Je suis sûre que cela vous amusera.

Telle fut la circonstance qui enseigna au poète le mensonge du rire et des larmes. Il apprit comment la langueur des regards s'obtient avec un peu de koh'l sur les paupières, et l'arc pur des lèvres attirantes au moyen d'un bâton de rouge. Tandis que Rosalinde se tenait la tête sous le coup d'une émotion intense qui angoissait le public, il la vit préoccupée surtout d'éponger soigneusement son front moite parce que sa perruque lui tenait chaud... Et comme elle s'affaissait, inanimée, dans les bras du jeune premier ruisselant de larmes, Petruccio les entendit se confier, leurs paroles ne passant pas la rampe :

— Trouves-tu que j'engraisse ?

— Tu pèses sûrement une livre de plus que le mois dernier.

— Je vais reprendre les massages.

Il connut le carton du décor, et les trucs du machiniste. Le mirage du théâtre, qui l'enthousiasmait, s'évapora. Le rideau tombé, l'Illusion scénique, désarticulée, gisait sur le plateau,

tandis que le régisseur, un petit bonhomme glabre, gros, court, et de méchante humeur, criait ses ordres d'une voix glapissante.

Tout cela, Petruccio le *ressentit*. Il ne devait y réfléchir qu'après coup. En ce moment, il approchait Rosalinde ; elle le regardait, lui parlait ; il comptait pour quelque chose à ses yeux. Ses vers avaient plu. Sa personne ne déplaisait évidemment pas. On donnait crédit à son talent naissant.

Les dieux aiment à voir leurs fidèles trembler d'effroi au pied des autels : la timidité de Petruccio, sa gaucherie charmante devenaient un hommage et un aveu ingénus que la déesse Rosalinde agréait, et respirait comme un encens.

Etourdi par son bonheur, le poète n'entendit pas la chambrière, qui l'appelait ostensiblement « Monsieur le Chevalier », murmurer en écho : « Méchant petit grimaud » ; il ne remarqua pas davantage la contrariété qui contracta en une laide grimace le noble visage du comte de San Paolo, lorsque Rosalinde l'engagea à souper pour le surlendemain, après la comédie.

Il regagna son domicile en criant aux étoiles sa joie délirante. Au lieu de consacrer sa nuit normalement à Morphée, il l'employa à tracer sur le papier des lignes inégales. Les infortunés atteints du mal d'amour ont une fâcheuse tendance à prendre les choses à l'envers du bon sens.

Il s'endormit enfin au petit jour, souriant à ses rêves.

(*A suivre.*)

HENRI MALO.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXV. — Marines.

M. DELARUE. — Merveilleuse, cette marine française, qui n'a ni bateaux, ni hommes, ni canons, ni approvisionnement, ni arsenaux. Merveilleuse, en vérité.

M. DESMAISONS. — Mais, cher ami, rien n'a jamais marché dans aucune marine, en aucun temps.

M. DEL. — Vraiment !

M. DESM. — Pas même la flotte de Xerxès, qui fut sans doute la mieux organisée de toutes.

M. DEL. — Il ne s'agit pas de ce satrape, mais de l'Angleterre, mais de l'Allemagne.

M. DESM. — Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne n'ont beaucoup plus de marine que nous...

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Seulement ces pays, mieux avisés, se gardent bien de le dire. Ils ne chargent pas leurs messieurs Brousse et Bienaimé de faire des enquêtes scandaleuses. Ils gémissent en comité secret, construisent tout haut de monumentales carcasses, et gémissent encore, avec encore plus de secret. Quoi ! Ne savez vous pas que les « dreadnought » anglais et allemands sont ratés, ou à peu près, que la manœuvre de ces monstres est fort malaisée et qu'il leur faut des quarts d'heure pour passer de la marche en avant à la marche en arrière ? Et puis, tant d'hommes pour les manœuvres, tant de charbon et, en conséquence, tant d'argent pour les faire remuer qu'on hésite à s'en servir. Mais, et ceci va vous étonner encore plus, si la marine anglaise épargne les marins, c'est moins encore pour leur chèreté que pour leur rareté. L'Angleterre a des bateaux et de moins en moins d'hommes à mettre dèssus. Pendant une récente croisière, l'escadre anglaise rentrait tous les soirs au mouillage parce qu'il n'y avait pas assez d'hommes pour faire le quart, la nuit. On en est souvent réduit à embarquer des équipages entiers qui n'ont jamais vu la mer, et, l'autre jour, le « Boadicea » faisant ses essais, les deux tiers des hommes avaient le mal de mer !

M. DEL. — Vous m'étonnez !

M. DESM. — Cela n'empêche pas la marine anglaise d'être la première entre toutes ; mais si elle ne fonctionne que médiocrement, que voulez-vous demander aux autres ? Auriez-vous la moindre confiance dans les bateaux allemands ?

M. DEL. — On en dit du bien.

M. DESM. — Leurs équipages doivent être disciplinés, mais incompétents. Une brillante aristocratie les commande. C'est de la parade. D'ailleurs à quoi peut bien lui servir sa flotte, à l'Allemagne ?

M. DEL. — A faire peur à l'Angleterre.

M. DESM. — Vous plaisantez. Uniquement à donner à l'Angleterre le prétexte d'avoir l'air d'avoir peur, d'où des constructions continuelles qui, malgré les difficultés du recrutement, la maintiendront toujours bien au-dessus de sa rivale. La flotte allemande a servi jusqu'ici à justifier l'augmentation de la flotte anglaise et il ne paraît pas qu'elle puisse jamais servir à autre chose. On manque d'ailleurs de renseignements critiques sur ces bateaux. Ce que l'on sait, c'est que l'Allemagne, reconnaissant sa folie navale, demande à capituler et, pour la première fois, fait appel à la limitation des armements.

M. DEL. — Les Anglais vont rire à leur tour.

M. DESM. — Ils accepteront, et, au lieu de construire en Angleterre, ils construiront à Melbourne. On dit même que c'est commencé.

M. DEL. — Vous ne croyez donc pas qu'il soit possible d'avoir une belle marine, bien en ordre ?

M. DESM. — Non, parce que, dans la marine, tout est toujours à recommencer. J'avoue même que les nations en retard sur ce point ont des avantages. En faisant un grand effort, elles se mettent d'un coup au niveau des plus vieilles et même les surpassent, déchargées qu'elles sont d'un tas de vieux modèles que les marines anciennes n'osent pas détruire, et qui les encombrent, et qui les ruinent. Mais alors ce sont les équipages qui manquent, la tradition maritime. En somme, les marines de guerre sont, encore avant les armées, peut-être, le grand fléau de l'humanité. Que l'Allemagne, qui pourrait s'en passer, soit tombée dans cette vanité cruelle, ce n'est pas très bon signe. Ce délire de l'imitation indique une diminution de l'activité utile.

M. DEL. — Ne craignez-vous pas que nous ne parlions de choses sur quoi nous ne sommes guère compétents?

M. DESM. — Il faut faire comme si nous l'étions. Pourquoi nous distinguer par une modestie exagérée? J'entends tenir tête à M. Brousse, lui-même, que dis-je ? à toute la commission d'enquête.

M. DEL. — Vous êtes bien belliqueux, aujourd'hui.

M. DESM. — C'est peut-être le sujet qui veut cela. Vous connaissez les préceptes de l'éloquence ?

M. DEL. — Mais je vous assure que je n'ai nul besoin d'être persuadé. Mon opinion en ces matières est vague et le restera toujours. J'aime à voir passer des bateaux, voilà tout. Et encore, d'après les anciennes estampes, j'eusse préféré les bateaux à voiles. Je voudrais une flotte esthétique. Ah ! ces grandes ailes ! Est-ce que l'homme n'est pas très bête, ayant trouvé cela, de l'avoir méprisé ?

M. DESM. — Mais la vitesse, cher ami, la vitesse ! Tout pour la vitesse ! Notre esthétique, à nous, c'est la vitesse.

M. DEL. — A nous aussi ?

M. DESM. — Oh ! non. Moi je suis le monsieur qui prend le train omnibus pour aller à Dijon, afin de mieux voir le paysage et, aux petites gares, les types indigènes. La vitesse ? C'est bon pour les gens qui n'ont rien à faire. Moi, j'ai à observer, à classer, à penser. Cela ne m'empêche pas d'admirer profondément les riches personnages qui, en de fulgurants automobiles et parmi les nobles et opaques nuages de poussière, sillonnent, tels de mystérieux météores, les routes de France et d'Europe. Ce sont, en leur genre, des héros, d'impassibles ascètes que ne troublent pas un instant la beauté de la nature ni l'odeur énamourée des forêts. Je les vois pareils à ce saint (un homme bien intelligent), qui avait fait vœu de ne boire que de l'huile et de coucher le nez dans la cendre. Vous voyez que je ne méprise pas l'esthétique moderne.

M. DEL. — Tout cela ne nous donne pas une conclusion sur la marine.

M. DESM. — Ah ! Conclure ! Quelle faute de raisonnement ! Conclure ! Mais c'est se crever les yeux ! Non, il faut que les portes et nos yeux restent ouverts. Il faut que la lumière y puisse entrer toujours.

M. DEL. — Très bien. Mais ne souhaitez-vous pas que la France ait une belle marine ?

M. DESM. — Bien en ordre ?

M. DEL. — Oui.

M. DESM. — A voiles ?

M. DEL. — Adieu !

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Marguerite Burnat-Provins : *Le Cœur sauvage*, Sansot, 3.50. — Henri Duvernois : *Le Mari de la couturière*, « Les Annales », 3.50. — Gaston Cronier : *Mieux vaut amour...*, Fasquelle, 3.50. — Hugues Lapaire : *Les Accapareurs*, Calmann-Lévy, 3.50. — Magali Boisnart : *Les Endormies*, Sansot, 3.50. — Charles Géniaux : *Les Forces de la vie*, Anthème Fayard, 3.50. — Paul Pourot : *La Cité*

qui tue, Bernard Grasset, 3.50. — Georges Drafy : *La Beauté victorieuse*, Éditions modernes, 3.50. — Comte Fleury et Lucien Ternesse : *Une page d'amour sous la Terreur*, Ambert, 3.50. — Henriette Lezançon : *Bourgeoises artistes*, Plon., 3.50. — Georges Normandy : *Potins et Pantins de la Riviera*, Pierre Dauvil., 1 fr. — Georges Auriol : *Le Second livre des monogrammes, marques, cachets et ex libris*, Henry Floury, 7.50.

Le Cœur sauvage, par Marguerite Burnat-Provins. « Elle vivait comme on a soif. » Mais, Madame, il faudrait dire cela de toutes les femmes et c'est justement parce que vous en avez montré une vivant ainsi que vous avez fait une belle œuvre, presque une bonne action. Maintenant *les autres* ne vous pardonneront pas, par esprit de corps d'abord, elles sont depuis quelque temps encasernées, étiquetées, fabriquées et n'ont plus du tout leur libre arbitre pour avoir trop couru après leurs fameuses libertés sociales, ensuite par esprit de contradiction, car les femmes ordinaires se manifestent toujours dans le sens de l'absurde et raisonnent, d'instinct, sur les sujets qui leur sont le plus étrangers, comme la dignité, la pudeur, l'orgueil de soi, surtout le désir de se comprendre elles-mêmes pour essayer de se diriger vers la lumière. Les femmes qui n'ont rien de commun avec votre héroïne, *les autres*, ont toutes une terrible soif d'amour, un appétit effrayant de choses défendues par conséquent, mais elles oublient de prendre conscience de leur valeur et de savoir au juste ce qui leur est permis dans les multiples choses défendues en question, de les mesurer à leur taille, enfin. C'est même curieux de les voir partir en guerre contre les hommes alors qu'elles ont le plus besoin du contact des mâles. Or, une femme avisée, connaissant bien la force de son intelligence, n'a besoin de personne : elle pourra toujours transformer ce qu'elle touchera. Aucun homme normal ne résiste à l'amour complet d'une femme qui sait bien aimer, aimer comme on aurait soif tout en étanchant la soif de son compagnon. Françoise Joran débarrasse, dès l'enfance, son pauvre cœur sauvage des liens ridicules du catholicisme. Elle détruit par l'absorption d'une forte dose de raison pure les ferments malsains que des siècles d'esclavage y avaient déposés ; seulement, comme elle n'accepte aucune mission, sinon celle de chercher son propre bonheur dans sa part d'existence, elle prêche peu pour les voisins et s'occupe principalement de s'analyser pour se trouver en le cherchant. Elle s'est mariée raisonnablement sans amour ; elle ne pense pas combler certain vide par la littérature, la peinture ou la philosophie ; il n'est qu'un art pour la femme : celui d'aimer, à la condition cependant d'y passer virtuose, et elle attend, elle choisit, elle forme, elle prend, puis elle a peur et renonce. Un moment vient, dans l'amour, durant lequel il faudrait mourir ou tuer; c'est d'une logique très cruelle, mais absolue. Il y a le moyen terme (à cause de la crainte puérile des gendarmes, sans doute !) qui est de s'en aller. Elle s'en va donc parce que le garçon

qu'elle aime et qui l'aime à ce qu'on appelle *de la religion* dans le monde vulgaire. Il croit à des situations régulières, à la famille, à la société, peut être bien à sa propre dignité d'amoureux qui s'est laissé surprendre par l'aventure. Elle le fait, s'exaspère, raconte d'inutiles histoires d'occultisme ou de catholicisme, prouve trop qu'elle a commenté les livres saints en mauvaise compagnie et finit, après s'être rendue malade, par revenir vers son compagnon de voyage pour une nouvelle ascension, la dernière, vers le bonheur. Si cette fois elle n'en meurt pas ou ne le condamne pas sans rémission, elle aura tort. Espérons, pourtant, que cela finira par un mariage, histoire d'indigner des tas de gens, y compris les partisans de l'union libre, car le mariage ne décolore que les passions qui ne sont pas bon teint. *Le Cœur sauvage* est un cœur sincère, il est empli de l'amour de la vie, de l'amour de l'amour, qui en est une des plus pures formes. Il bat noblement, généreusement, sans s'inquiéter trop de la douleur inhérente à toutes les palpitations. Il est un bel exemple d'individualisme féminin et il m'intéresse au plus haut degré parce qu'il ne porte, ne montre qu'une blessure. Les cœurs percés d'un tas de flèches me semble répugnants ; ce sont des cibles et non de divins vases d'élection encore tout pleins à déborder de leur mystère. Il faut aimer celles qui savent souffrir, sans chercher les consolations dans d'autres souffrances : le seul crime étant de se blaser, de ne plus savoir vivre « en ayant soif ».

Le Mari de la couturière, par Henri Duvernois. Quel drôle de type ! je n'ai jamais connu les maris de mes couturières (et pour cause), mais j'imagine que voilà un personnage beaucoup plus à sa place dans ce roman que dans un atelier de couture. Tout étrange que puisse paraître le couple, il est de tous les genres de monde. C'est le monsieur qui ne fait rien pendant que sa femme travaille. Il est hanté par des idées grandioses, il dirige des affaires énormes et il tape volontiers sa compagne et ses amis. Autour de lui et de Madeleine, un être charmant, une créature plus distinguée que son état, tourne un jeune journaliste du Midi venu pour faire la conquête de Paris, sinon de Mme Reygnould. Il passe à côté du bonheur à lui donner et se marie bêtement sans avoir connu la joie de créer un rêve tout en déroulant une situation fausse. Il y a dans ce roman amusant, quoique triste, des détails spirituels, des portraits pris sûrement sur le vif et des anecdotes, un tas de très curieuses anecdotes bonnes à citer pour les gens à court de copie... que si j'avais la place... mais je ne l'ai pas.

Mieux vaut amour, par Casimir Cronier. Que quoi ? Quel plaisir ou libertinage ? Pierre Darteuille, journaliste, secrétaire de rédaction à *l'Oracle*, est un jeune sentimental au fond et il est extrêmement vicieux, comme tous les sentimentaux. Il combat la

mélancolie par les ivresses faciles, il gâche beaucoup de bonne volonté dans une course à la passion perpétuelle et il use le meilleur ressort de ses énergies en des contacts d'une vulgarité un peu épaisse. Il connaît successivement la fille du quartier latin qui attelle à six et la femme adultère système breveté par Bourget, laquelle se donne, se prête et se vend pour le plus grand bonheur de son mari. Il aperçoit vaguement la jeune personne qu'il devrait couronner de fleurs d'orangers, mais il préfère couronner... la flamme de sa mère, si vraiment on peut arriver à coiffer de quoi que ce soit une torche aussi ardente que Mme Syggilla de Talbrac, romancière. Enfin, ce M. Darfeuille se conduit volontairement très mal, mais il a une excuse, c'est que ça doit l'amuser. Mieux vaut libertinage qu'amour pour les hommes de sa trempe. D'ailleurs, plus tard, ça fait de bons époux revenus des choses de ce monde et incapables d'embêter leur femme. L'amour étant un art, il ne me paraît pas du tout à la portée d'un... secrétaire de *l'Oracle*.

Les Accapareurs, par Hugues Lapaire. Un vieux débauché trop riche qui suspend son testament comme une menace sur un jeune homme de mœurs douces, un peu maladif, qui rêve d'épouser tout naïvement une petite paysanne pauvre. Il y a autour du lit de l'oncle mourant, outre ce neveu respectueusement dévoué, un couple de domestiques rapaces et un ménage d'aventuriers de province qui poussent de temps en temps d'hypocrites soupirs. Le pauvre garçon maladif est assassiné par un fou et l'oncle meurt en léguant ses deux millions à la ville de Bourges pour les malades de ses hôpitaux. Je suis un peu de l'avis de la dévergondée Mme Rollet : « Ça ira dans la poche de l'Administration. » Sur un sujet point très neuf, le vieux richard accaparé par les héritiers, l'auteur a su trouver des variations imprévues et des scènes de mœurs domestiques vraiment prises sur le vif.

Les Endormies, par Magali Boisnard. Enfin, voici un romancier qui conclut en faveur du... sommeil (soyons poli) des femmes d'Orient. Après avoir soulevé beaucoup de voiles, remué beaucoup de coussins dans le sanctuaire du harem et goûté à toutes les confitures de roses pour déclarer que toutes ces fadeurs de la vie orientale sont écœurantes, on finira, en effet, par laisser les *musulmanes* en repos (pour le moment elles ramassent des morts dans les rues) et les confitures de roses à leurs petits doigts gras. Que les Jeunes-Turcs fassent des révolutions et suppriment leur sultan rouge, ça c'est l'affaire des hommes de toutes nations, mais, pour Dieu et par Mahomet, qu'on fiche donc la paix aux dames voilées, si heureuses de ne montrer que leurs beaux yeux, alors qu'elles ont souvent une bouche défectueuse ou le nez de travers, et qu'on leur permette la paresse, l'une des meilleures attributions de la femme d'amour ! Ces *endormies*

qu'une jeune *féministe algérienne* s'efforce de réveiller ne font que des sottises en s'agitant dans leur demi-conscience et elles aboutissent à leur malheur particulier pour peu de bonheur général. Cette rage de donner les vices de nos libertés à des êtres essentiellement fatalistes comme le sont les Arabes sent le crime, et c'est aussi un crime d'inconscients, car la femme d'Occident n'a jamais cessé d'être inconsciente, si elle n'a plus le bon goût de demeurer fataliste. Un proverbe arabe dit : « La femme doit être le rêve de l'homme... mais malheur à elle si elle cherche à le réveiller par de mauvaises paroles! » Un Oriental de mauvaise humeur en se réveillant tue quelqu'un...tant pis si c'est son rêve. Belles endormies, Fafann, Hchal, Sorah, Oureïde, Djenet et Mouni, ne vous réveillez donc pas et vous, Noura Le Gall, retournez vite aux conférences de la Sorbonne.

Les Forces de la vie, par Charles Géniaux. Un jeune ingénieur (ingenieur, homme de génie ou ingénu) veut transformer le pays de Kermor en une colossale usine ; il achète des landes et des dolmens, des moulins et de vieux châteaux, tout le pittoresque d'une contrée bretonne pour le brûler aux feux de ses hauts fourneaux ; mais il ne peut transmuer l'âme d'une jeune fille châtelaine à l'ancienne mode, qui, tout en enluminant des missels, s'éprend de lui pour lui faire l'énorme peine de mourir au moment de brûler, elle aussi, au feu ravageur de l'intelligence socialiste. Le roman est un intéressant jeu de contraste; cependant il aurait fallu éviter, tout en jouant des difficultés plus grandes, l'éclosion de cette phrase finale d'un effet désastreux : « Alors ses lèvres brûlantes contre les mains froides d'Ouenne, il sentit que rien ne pouvait interrompre la vie que la mort. »

La Cité qui tue, par Paul Pourot. La conquête de Paris est très facile à faire. Il suffit de ne pas avoir le désir d'y arriver. Les gens de cette ville ont la douce manie de violenter les impassibles et de s'énamourer férocement des indifférents. Ils adorent tous ceux qui leur disent en face : « Laissez-moi tranquille ou je mords ! » Essentiellement badauds, le journaliste, le député, le rentier, le commerçant, et le petit garçon pâtissier se mettent toujours en rond devant l'*étranger*. Soyez étranger à leurs mœurs et paraissez-leur étrange par vos dédains, ils ne vous lâcheront plus. Ce fils et cette mère qui viennent solliciter tout le monde en ayant l'air de compter sur leurs encouragements ou leur monnaie sont incapables de réussir. . et puis c'est tant mieux : Pierre Maltête fait de bons vers, mais il y a déjà trop de poètes qui mangent tous les jours. Pierre épouse une délurée fille d'homme de lettres aimant beaucoup plus le flonflon d'opérette que la grande musique, il est trompé, battu, pas content et s'en retourne au pays avec sa mère pour y vivre consolé par le nouvel amour d'une ancienne amie. La cité n'a tué personne, au con-

traire, elle a sauvé quelqu'un de faible qui allait sombrer. Gloire à la cité qui sauve !

Beauté victorieuse, par Georges Drafy. Ceci est une allégorie. Nous sommes à Athènes, où un jeune athlète s'éprend tour à tour de la courtisane Laïs et de la vierge pure Méroé. Naturellement il hésite un peu (beaucoup, passionnément !) entre le vice et la vertu, comme c'est la coutume dans les allégories, voire même dans la vie naturelle, et, dès qu'il a assez de la courtisane Laïs, il revient à la vierge Méroé, d'où le triomphe de la beauté pure en passant par quelques nuits d'orgie païenne qui ne manquent pas de saveur.

Une page d'amour sous la Terreur, par le comte Fleury et Lucien Ternouse. Un chapitre de l'histoire de la pauvre Emilie de Saint-Amaranthe. Le Paris demi-mondain aux temps où l'on faisait l'amour jusque sous le couperet de la guillotine, ce qui permettait aux femmes galantes de ces temps héroïques de rougir quelquefois !

Bourgeoises artistes, par Henriette Bezançon. Une assemblée de jeunes personnes qui jacassent et qui s'admirent... ça ne diffère pas énormément de ce qu'elles font quand elles sont des artistes tout court. Je ne connais pas de femmes de lettres de la nouvelle école qui ne se fassent bien suivre de leur mère, ne rêvent de bon mariage ou le flirt intéressé avec le journaliste influent. Il y a longtemps que les George Sand sont mortes ! (On les relue même tous les jours).

Potins et Pantins de la Riviera, par Georges Normandy. J'ai déjà lu la nouvelle de la fin, l'histoire touchante et malpropre de Mlles *Myrisane gommeuses de beuglant*. Des fois que l'auteur ne l'aurait pas relue, lui ! Pour celles du commencement... elles feraient peut-être de la peine à Jean Lorrain, malgré leur esprit au vitriol.

Le Second livre des monogrammes, marques, cachets et ex-libris composé par Georges Auriol. Ce petit bijou typographique, qui sera la joie des gens de goût, contient environ 500 dessins où, sans jamais sacrifier au tarabiscotage, Auriol a donné carrière à sa fantaisie et à son ingéniosité, entrelaçant les initiales les plus diverses composant des marques décoratives pour les livres de ceux-ci ou pour le home de ceux-là. Il enlumine de ses floraisons capricieuses la banalité de nos jours et pousse à son suprême degré l'art de jongler avec les lettres de l'alphabet, tout autant qu'avec la vanité naïve de certains hommes de lettres encore à l'alphabet !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gaspard Vallette : *Reflets de Rome. Rome vue par les écrivains, de Montaigne à Gœthe, de Chateaubriand à Anatole France*, 1 vol. in-18, 3.50, Plon. —

Pages choisies des Grands Ecrivains. Fontenelle, avec une introduction par Henri Potez, 1 vol. in-18, 3.50, Colin. — Jules Case : *Tablettes littéraires*, 1 vol. in-18, 3.50, Ollendorff. — Pierre Champion : *Le Prisonnier desconforté du Château de Loches, poème inédit du XV^e siècle*, 1 vol. in-8, 5 fr., Honoré Champion. — Charles Régismanset : *Contradictions (Deuxième série)* 1 vol. in-16, 1 fr., Sansot.

Dans ce volume, **Reflets de Rome**, M. Gaspard Vallette a recherché les diverses impressions que firent sur les grands écrivains, de Montaigne à Gœthe et de Chateaubriand à Anatole France, le charme de Rome, de ses souvenirs et de ses ruines. L'idée, l'image que nous nous faisons actuellement de Rome est la création de ces hommes de génie qui nous apprirent à la connaître et à l'aimer : ce sont eux qui ont vraiment retrouvé la Rome antique sous la ville moderne (1) et vivifié notre civilisation de toutes les richesses d'art et de pensée des civilisations antérieures. C'est à Rome que Gœthe, instinctivement, est venu chercher le sens du vrai qui lui manquait : « Son art, qui a su concevoir la beauté abstraite, veut trouver sur le sol antique le secret de l'expression classique. » Il trouve au contact de cette ville une plénitude de vie et de pensée, un renouvellement, une renaissance de tout son être dont il fait cet aveu :

Je pensais bien que je prendrais ici une bonne leçon, mais je ne me doutais pas que je devrais pareillement retourner à l'école, que je devrais tout oublier ou plutôt que je devrais tout apprendre. Maintenant j'en suis persuadé, je m'y suis donné tout entier et plus je dois me renoncer moi-même, plus je me réjouis, je suis comme un architecte qui voulait construire une tour et qui avait posé un mauvais fondement... Le ciel veuille qu'à mon retour se fassent sentir les conséquences morales de ce que m'a appris la vie dans un monde plus vaste. Car, à côté du sens artistique, c'est le sentiment moral lui aussi qui éprouve un grand renouvellement.

Il ne veut plus avoir de repos jusqu'à ce que rien ne soit plus pour lui parole et tradition, mais « conception vivante ». Ce qui est admirable, c'est que Gœthe, dans les ruines de Rome, n'ait voulu trouver que le sens de la vie. Il n'a pas senti la mélancolie et l'impression de destruction qu'inventera Chateaubriand. Pour lui, au contraire, le spectacle de la destruction lui est une preuve de l'éternelle vitalité des choses qui se perpétuent en se transformant : la vie est inépuisable. Cette richesse de la vie lui apprend à rejeter des « idées titanesques » qui ne sont que des fantômes et à se plonger dans l'étude de la forme humaine, « qui est le *non plus ultra* de tout savoir et de toute activité humaine... » La contemplation de l'art antique, même mutilé, lui donne une sensation de puissance, de volonté de puissance.

(1) Ce fut Montaigne qui le premier eut cette curiosité de reconstituer la Rome antique. Lire le curieux chapitre que lui a consacré M. G. Vallette dans ce volume. Montaigne fut à ce point ébloui par l'antiquité qu'il n'a pas vu l'œuvre de la Renaissance.

Il sent qu'il a le même génie que ces artistes, il veut apprendre d'eux le mode d'expression le plus parfait, le plus réel, pour traduire sa propre vision.

Comme à côté de celle de Gœthe, la conception que se fit de Rome Chateaubriand nous paraît morbide, chrétienne ; mais cette conception a pénétré notre mentalité, et il nous faut faire effort pour comprendre ce qu'elle avait de nouveau, lorsque l'auteur du *Génie du Christianisme* l'énonça. Cependant Chateaubriand a créé une beauté nouvelle, la beauté attristée des ruines et de la mort, la beauté fragile des choses vivantes qui vont mourir. Teintée de cette mélancolie, la campagne de Rome, sous la plume de Chateaubriand, prend un aspect nouveau. Il était nécessaire que ces champs désolés soient regardés par cet homme de génie pour être vivifiés :

Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu. J'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint : les sots ! les âmes glacées ! les barbares !... Pourquoi ces créatures voyagent-elles ? Arrivé comme le soleil se couchait, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome : quelle ville ! quels souvenirs !

Mais Chateaubriand a vu Rome avec une âme d'homme du Nord : Rome ne s'est pas reflétée en lui, c'est lui qui a projeté sur Rome sa propre vision romantique. Cette page de Renan le fera comprendre : Vous ne sauriez croire, écrit-il, quelle étonnante *placidité* respire dans toute la physionomie de ce pays.

Hier, dimanche, je compris cela à merveille. Il faisait un temps admirable, un soleil d'or, un ciel bleu pâle, presque blanc, comme nous n'en avons jamais en nos climats. Toute la population était aux champs, c'est-à-dire dans la partie déserte de Rome. Vous ne sauriez croire quel fonds de *bien être* il y avait dans tout l'aspect de ce peuple. Bien-être, entendons-nous, tous avaient l'air gueux, en guenilles, souffreteux, mais n'importe, il y a dans le peuple italien quelque chose qu'on ne peut imaginer ailleurs : c'est le plaisir de savourer la vie pour la vie, sans aucune jouissance accessoire. Le grand plaisir de l'Italien, c'est de *vivre*... Le seul droit réclamé par ce peuple, c'est le droit à sa place au soleil : ce droit là, il en jouit, et ne le cédera pas.

Taine a mal vu Rome, parce qu'il était malade et qu'il ne l'a pas regardée avec cette sensibilité passionnée dont parle Stendhal. Il avoue lui-même que le plaisir qu'il éprouve n'est pas très grand : « Ma machine est trop usée. » Pourtant les jugements nouveaux qu'il a portés sur les peintures et la sculpture des Musées nous ont délivré à jamais des fausses admirations de ses prédécesseurs en critique d'art pour des artistes médiocres. Son **Voyage en Italie** demeure l'ouvrage de critique le plus parfait qui ait été écrit sur ce sujet : mais l'émotion manque, et c'est à peine si on peut deviner de

quelle manière la sensibilité du philosophe réagit au contact de Rome la ville des âmes, disait Veuillot, la ville qui parle à toutes les âmes, ajoute M. Gaspard Vallette, « et qui dit à chacune la parole qu'elle attend et la parole qui convient ».

§

On nous a donné, ces dernières années, d'importantes études sur Fontenelle et son œuvre : voici des **Pages choisies** de ce philosophe qui le feront connaître plus directement. Fontenelle est peut être un des écrivains qui supportent le mieux d'être présenté sous forme d'extraits : son œuvre n'est plus lisible que fragmentairement. On trouvera ici, avec une introduction critique d'une belle qualité, ce qui constitue le meilleur de Fontenelle : quelques-uns de ses *Dialogues des morts*, de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, la préface de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, et des fragments de ses *Eloges*. C'est, semble-t-il, dans cette dernière partie de son œuvre qu'il a mis comme la synthèse de ses connaissances scientifiques : il s'y exprime avec une clarté et une simplicité qui mettent la science à la portée des non-initiés. Il vulgarise la science et ses notions fondamentales. Comme le remarque M. Henri Potez, qui a écrit l'introduction de ce recueil, l'accent de la sympathie domine dans les *Eloges* de Fontenelle, et « quelquefois, sous cette parole calme et unie, on distingue un sentiment qu'on a souvent refusé à Fontenelle, celui de l'admiration ». Mais l'idée d'impassibilité demeurera toujours associée au nom de Fontenelle. On lira avec intérêt, et quelquefois avec attachement, les meilleures pages de ce philosophe, de ce savant qui est comme le précurseur et l'annonciateur des philosophes du XVIII^e^ siècle.

§

Peu, très peu d'articles de critique littéraire, méritent d'être réunis en volume, mais il eût été regrettable que ces études de M. Jules Case demeurent éparpillées dans des feuilles quotidiennes. Sous ce titre de **Tablettes littéraires**, elles forment un bon volume de critique, où les amateurs pourront puiser quelques idées, sur les auteurs et les œuvres contemporains. M. Jules Case est un critique très subtil, très affiné, qui s'adapte si parfaitement à la sensibilité des auteurs qu'il étudie, qu'il nous fait deviner le secret de leur âme : il voit ce que la plupart des lecteurs ne sauraient deviner et il le dit. Il y a dans ces tablettes des pages très intuitives sur Henri de Régnier, Maurice Barrès, Remy de Gourmont, Stendhal. Stendhal ! M. Jules Case a été touché par Stendhal ; et ceux qui aiment Stendhal n'imitent personne, même pas Henri Beyle.

§

M Pierre Champion publie aujourd'hui un manuscrit du XV^e^ siè-

cle de la Bibliothèque Nationale (entré à la Bibliothèque Royale, au temps de Louis XV) — que Marcel Schwob avait découvert et copié : **Le Prisonnier desconforté du château de Loches.** Le Prisonnier, auteur de ce curieux poème, n'a pu être identifié ; M. Champion nous donne seulement une liste critique des prisonniers d'État qui ont séjourné à Loches dans la seconde partie du XVe siècle, parmi lesquels il est difficile de faire un choix. Ce que dit le poème, c'est que ce prisonnier poète était né « d'assez haute géniture, en lignage légitimé, intelligent et ayant médiocrement d'argent, aimait la fortune et travaillait à l'acquérir. Son poème écrit en huitains de huit pieds nous entretient de son déconfort qui va jusqu'à lui faire douter de Dieu, mais alors il se compare à Jésus Christ qui eut, lui aussi, son heure de doute et de défaillance. Il demande pardon au Saint-Esprit, accepte la souffrance et la mort, et trouve une sorte de consolation dans l'idée de l'injustice qui l'accable. Mais il est enfin délivré : il en remercie Dieu et la Vierge. Pour faire un peu comprendre la poésie de ce prisonnier, je veux citer ce fragment de sa *Ballade de l'Amour :*

Amour m'a en prison cité.
Amour te fist char humain prendre ;
Amour m'a tout deshérité.
Amour te fist ta vie vendre,
Amour te fist en la croix pendre,
Amour me fait estre en soucy.
Amour te fist tes bras estandre ;
Amour me fait avoir cecy.

§

Sous ce titre : **Contradictions**, M. Charles Régismanset continue une deuxième série de ses aphorismes et maximes. Contradictions : ce mot nous indique que l'auteur se réserve la liberté de se contredire, selon sa sincérité du moment. Son petit livre, comme le premier, est d'une sage philosophie, un peu ironique, mais d'une belle santé morale. J'aime des pensées comme celle-ci : « Ce qui nous dégoûte le plus du mensonge, c'est sa mauvaise qualité. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Charles Merki : *L'Amiral de Coligny, 1519-1572* ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — J. Nouaillac : *Villeroy, secrétaire d'État et ministre, 1543-1610* ; Champion, 8 fr. — Arthur Chuquet : *Épisodes et Portraits* ; Champion, 3 fr. 50.

L'Amiral de Coligny, par Charles Merki. — Dans ses études sur les derniers Valois, dans son précédent ouvrage (1) comme

(1) *La Reine Margot et la fin des Valois*, voir le *Mercure de France* du 15 mai 1905.

dans celui-ci, M. Charles Merki a toujours insisté sur le bon droit des héritiers de Henri II et sur la légitimité de leur politique. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre précisément à trouver dans ce dernier ouvrage un panégyrique de l'amiral de Coligny, le premier à pâtir de ces idées étant nécessairement le plus considéré et le plus âpre des chefs du Protestantisme français au XVI^e^ siècle. « L'amiral de Coligny, dit M. Merki, ne fut pas le grand homme désintéressé de la tradition protestante, le vieillard serein ici et noble,... attristé par les malheurs de son pays, qu'on aperçoit le poing sur la poitrine (sa statue, rue de Rivoli)... Coligny, c'est le vieux condottiere que montre un portrait de Versailles; le petit vieillard à l'œil chassieux, au visage sec et mauvais des Primitifs du Louvre. Ces deux portraits sont significatifs et trahissent l'ambivalence. » Il y a aussi, à Chantilly, un portrait de l'époque, où se voit l'homme de petite santé, de mince étoffe, quoique dure, résistante, rêche.

La première partie de la vie de Coligny se passe dans les guerres de Henri II contre Charles-Quint et Philippe II. Tout en étudiant son rôle militaire alors, à la bataille de Renty, à la défense malheureuse de Saint-Quentin, etc., M. Merki se préoccupe de montrer, dans ces premiers chapitres, les raisons de la conversion de Coligny au protestantisme et sa rivalité avec François de Guise, rivalité malheureuse dont on fait, pour ainsi dire, le trait caractéristique de sa carrière. C'était, dit-on à propos du plan de la reprise de Calais sur les Anglais, plan conçu par Coligny, réalisé par François de Guise, « c'était sa continuelle malchance de préparer à l'homme qu'il en était venu à détester le plus les éléments de ses plus éclatants succès »

Au commencement de la guerre civile, en 1562, M. Merki étudie et apprécie sévèrement le rôle de Coligny, devenu le chef le plus influent des Protestants français, dans la prise du Havre par les Anglais. Selon plusieurs historiens, notamment selon le comte Delaborde, dont on connaît l'œuvre considérable sur Coligny (un peu huguenote, dit M. Merki), Coligny aurait eu plutôt la main forcée, l'urgence de la situation le contraignant à surmonter ses « répugnances naturelles ». De fait, il ne faut pas oublier le plan de la reprise de Calais. Et plus tard, pendant un moment de paix religieuse, c'est à l'effort commun et à la commune ardeur des Protestants et des Catholiques que sera due la reprise du Havre. Cependant, M. Merki dit que l'Amiral traita volontiers avec Elisabeth.

De même, il lui impute nettement (et l'étude de la rivalité des deux illustres capitaines, aux premiers chapitres prend ici sa signification) la responsabilité de l'assassinat de François de Guise par Poltrot de Méré sous les murs d'Orléans. Henri de Guise vengera cet assassinat à la Saint-Barthélemy.

Après la bataille de Jarnac et la mort de Condé, faits principaux

de la troisième prise d'armes, Coligny devient chef suprême des protestants, et c'est sur ce pied qu'il signe la paix de Saint-Germain, en 1570, la paix « boiteuse et mal assise ». Boiteuse et mal assise, affirme M. Merki, surtout par la faute de Coligny, qui, rappelé dans le Conseil, use de l'influence acquise sur Charles IX pour imposer une politique toute protestante (projets d'alliance anglaise, d'alliance avec les protestants d'Allemagne, d'expédition en Flandre); donc, partiale, et, aux yeux du nouvel historien de Coligny (d'accord avec divers témoignages du temps), impolitique, funeste au pouvoir royal, à la France, menacée d'anarchie par l'élimination des éléments catholiques qu'on veut détourner sur la Flandre, par la rupture de l'équilibre en faveur des Protestants. De là l'assassinat de Coligny et la Saint-Barthélemy.

Présentés de cette manière, — et joint à cela, il faut bien le dire, que la paix de Saint-Germain et le rappel de Coligny étaient interprétés, si l'on en croit diverses apparences, avec une outrecuidance arrogante, menaçante, par les Huguenots, en qui semblait renaître l'esprit d'entreprise, de coups de main, l'esprit de la conjuration d'Amboise, — présentés de la sorte, ces crimes deviennent, sinon excusables, du moins très explicables. M. Merki y voit, quant à lui, un acte de légitime défense. Mais y a-t-il eu préméditation? Le rappel de Coligny, les noces d'Henri de Navarre, l'encouragement donné à la venue en foule des Huguenots à Paris seraient parmi les plus grandes scélératesses de l'Histoire, si, auparavant, le massacre était décidé. Cependant, les choses semblent s'être faites au dernier moment, presque toutes seules, par un de ces déclanchements quasi-automatiques de la force des choses, que rien ne pouvait ni empêcher, ni même hâter beaucoup, hésitations de Charles IX, ou instances de Catherine. Un point toutefois reste douteux : ce qui put se passer réellement, quelques années avant, lors de l'entrevue de Bayonne entre Catherine de Médicis et Philippe II : l'extermination des Protestants aurait-elle alors été promise à celui-ci? La proposition, plus ou moins en l'air, plus ou moins impulsive, en vint certainement dans les entretiens d'alors, mais rien de plus, conclut M. Merki. Pour nous, le mot de l'énigme paraît se trouver dans les archives de Simancas. Un érudit, M. F. Combes, en un ouvrage sur l'*Entrevue de Bayonne en 1565 et la question de la Saint-Barthélemy*, a voulu le résoudre par l'affirmative, d'après des documents de cette provenance. Peut-être a-t-il, en tous cas, indiqué la voie à suivre, quelle que doive être la découverte.

Il faut, au surplus, semble-t-il, prendre de plus haut, d'une manière plus générale, le point de vue, pour juger des torts ou des droits respectifs des partis, de leur dignité ou de leur indignité par rapport aux intérêts de la France, et, par suite, pour apprécier la signi-

fication d'un acte comme la Saint-Barthélemy, crime ou malheur. Il faut considérer l'état de l'Europe et la position de la France relativement à ces conditions européennes. A cet égard, M. Merki, tant dans son *Introduction* (dont l'intérêt nous fait regretter la brièveté) que dans son classement et sa critique des faits, au courant de l'œuvre, notamment des faits de la politique extérieure française, a tenté une synthèse intéressante. Qu'elle ne soit pas, comme on pouvait s'y attendre, en faveur de Coligny et des Protestants, ce n'est pas ce qui la rend nécessairement inexacte, si cela n'est pas une raison non plus pour qu'elle soit inattaquable. Quoi qu'il en soit, cette vue sur l'état de l'Europe durant la deuxième moitié du XVI^e^ siècle, sur les mobiles des diverses politiques opposées ou combinées qui l'ont produit, a conduit M. Merki à considérer le Protestantisme, suivant le mot de Taine, comme « une renaissance appliquée au génie des peuples germains ». L'intérêt de la France, d'après cet aperçu, était dans une politique latine, catholique, celle-là même que combattit Coligny. Là gît, selon cette opinion, le contre-sens de la conduite de Coligny et des Protestants français, contre-sens dont la Saint-Barthélemy aurait été la correction violente. Entre l'Espagne et l'Autriche, d'une part, et les puissances protestantes, Angleterre, Pays Bas révoltés, Princes luthériens d'Allemagne, d'autre part, la France, nous dit-on, n'avait pas à hésiter : son intérêt était du même ordre que celui de l'Espagne et de l'Autriche.

C'est là une de ces idées générales où trop de logique, où même la seule logique demandée, devient aisément paradoxale, car l'on risque d'arriver en singulière posture devant la politique étrangère de Richelieu. Cependant, limitée à une période donnée, comme celle des quatre premières guerres de religion, elle peut être d'une application assez utile. Elle permet de décrire avec clarté la politique extérieure de la France, durant ce laps, les contre-coups, au dehors, de son agitation intérieure ; de marquer, par exemple, ces ballottements, ces oscillations terribles de l'Espagne à l'Angleterre. De quel côté se trouvait l'appoint à l'équilibre intérieur? La portée de cette idée générale ne va point probablement jusqu'à fournir une réponse certaine à cette question : mais elle va certainement à permettre un classement lumineux des faits de l'ordre qu'elle spécifie, et c'est déjà là une approximation. M. Merki lui devrait aussi d'avoir encore mieux marqué le rôle de Coligny en Europe, si davantage encore il avait considéré ce rôle tel quel, en dehors de toute présomption trop gratuite. Peut-être, par exemple, assigne-t-on une origine trop expressément « anglaise » aux idées de Coligny? Il y a là-dessus certains rapprochements suggestifs, mais il faudrait chercher encore dans toute la première vie de Coligny (1).

(1) Cf. là-dessus Eug. Bersier : *Coligny avant les Guerres de Religion*, 1884, in-8 (Point de vue protestant, mais avec des faits utiles).

La période qui comprend le retour et la présence aux affaires de l'Amiral, avec les idées et les tentatives touchant l'expédition de Flandre, est des mieux étudiées. Il reste à se demander : Coligny fut-il ici anti-français ? Les catholiques, en général, ne virent là-dedans qu'une manœuvre protestante. Mais nous avons là-dessus, maintenant, la vue plus longue, et la paix de Westphalie, les traités des Pyrénées et de Nimègue, la paix d'Utrecht même ne permettent nullement une réponse aussi expéditive et aussi simple : de ces événements se dégage, somme toute, une réponse point trop défavorable pour le conseiller de Charles IX. Ce qui empêche de juger toute la portée politique de ce projet, c'est qu'on ne peut, au XVIe siècle, séparer cette question de politique extérieure de la question de politique intérieure (du protestantisme). Ce fut la grande force de Richelieu, que les questions qu'il eut à résoudre ne se posassent plus, en même temps qu'au-delà des frontières, en France.

M. Merki a mis à dépasser l'état intérieur du royaume le soin qu'on avait déjà pu louer dans son ouvrage sur *la Reine Margot*. La documentation, même facilitée par le nombre des références de première main déjà mises en circulation touchant ce sujet, est faite de main d'ouvrier. Pour qui a quelque idée des conditions du travail historique, ce n'est point là un mince éloge. La thèse elle-même du livre peut être abordée avec quelque précaution, puisqu'aussi bien il ne faut pas dépasser le but que s'est proposé M Charles Merki tout le premier : « Situer simplement les personnages connus des grands conflits confessionnels dans leur véritable milieu. » Mais, en définitive, le livre étant fait, comme nous disions, de main d'ouvrier, il vient contrebalancer utilement celui de M. Delaborde.

Villeroy, secrétaire d'État et Ministre, 1543-1610, par J. Nouaillac. — La carrière de Villeroy, le grand-père du glorieux et inepte Maréchal favori de Louis XIV, à qui Saint-Simon fut si peu tendre (il ne le fut pas non plus beaucoup à l'aïeul, qui, cependant, valut beaucoup mieux), n'avait encore trouvé aucun historien. Seuls, ou à peu près, les ouvrages traitant de l'histoire de France durant les derniers Valois, la Ligue et le règne de Henri IV contiennent des renseignements sur lui, —sans parler, bien entendu, des sources particulières, écrits personnels de Villeroy, correspondance, mémoires des contemporains et documents d'archives, italiens, espagnols, flamands, hollandais, anglais, utilisés pour la première fois par M. Nouaillac, qui en a tiré en grande partie la matière de son étude spéciale.

Cette étude était à faire. Villeroy, qui a servi sous quatre rois, comme secrétaire d'État sous Charles IX et Henri III, comme ministre des Affaires étrangères sous Henri IV et sous Louis XIII jeune, a pris part aux principaux événements de son temps. Quoique cette

part semble avoir été celle d'un homme de second ordre, d'un diplomate-bureaucrate, d'un homme de cabinet, excellant, disait méchamment Sully, à se battre « avec des mains de papier, des peaux de parchemin, des coups de ganivet, des traits de plume, des sceaux et de la cire », elle n'en est pas moins des plus instructives. Après avoir montré les débuts de Villeroy sous Charles IX et sous Henri III, M. Nouaillac étudie son rôle pendant la Ligue, alors qu'il chercha vainement à « réaliser l'union de la royauté avec les forces catholiques de la France », comme serviteur de Henri III, d'abord, puis, après sa disgrâce consécutive à la journée des Barricades, comme négociateur du tiers-parti. On a reproché à l'ancien serviteur de Henri III d'être passé dans le camp de la Ligue. Sur ce point, M. Nouaillac pense que les anciennes opinions sont incomplètes, et il a essayé de faire ce dont on ne s'était pas assez soucié, selon lui : examiner impartialement les motifs qui avaient poussé certains bons Français et bons royalistes à parler de conciliation avec les Guises, ou à s'abstenir de se rallier immédiatement à Henri IV protestant. C'était reprendre, à propos de Villeroy, l'histoire des Politiques. On ne peut s'empêcher de penser qu'en venant au Béarnais Villeroy, hier encore avec Mayenne et très espagnol, a su venir de bien loin. Son rôle sous Henri IV, comme ministre des Affaires étrangères, continue à appeler, quoiqu'en des temps moins troublés, beaucoup d'explications. Cette période, qui fut cependant le beau temps de Villeroy, a été, dit M. Nouaillac, mal interprétée aussi, surtout en ce qui concerne l'attitude du ministre envers l'Espagne. Le biographe s'est efforcé de faire valoir, dans cet exemple ainsi que dans les autres grandes affaires du règne, guerre de Savoie et paix de Lyon, affaires des Pays-Bas, affaires d'Allemagne, etc., les véritables mobiles du serviteur de Henri IV, mobiles qui se résument en un seul, très honorable, d'après ce que s'efforce de montrer M. Nouaillac, et qui s'appelle le désir de la paix, de cette paix dont les mauvais jours de la Ligue avaient si bien montré le prix. C'est de la sorte qu'on explique notamment la politique, ou plutôt les conseils politiques, de Villeroy à l'égard de l'Espagne. « La France s'entendit avec l'Espagne, sans abandonner ses anciens amis, auxquels elle sut rendre des services réels. »

Il est rare qu'un historien qui s'occupe d'un seul homme durant 600 pages ne subisse pas une illusion d'optique qui finisse par lui faire tout rapporter à cet homme. M. J. Nouaillac s'est préservé de cet entraînement dans la mesure du possible. Villeroy fut, plutôt qu'un grand homme d'État, un grand commis laborieux. A tort ou à raison, Sully l'éclipsa. Mais cela ne veut nullement dire, — et ce livre le prouve surabondamment, — qu'on ne puisse étudier toute la politique étrangère de Henri IV à propos de la participation sage, consciencieuse et un peu subalterne de Villeroy, à peu près comme on

pourrait considérer en raccourci toute celle de la fin du règne de Louis XIV dans la carrière, par exemple, des chanceliers Pontchartrain et Voysin.

Episodes et Portraits, par Arthur Chuquet. — M. Arthur Chuquet, dont les travaux ont renouvelé l'histoire militaire de la Révolution, publiait, dans les intervalles de ses grands ouvrages, deux séries d'ouvrages moindres, où il recueillait d'une part ses études sur la littérature allemande et, d'autre part, ses travaux sur les personnages notoires ou curieux dont il était amené à s'occuper au cours de ses recherches sur la Révolution et les époques avoisinantes, antérieures ou postérieures. Il a réuni, pour la première fois, dans la présente série, les deux ordres de travaux, en sorte que la publication des uns ne fait pas différer celle des autres. Bornons-nous à noter les études littéraires sur Hermann Sudermann et sur Detlev de Liliencron, qui ne sont point de notre ressort. Dans la partie historique, de beaucoup la plus volumineuse, les Mémoires d'« un Parisien en Alsace », de son nom M. de l'Hermine et de son état fonctionnaire des fermes, donneront un curieux tableau de cette province pendant les guerres de Louis XIV ; l'étude sur la carrière, les écrits et les amours du chevalier Mopinot de la Chapotte fixera pour le lecteur un type caractéristique d'officier français durant la guerre de Sept Ans ; et celle sur le marquis sans-culotte Saint-Huruge, une silhouette micomique, mi-furibonde d'aristocrate démagogue sous la Révolution ; le sergent Philippot, le sous-lieutenant d'Hauteroche et le chef d'escadron Chlapowski nous révéleront de pittoresques et d'utiles détails sur les guerres de la République et de l'Empire, surtout Chlapowski, aide-de-camp de Napoléon. Enfin, deux grandes dames, la marquise de Lage de Volude et la baronne du Montet, nous entretiendront, l'une des temps de l'Emigration, l'autre de quantité de personnages illustres de l'Empire et de la Restauration, notamment de Marie-Louise et du duc de Reichstadt. Quelques-uns de ces morceaux sont des critiques d'ouvrages historiques récents, et que nous avons pu lire nous-même, ce qui nous permet de constater la conscience avec laquelle les articles de M. Arthur Chuquet en mettent au point et, pour ainsi dire, en éclairent d'un nouveau jour le sujet.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

G. Palante : *La Sensibilité individualiste*, in-16, 2 fr. 50, Alcan. — Fr. Paulhan : *La Morale de l'ironie*, in-16, 2 fr. 50, Alcan. — Harald Höffding : *Philosophie de la Religion*, in-8°, 7 fr. 50, Alcan. — F. Mentré : *Cournot et la Renaissance du Probabilisme au XIX^e siècle*, in-8°, 12 fr., Marcel Rivière. — Roger Picard : *La Philosophie sociale de Renouvier*, in-8°, 5 fr., Marcel Rivière. — Ernest Seillière : *Le Mal romantique, essai sur l'Impérialisme irrationnel*, in-8°, 8 fr., Librairie

Plon. — G. Cantecor : *Kant*, in-18, 6 fr. 90, Paul Delaplane. — Léon Néry : *Une philosophie de l'Art flamand*, in 18, 1 fr., Editions du Thyrse. — Memento.

Je ne séparerai pas au cours de cette analyse les deux livres de M. Palante et de M. Paulhan, **la Sensibilité individualiste** et **la Morale de l'Ironie**. Avec la même réserve critique de la part de leurs auteurs, ces deux ouvrages n'en sont pas moins composés en vue d'armer et de défendre l'individu contre les individus, c'est-à-dire contre la Société, contre le milieu où l'individu est plongé dont il a à souffrir et qui est aussi pour lui cependant une condition de vie.

Selon M. Paulhan, « le monde est un chaos, une poussière de systèmes, où apparaissent çà et là quelques tourbillons plus réguliers. La société est aussi une sorte de chaos, moins irrégulier que l'autre ». Mais cette irrégularité moindre laisse place, dans la pensée de l'auteur, à une incompatibilité entre les éléments en jeu que, chez l'homme du moins, il juge irréductible. « L'homme, dit-il, est trop individualisé pour entrer dans un véritable organisme social. Il n'était pas préparé à la vie collective par la suite des siècles où l'hérédité et les conditions de leur vie ont façonné ses ancêtres. Actuellement, il a pris l'apparence d'un être avorté, tiraillé entre des tendances opposées qu'il ne peut accorder, égoïste et social à la fois, qui n'arrive en fin de compte ni à être vraiment lui-même ni à être suffisamment les autres. » Le pronostic péjoratif de M. Paulhan ne comporte donc aucune ambiguïté et ce pessimisme, aux termes de l'une des études les plus pénétrantes de l'ouvrage de M. Palante, *Anarchisme et individualisme*, le classe nettement parmi les individualistes. « L'homme, remarque M. Palante, du même ton que M. Paulhan, est par nature, un être désharmonique en raison de la lutte intérieure de ses instincts. Mais cette désharmonie est accrue par l'état de société qui, par un douloureux paradoxe, comprime nos instincts en même temps qu'il les exaspère », et il conclut, selon la formule de M. Barrès, à « l'impossibilité qu'il y a d'accorder le moi particulier avec le moi général ». L'anarchiste selon la distinction de M. Palante, est celui qui, constatant à un moment donné de l'histoire cette désharmonie, croit qu'elle tient à des circonstances particulières et qu'elle comporte un remède, mais l'individualiste sait, au contraire, que cette dissonance est inhérente à la nature des choses et qu'elle ne pourra être jamais réduite à l'harmonie. Tel est bien le point de vue général qu'implique *la Sensibilité individualiste* aussi bien que *la Morale de l'Ironie*. Point de vue essentiellement réaliste et qui ne laisse point de place, pour arranger les choses, à une évolution providentielle impliquant dans sa virtualité la promesse d'un accord. D'ailleurs, cet état d'harmonie poussée à l'absolu, que M. Palante juge l'humanité incapable de réaliser, M. Paulhan se rend bien compte aussi qu'elle ferait toucher « ce terme de l'existence

où l'existence, ayant atteint son but à son tour, se supprimerait aussi elle-*même* ». Cet état de guerre de l'individu avec les individus est donc, non seulement un état de fait, et qui ne doit pas cesser, mais c'est aussi le seul état, — comportant toutefois des degrés très divers dans la relation où il s'exprime du chaos avec l'ordre, — au sein duquel la réalité puisse se manifester sous le jour de la conscience.

En présence de telles constatations, il ne reste à l'individu que de rechercher sans délai les attitudes immédiates, les plus propres à le tirer d'affaire. Il ne s'agit pas de découvrir la béatitude ou de l'imaginer, il ne s'agit pas de rêver d'une réalité autre que celle qui est donnée, mais il s'agit et il importe fort de trouver les expédients, les artifices, les ruses qui permettront à l'individu de se garer tant bien que mal des chocs du milieu social où il est contraint de vivre et dont il constitue lui-même un élément.

L'ouvrage de M. Palante a surtout une portée analytique et descriptive. Il forme un portrait très fouillé du type individualiste, dont il faut valoir les traits caractéristiques en les détachant sur des nuances qui pourraient sembler voisines et qui marquent pourtant des limites. Ainsi, dans cette étude où il distingue le sentiment de l'*amitié* de celui de la *sociabilité*, et dans cette autre également qui a pour titre *Deux types d'immoralisme*. Cela n'empêche qu'il n'en vienne à formuler (*Anarchisme et individualisme*, in fine) quelques maximes où tient toute une tactique ayant pour but d'armer l'individu contre la société. Je ne puis que renvoyer le lecteur à ces maximes, à cet arsenal où ceux qui ressentent plus instamment le besoin de se défendre et de se prémunir contre les heurts sociaux trouveront à s'équiper, à se réconforter et à prendre confiance.

Rien ne marque mieux la parenté, je ne dirai pas de deux esprits, mais de deux tempéraments, que la similitude de leurs réactions en face des *mêmes* dangers. M. Palante a consacré, dans son ouvrage, l'une de ses études à *l'Ironie*, où il voit un sentiment individualiste et jusqu'à un certain point anti-social. M. Paulhan a fait de *la Morale de l'Ironie* le bouclier même de l'individu contre la Société. Si d'ailleurs M. Paulhan accorde beaucoup à l'âme sociale, s'il la mêle à l'âme individuelle, s'il montre qu'elle en est partie intégrante, c'est pourtant bien en fonction de l'individu qu'il formule sa morale de l'ironie. Celle-ci consiste en une vue intellectuelle, par laquelle l'individu conscient des contradictions qui entrent dans le jeu de l'univers et de la société se désintéresse de ce jeu par la considération des forces adverses auxquelles l'absence de toute finalité imposant une conclusion laisse le bénéfice d'une égale légitimité, par laquelle il se défend du moins de prendre au sérieux plus qu'il ne convient ce jeu ambigu

et d'introduire un appétit d'absolu parmi le fait de relation changeant où l'univers se manifeste.

Ce qui fonde la valeur, à mon sens exclusive, du point de vue individualiste, c'est que nous ne pouvons évaluer toutes choses qu'en termes de conscience et que l'individu est le seul centre de conscience que nous connaissions. Les lois et les destinées sociales n'ont de sens que pour l'individu et l'individu conserve vis-à-vis de ces forces aveugles, que je ne sais quel instinct théologique instauré au cœur de la sociologie tente de diviniser, la même supériorité de roseau pensant qu'il conserve à l'égard des lois physiques. M. Hœffding, dans son bel ouvrage **Philosophie de la Religion**, exprime une conception très voisine de celle-ci. « Du point de vue de notre expérience, remarque-t-il, les êtres personnels apparaissent dans le réel comme des centres de valeur. Je veux dire comme des points vivants et centraux où la valeur se fait sentir et reconnaître. C'est la personnalité qui, dans le monde de notre expérience, donne de la valeur à toute chose. » C est sur ce point de vue que M. Hœffding se fonde pour faire tenir l'essentiel du sentiment religieux dans le jugement par lequel l'individu affirme que quelque chose vaut et plus expressément dans l'acte de foi par lequel il s'assure que cette valeur peut être conservée. Après avoir montré que la science, au cours de son développement objectif, est impuissante à établir que le sentiment de *la conservation de la valeur* soit pourvu ou dénué de fondement, l'auteur insiste sur la nécessité de cet élément religieux et de sa persistance pour que l'intérêt pris à la vie ne soit pas diminué. Le dégageant, à la fin de son volume, de tous les compromis où les religions positives l'ont fait entrer, de toutes les formes particulières qu'elles lui ont assignées, il montre qu'il peut s'exprimer dans les formes de la réalité la plus immédiate hors de tout recours à une conception d'immortalité ou de survie personnelle.

M. Mentré, en composant un livre sur **Cournot et la Renaissance du probabilisme**, s'est proposé pour objet principal de rendre plus accessible une œuvre dont l'importance, qui est certes considérable, lui semble méconnue. Cournot a pressenti en initiateur, un grand nombre des directions intellectuelles où d'autres esprits se sont engagés par la suite et M. Mentré n'a pas négligé d'en faire la remarque, mais il s'est appliqué surtout à mettre en évidence les aspects de la philosophie de son auteur qui lui ont semblé être riches en virtualités encore inépuisées. Il faut compter parmi ceux-ci les vues personnelles par lesquelles Cournot a continué et rénové la théorie probabiliste, notamment, sa notion du hasard comme d'une rencontre entre deux séries causales indépendantes l'une de l'autre. M. Mentré a très heureusement analysé ces points de vue. On regrette seulement que les dimensions déjà considérables de son cous-

ciencieux ouvrage l'aient déterminé à n'y pas comprendre trois études qui ont trait à cette idée maîtresse et dont l'une, sur la probibilité philo-ophique, eût gagné, semble-t-il, à être rapprochée du chapitre consacré à la probabilité mathématique.

Comme le précédent, l'ouvrage de M. Roger Picard est consacré à l'histoire des idées philosophiques. Il traite de **la Philosophie sociale de Renouvier**. Dominé par la conception du primat de la morale, ce philosophe crut toujours que la théorie devait avoir une répercussion dans le domaine de l'action. Aussi, très préoccupé de la réalisation de ses idées, il ne négligeait pas d'en déduire lui-même les applications à la pratique qu'elles lui semblaient comporter. C'est ainsi que dans les deux volumes de *la Science de la Morale*, œuvre à laquelle il attachait une importance capitale, il est entré dans des détails de casuiste, de juriste, d'économiste, d'homme politique sur le mariage, sur le droit de propriété, sur les modes d'impôt, sur les systèmes électoraux, sur le régime de la répression pénale. C'est ainsi que les questions demeurées actuelles de la peine de mort, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'arbitrage en vue du maintien de la paix reçoivent une solution dans cette somme des principes du philosophe ou en d'autres volumes où le souci pratique est encore plus intense ou plus direct. Ce sont ces divers points de vue que M. Picard a rassemblés dans son ouvrage sous un jour systématique, et dont il a su rehausser l'intérêt en montrant comment ils se rattachent tous aux principes majeurs de la philosophie générale de Renouvier.

Je suis bien en retard avec l'ouvrage de M. Ernest Seillière, **le Mal romantique**. Cette intéressante étude forme le quatrième tome de la série que l'auteur a consacrée à la philosophie de l'impérialisme. Je ne puis aujourd'hui qu'en signaler l'importance en ce qui a trait à la question de la véritable nature et de la signification du romantisme qui, indépendamment de l'ouvrage même de M. Seillière, de celui de M. Lasserre, *le Romantisme français* suscite actuellement toute une littérature à laquelle se rattachent notamment *l'Idéal du bonheur au* XIX^e^ *siècle* de MM. Marius-Ary Leblond, dont j'aurai l'occasion de traiter prochainement, et de nombreux opuscules parmi lesquels celui tout récent de MM. Louis Estève et Georges Gaudion, *les Héritages du romantisme*, où les aspects pathologiques de cette conception du monde, comme dans l'ouvrage de M. Seillière, sont plus particulièrement mis en lumière au cours d'une analyse très documentée.

Je mentionnerai avant de clore cette rubrique l'ouvrage sur **Kant** de M. Cantecor, petit précis publié dans la série *les Philosophes* et composé, avec clarté et méthode d'ailleurs, dans un esprit conforme à l'orthodoxie universitaire et une très substantielle petite brochure

de M. Léon Wéry, **Une philosophie de l'Art flamand**. Dans cet intéressant opuscule, l'auteur rappelle les théories émises dans *l'Histoire de la peinture* par Alfred Michiels et, en un réquisitoire très sobre de ton, mais qui mérite de retenir l'attention et requiert l'examen, il revendique en faveur de cet écrivain français qui peut passer pour un méconnu, l'honneur d'avoir formulé, vingt ans avant Taine, la théorie devenue classique de la concordance de l'œuvre au milieu.

Memento. — A signaler parmi les rééditions de quelque importance celle du *Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine* d'après des lettres inédites, par le Comte Foucher de Careil, chez Alcan, et celle des tomes IV et V du *Cours de philosophie positive d'Auguste Comte* dans la nouvelle publication à 2 fr. de Schleicher frères.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Dr Paul Joire : *Les Phénomènes psychiques et supernormaux*, in-8°, Vigot frères, 6 fr. — Edmond Cramaussel : *Le Premier éveil intellectuel de l'enfant*, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — Memento.

Le livre du Dr Paul Joire sur **les Phénomènes psychiques et supernormaux** est un gros volume de près de 600 pages, qui, malgré son aspect un peu lourd, demeure fort intéressant à lire. C'est qu'en effet, malgré une évidente prétention à l'étude sérieuse des faits, il n'offre de l'ouvrage scientifique que l'apparence, et tient plus du roman d'aventures que de l'essai de psychologie. Les plus merveilleuses histoires de fakirs et de sorciers, jointes au récit de fantastiques apparitions, de phénomènes de lucidité, de lévitation, se succèdent avec une abondance et une variété qui ne laissent point que de charmer les anciens lecteurs des contes de fées que nous avons tous été, les amateurs de merveilleux que la plupart d'entre nous cachent sous les dehors habituels de rigorisme religieux ou de scepticisme, soit mondain, soit philosophique, soit scientifique. Des brahmes marchent sur des brasiers incandescents, des féticheurs africains donnent à des missionnaires la preuve de surnaturelles facultés que, très modernes, les révérends Pères ne songent même pas à attribuer à une intervention diabolique, des tables montent au plafond, des objets sont renversés dans une pièce mise sous scellés, c'est plus qu'il n'en faut pour séduire au moins les mauvais écoliers, parmi les grands enfants soumis au dur et prosaïque enseignement de la vie quotidienne, qui les contraint à recourir aux services des P. T. T. pour expédier leurs messages, au lieu de leur permettre les communications télépathiques ou la sorcellerie d'un Ugéma Uzago, les force à construire l'escalier, l'ascenseur, le ballon et l'aéroplane,

quand la lévitation s'offrirait, d'un emploi si simple, si agréable, leur inflige de cruelles et imprévues leçons en les convainquant du manque de sûreté de leurs raisonnements sur le futur, alors que la lucidité dans l'avenir leur fournirait le moyen de n'être pas surpris par les ondées subites et les déceptions, d'autant plus désagréables qu'elles sont presque toujours tenues pour imméritées J'oublie la précieuse faculté de lire un livre les yeux fermés — ce qui rendrait d'inestimables services aux presbytes, — d'assister à la conversation de personnes dont l'opinion vous intéresse, de retrouver les objets perdus, etc., etc. De tout cela, et de bien d'autres choses encore, on trouvera de multiples exemples dans le livre de M. le Dr Paul Joire, au point que l'on en arrive à trouver criminelle presque la conduite de ceux qui, ayant rencontré des sujets doués d'aussi rares vertus, ne songent à les utiliser qu'en vue de buts mesquins et généralement égoïstes. C'est ainsi que le Dr Ferroul, de Narbonne, ayant découvert la lucidité d'Anna B..., la laisse végéter dans un emploi de bauchisseuse, et ne s'en sert que pour de misérables besognes policières, l'emploie à ennuyer un sous-préfet, à savoir par quel tenu revient un ami, auquel il télégraphie cependant, quand il eût été de son devoir de signaler ce cas extraordinaire au gouvernement, qui n'eût pas manqué d'appointer richement Anna B... et de s'assurer l'exclusif emploi de ce sujet extra-lucide pour simplifier la besogne des ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur, de la Guerre et de la Marine (service des renseignements). Tout au moins eût-il pu demander à une commission de l'Académie des Sciences ou de l'Académie de Médecine de l'examiner. Il est vrai que dès que des comités prennent la précaution d'inscrire les détails des expériences, il devient plus difficile de partager cet optimisme. Ce n'est pas, comme nous l'avons montré ailleurs (*Magnétisme et spiritisme*, p. 55), qu'il ne soit aisé de déjouer les meilleurs observateurs ; cependant, dans certains cas, les procès-verbaux rendent des services. Nous citerons par exemple celui-ci, que reproduit M. Joire, et qui est relatif à des expériences de lévitation.

... Comme la table restait en l'air pendant plusieurs secondes, il fut possible d'obtenir plusieurs photographies du phénomène... On obtint en tout vingt et une photographies dont quelques-unes sont excellentes. Ainsi, sur l'une d'elles, on voit le professeur Richet qui tient une main, les genoux et un pied du médium, dont le professeur Lombroso tenait l'autre main, et la table soulevée horizontalement...

Dans toutes les expériences qui précédèrent nous attachâmes principalement notre attention à bien surveiller la position des mains et des pieds du médium, et sous ce rapport nous croyons pouvoir les dire à l'abri de toute objection.

Toutefois, par scrupule de sincérité, nous ne pouvons passer sous silence un fait auquel nous n'avons commencé à prêter attention que le 5 octo-

bre, mais qui probablement a dû se produire dans les expériences précédentes. Il consiste en ceci que les quatre pieds de la table ne peuvent être considérés comme parfaitement isolés pendant le soulèvement, parce que l'un d'eux au moins était en contact avec le bord inférieur de la robe d'Eusapia.

... L'un de nous ayant été chargé d'empêcher ce contact, la table ne put se soulever comme les autres fois, et ceci n'eut lieu que quand l'observateur laissa intentionnellement se produire le contact qui est manifeste dans les photographies prises de cette expérience... On remarqua qu'en même temps le médium avait la main appuyée sur la face supérieure de la table et du même côté, de sorte que ce pied (de la table) était sous l'influence du médium tant dans la partie inférieure au moyen de la robe que dans la partie supérieure au moyen de la main....

— *Variation de la pression exercée par tout le corps du médium assis sur une balance*.... Dans cette expérience de la balance, quelques-uns d'entre nous pensèrent que son succès dépendait probablement du contact de la robe du médium avec le plancher sur lequel était directement placée la balance. Cela fut vérifié par un observateur spécialement préposé le soir du 9 octobre. Le médium étant sur la balance, celui d'entre nous qui était chargé de surveiller ses pieds vit bientôt le bord inférieur de sa robe s'allonger jusqu'à pendre en dehors de la plate-forme. Tant qu'on s'opposa à cette opération, la lévitation n'eut pas lieu, mais dès qu'il fut permis à la robe d'Eusapia de venir toucher le plancher, on vit se produire une lévitation répétée et évidente...

On comprend mal, après cela, que les partisans de la lévitation tiennent de telles expériences pour favorables à leur thèse.

Il est vrai que le Dr Joire lui-même, après avoir pris la précaution de nous avertir dès son premier chapitre que « les phénomènes psychiques sont d'une nature bien spéciale, et il faut tenir compte de cette nature dans leur étude, si l'on veut la faire sérieusement et avec fruit », s'empresse d'oublier ce sage précepte, en négligeant d'exposer les lois générales du mécanisme mental, ce qui lui permettrait d'observer qu'elles ne sont guère transgressées en des cas de ce genre. D'ailleurs, à l'exemple d'autres de ses collègues, le Dr Joire ne se préoccupe pas davantage de rechercher d'abord si les lois physiques, sinon psychologiques, ne rendent pas compte de certains phénomènes qu'il préfère dénommer supernormaux. C'est ainsi qu'il propose pour l'étude de ces phénomènes « des instruments nouveaux, tels que le sthénomètre », sans paraître se douter que, semblable en cela au biomètre du Dr Baraduc, le sthénomètre renseigne sur le pouvoir d'émission de rayons caloriques, puisqu'il n'est sensible qu'à la chaleur ; et si la variation de son aiguille diffère un peu, selon qu'on lui présente une bouillotte d'eau tiède ou une main humaine, c'est que le pouvoir rayonnant de ces deux objets ne doit pas être sensiblement égal, à la même température.

Après cela, nous ne pouvons que nous associer à la conclusion de

l'auteur : « Ce que nous constatons, en effet, nous dit-il, c'est qu'à chaque découverte que nous faisons, ce qui apparaît plus clairement à nos yeux, c'est l'étendue de notre ignorance. » Nous espérons qu'il voudra bien opérer cette constatation, une fois de plus.

§

Nous voyons dans l'étude de M. Ed. Cramaussel sur **Le Premier éveil intellectuel de l'enfant**, reparaître ces anciens concepts d'intuition et d'innéité, qu'on eût pu, il y a quelques années, croire à tout jamais bannis de la langue philosophique, mais qui ont été récemment remis en honneur. Leur imprécision même, favorisant le manque de netteté dans l'appréciation des faits, leur archaïsme semblent séduire les néo-psychologues qui recommencent ainsi une évolution, que tentèrent, longtemps avant eux, les poètes symbolistes. En littérature, cet essai fut heureux. Il l'est moins en psychologie, car les observations, auxquelles n'a pas renoncé l'auteur, cadrent mal, par leur nécessaire rigueur, avec le flou de telles notions; et le résultat, ainsi qu'il ressort de ses conclusions, n'est rien moins qu'une permanente contradiction de soi-même.

« On pourrait en effet, déclare M. Cramaussel, avec les psychologues les plus récents et en allant plus loin qu'eux montrer que dans l'enfant tout est organique... Mais on pourrait montrer aussi, avec des psychologues plus anciens, que dans ce développement tout est mental.. De même, dans le premier développement de l'enfant, tout est inné et tout est acquis... »

§

Memento. — Dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique* (6e année, no 2) M. le Dr Mignard étudie *la Joie passive* (*béatitude*) *et la théorie du sentiment agréable*, et trouve dans l'observation de nombreux cas pathologiques la confirmation d'une théorie déjà ancienne qu'il formule par ces termes, plus modernes : « Il semble que, tandis que l'émotion joyeuse dépend d'un état d'excitation, et l'état de béatitude de phénomènes de torpeur, le sentiment agréable, commun à ces deux modes de l'affectivité, doive être relié à l'absence d'inhibition, à la pleine et complète réalisation des tendances. Car il y a des tendances au repos, comme il y a des tendances à l'action... » M. Ribot avait déclaré, dans sa *Psychologie des sentiments*, de manière analogue, que le plaisir est « une marque dénotant que certaines tendances sont satisfaites ».

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Pierre Loti : *La Mort de Philæ*, Calmann-Lévy, 3,50. — A. Sainte-Marie-Perrin : *Bâle, Berne et Genève*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Dr Mauran : *Le Maroc d'aujourd'hui et de demain*, H. Paulin, 21, rue Hautefeuille, 2,50.

— Comte de Bouillane de Lacoste : *Autour de l'Afghanistan*, Hachette, 12 fr. — F. Niedieck : *Mes croisières dans la mer de Béhring*, Plon, 10 fr.

Sur l'Egypte et à propos de **la Mort de Philæ**, Pierre Loti a publié peut-être un de ses meilleurs livres, — un de ceux où l'on retrouve avec le plus de plaisir son genre d'impressions nerveuses, au petit frisson spécial ; ses qualités, ses antipathies et ses enthousiasmes. — La mort de Philæ, c'est la fin, la mort de l'Egypte ; c'est l'Egypte envahie par des tribus d'Anglais, accaparée par les snobs des Deux-Mondes, les bandes prolifiques des agences Cooks, traînant partout l'horreur des waterproof et des complets caca d'oie ; c'est l'Egypte devenue une immense baraque de foire où l'on montre les curiosités à coups de baguette sur la toile ; où l'on éclaire les tombeaux à la lumière électrique, — il y a même une lampe sous le nez de la momie d'Aménophis II dans les hypogées de Thèbes ; où l'on construit des hôtels pour voyageurs à côté des Pyramides, des Water-Palace sur le quai de Louxor, à côté des rangées de bateaux-touristes, et des boutiques où l'on débite comme au Sacré-Cœur la bimbeloterie stupide des pèlerinages. Il a fallu là-bas domestiquer les ruines, les étiqueter, les enclore de palissades et pour y pénétrer on doit montrer son permis. Thèbes est envahi par des cohues cosmopolites qui se rendent à table d'hôte en smoking, bâfrent et s'empiffrent comme à Londres, et aux heures indiquées par le guide vont s'exclamer sur les pylones ou sur la salle hypostyle ; Assouan est devenu une sorte de Port-Saïd, d'emporium américain où florissent les bistros ; au Caire, les Anglais enfin ont amené la pluie dans leurs poches, — car ils ont réussi à changer le climat de l'Egypte avec les travaux du Nil comme ils ont enseveli Philæ sous la montée des eaux, — tant qu'aujourd'hui c'est une sorte de Venise déserte, aux trois quarts submergée, dont les pierres croulent, qui va s'effondrer et disparaître (1). — Jadis l'Egypte gardait le mystère de son éloignement, de la difficulté des approches ; elle était défendue par le sable des déserts autant que par le fanatisme des bédouins ; on n'y allait qu'avec des fatigues et des risques ; sa grandeur était faite d'inapproché. On a changé tout cela et dorénavant c'est une promenade de vacances, avec des facilités et des rabais sur le prix, le transport en commun, des repas à forfait. Mais comme il arrive toujours on l'a gâtée par la civilisation ; on l'a rapetissée, réduite ; on en a fait une cohue et une foire, — et

(1) La noyade de Philæ, dit Pierre Loti, vient d'augmenter de 75 millions de livres le rendement annuel des terres environnantes. Encouragés par le succès, les Anglais vont l'année prochaine élever encore de 6 mètres le barrage du Nil ; du coup le sanctuaire d'Isis aura complètement plongé, la plupart des temples de la Nubie seront aussi dans l'eau et des fièvres infecteront le pays (*in fine*). — Ce sont, évidemment là, les bienfaits de la civilisation ; mais il faut ajouter que l'inondation dans des terrains secs, et qui recèlent des milliers et des milliers de cadavres, amènera également la peste.

tout ce qu'on en avait jusqu'ici préservé va disparaître. — Il reste sans doute encore là-bas de jolis coins, des sites déserts et mystérieux gardant la poésie de leur abandon, comme ceux de la ville morte qu'on appelle : les tombeaux des Khalifes, dans la banlieue du Caire. Le livre de Pierre Loti indique de même le charme des vieilles mosquées « en des quartiers faits de ruines, d'immondices et de décombres », et dit la poésie que garde un voyage en dahabieh; sur le Nil la sensation si prenante d'une visite aux tombeaux des Apis ou d'une promenade de nuit, au musée du Caire, parmi les momies des Pharaons : les impressions données par le temple de Denderah, et plus loin la vallée des Rois, les fouilles de Thèbes, — révélant sous les temples encore debout d'autres temples enfouis, plongeant dans la nuit des temps et de la terre. — Mais surtout son récit est précieux comme indiquant l'influence néfaste de nos approches, de notre civilisation utilitaire sur ces choses anciennes, — si loin de notre humanité présente qui, pour les honorer, ne sait que les rendre ridicules ou les détruire. C'est la contre-partie du livre de M. A. Moret (1) que nous présentions récemment et qui n'était que louanges. C'est le récit impartial d'un témoin.

§

Un des derniers volumes de la collection Laurens, les « Villes d'art célèbres », est consacré à **Bâle, Berne et Genève**. — sujet qui méritait peut-être d'être traité moins rapidement. L'auteur, M. A. Ste-Marie Perrin, n'a pu consacrer en effet que quelques chapitres très courts à chacune de ces villes et nous nous rendons compte qu'il a dû passer sur nombre de détails, se réservant de ne donner que des physionomies d'ensemble. C'est d'ailleurs un enthousiaste, — enthousiaste de la Suisse, — enthousiaste des villes helvétiques. Il a raconté tout le pittoresque de Bâle, qui contient peut-être trop d'hôtels du XVIIe siècle, mais où l'on peut signaler, à côté de la cathédrale, — malheureusement dévastée et qui n'offre que le vide des églises protestantes. — le Rathhaus (hôtel-de-ville); un précieux musée historique (dans l'église des Cordeliers) et des portes monumentales. Mais Bâle possède surtout des œuvres d'Holbein, qui sont de tout premier ordre, et si l'on veut, celles du « prodigieux » Boecklin, maniérées, théâtrales, gesticulantes, — et auxquelles nous avons la faiblesse de préférer quelques Albert Dürer et même le *Christ en croix*, de Mathias Grunewald. — De Berne, on peut signaler encore la cathédrale — malgré les travaux assez médiocres terminés en 1893 — et dont le porche est une merveille; quelques statues amusantes des fontaines, la tour de l'Horloge; des vieilles maisons, par exemple dans la rue du Marché; le musée historique qui contient des restitutions

(1) *Au temps des Pharaons*, cf. *Mercure de France*, 16 mars.

curieuses, de l'orfèvrerie religieuse, des armes, des tapisseries, des peintures, etc... — A Genève enfin, outre la situation heureuse de la ville sur le lac Léman, on goûtera pareillement le pittoresque quartier de la Cathédrale, — la cour Saint-Pierre, avec diverses parties de l'Hôtel-de-ville, la tour Baudet, des restes du château Saint-Aspre; enfin le musée Rath et l'Arsenal, également un musée. — Mais M. Sainte-Marie-Perrin insiste plutôt sur le caractère actuel des villes que sur leur héritage artistique. Il semble aussi qu'il manque à son livre beaucoup d'illustrations qui auraient y trouver place. — Tel qu'il est, il tient cependant une place honorable dans la collection des « Villes d'art célèbres » et nous ne pouvons regretter de l'y voir figurer.

Le Dr Maurin, qui s'est établi à Rabat, et je crois bien y séjourne encore, a publié sur **Le Maroc d'aujourd'hui et de demain**, — le pays, les habitants, les mœurs, une étude pleine d'observations souvent justes, — parfois malveillantes, mais qui contient quand même nombre de pages intéressantes. Il donne ainsi des indications curieuses sur l'anarchie marocaine aux derniers temps du sultan détrôné Abd-el-Aziz ; de jolis coins et des sites; des notes encore sur la société juive; il a recueilli quelques contes et des scènes de mœurs terminent le volume. Entre temps, il préconise la création « d'agences commerciales », de préférence à nos consulats; j'indiquerai encore des détails sur la fabrication et la teinture des tapis; sur les petites industries marocaines; sur l'art de construire et surtout de décorer l'habitation, où l'auteur s'étonne lui-même de son enthousiasme, de même que devant certaines formes d'art qui sont en somme de tradition parmi les peuples musulmans. — Le Dr Maurin est un utilitaire et du dernier bateau; il prêche la civilisation et fait l'éloge de la contrée, — « terre de lait et de miel », — terre promise de la colonisation, mais où il y a bien aussi « du sable à gratter ». On ne s'étonnera donc pas de rencontrer sous sa plume les clichés usuels des socialistes et des utilitaires : *les classes dirigeantes ; les salariés; prix courants : débouchés nouveaux ; le souffle civilisateur ; l'expansion mondiale; le rayonnement intellectuel*, etc... C'est le jargon, n'est-ce pas, du socialisme et il me semble toujours entendre un discours de M. Jaurès.

§

Nous avons retrouvé avec plaisir le voyage, déjà publié dans *le Tour du Monde*, du commandant de Bouillane de Lacoste, **Autour de l'Afghanistan**, dans l'édition définitive de la librairie Hachette. C'est un récit rapide, — peut-être un peu bref — une course mouvementée par monts et vaux, — surtout par monts, car l'auteur a traversé le Pamir, qui est bien décidément « le toit du monde »,

avec des altitudes de 4.000, 4.500, même 5.380 mètres, et où des passages se trouvent à 5.600 m. et davantage, tandis que les glaciers des cimes s'élèvent jusqu'à 7.000. Ceux qui aiment les récits de longs voyages d'explorations seront ici satisfaits, car le commandant de Bouillane de Lacoste a fait le tour de l'Afghanistan et traversé une des régions les plus ignorées de l'Asie, passant par Samarkande, longeant la frontière de Chine, où il a du reste pénétré un peu, passant le Petit Thibet et le Kachmir, puis à travers le Bélouchistan, par Kélat et Nushki, enfin suivant à peu près la frontière de Perse, de Robat à Mesched.— Je dois dire toutefois qu'en parcourant ces territoires si peu fréquentés il expédie un peu trop sa narration; c'est l'erreur de beaucoup de voyageurs de ne vouloir absolument s'étendre que sur ce qu'ils pensent de l'inconnu, lorsque pour le lecteur, la façon de voir est surtout intéressante. L'ouvrage cependant est agréable à lire; il donne de curieux tableaux de route, des détails précieux sur l'itinéraire et quelques sites rencontrés; des anecdotes amusantes aussi comme sur les « pierres pèlerines » des environs de Mesched; les mariages à terme, en usage au même lieu; des légendes comme celle qui se rapporte aux goîtreux de Yarkand. — Avec une intéressante préface de M. G. Leygues, qui s'est chargé de le présenter et rappelle le conflit toujours menaçant des Anglais et des Russes dans l'Asie centrale, le livre du commandant de Bouillane de Lacoste, agrémenté d'illustrations nombreuses et de cartes, est un excellent ouvrage de bibliothèque.

Chez Plon, voici encore **Mes croisières dans la mer de Behring**, de Paul Niedieck, un Allemand qui a fait tout exprès le voyage, peut-on dire, pour le plaisir stupide de la chasse. — Il faut bien s'en rendre compte du reste, l'homme est certainement l'animal le plus sauvage de la création. Voilà un gaillard qui a fait des lieues et des lieues, frété un navire, passé la mer, vécu sous la tente avec des nourritures plutôt médiocres, passé des journées à la pluie et au soleil, isolé sur des plages désertes en des pays impossibles, non par devoir, pour satisfaire une grande idée, mais dans le but unique de traquer, abattre, détruire de braves bêtes qui ne lui ont jamais rien fait; sans même l'excuse de la nécessité; pour rien, pour le plaisir; par orgueil de montrer « un beau tableau ». Le plaisir de la chasse, on peut le dire aussi, est un reste de barbarie M. P. Niedieck est obligé de constater lui-même la curiosité amusante des phoques, qui les conduit sous le canon de son fusil; il reconnaît que les ours sont des animaux pacifiques, d'un naturel très doux; qu'ils sont végétariens. La supériorité de l'homme n'est donc que d'avoir inventé les armes à feu. — Le volume heureusement donne quelques renseignements précieux à retenir sur les populations sibériennes : les Konakes, les Kamtchadales, les Tchouktches; plus loin des détails très intéressants

sur les peuplades primitives de l'Alaska ; ensuite il parle de la faune, du climat, de l'exploitation de l'or, de la chasse aux morses et aux élans — comme il fallait s'y attendre — et se termine par une nomenclature des animaux collectionnés par l'auteur. — L'ouvrage comporte beaucoup d'illustrations excellentes et une carte.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Ernest Daudet : *L'Exil et la mort du Général Moreau*, Hachette, in-18. — Commandant Picard, *Bonaparte et Moreau*, Plon, in-8. ; *La Campagne de 1800 en Allemagne*. Tome I : *Le Passage du Rhin*, Chapelot, in-8. — *Mémoires du général Griois* (1792-1822), avec un portrait et une introduction par M. A. Chuquet. Tome I. Plon, in-8. — Lieut.-de Chilly : *La Tour du Pin premier ministre constitutionnel de la guerre*. Les origines de l'armée nouvelle sous la Constituante. Perrin, in-8. — Pierre Baudin : *Notre armée à l'œuvre*. Grandes manœuvres de 1908, avec croquis et une carte. Lavauzelle, in-18. — Lieut. G. Lautour : *Journal d'un spahi au Soudan* (1897-99), publié par J. Hérissay. Perrin, in-18. — J. Poirier. *Feuillets d'histoire* (2e série), Albin Michel, in-16. — A. Keller : *De Brienne au 13 vendémiaire*. Méricant, in-18. — Général Donop : *Un voyage d'études militaires du duc d'Orléans*. Nouvelle Librairie Nationale, in 18. — Memento.

M. Ernest Daudet, avec son livre **L'Exil et la mort du général Moreau**, vient d'ajouter un chapitre émouvant à l'histoire de la Révolution et de l'Empire. Quelques pièces de correspondance inédites, retrouvées, nous révèlent l'inexorable destin du vainqueur de Hohenlinden, à partir du jour où la haine de Bonaparte le marque comme un réprouvé. Moreau en exil, la dignité de sa vie le fait estimer davantage. Puis, vient le jour où, frappé dans ses affections intimes, ayant perdu son fils et vu sa femme, terrassée par la maladie, brutalement expulsée de France, toutes ses amertumes jusque-là refoulées réveillent en lui la haine qui s'apaisait. Il écoute alors les propositions si flatteuses du Tsar. L'exemple de Rapatel, son fidèle aide de camp, qui, poussé par le besoin, vient de prendre du service en Russie ; plus encore, sans doute, celui de Bernadotte, opèrent chez lui un bouleversement des idées morales. Il sera le conseil du Tsar, avec le seul dessein d'abattre le despote qui a flétri son honneur militaire. Il n'exercera aucun commandement ; et, le soir de Dresde, la première fois qu'il se trouve en présence des troupes françaises, Moreau, en frac bleu et chapeau haute forme, galope botte à botte avec le Tsar, lorsqu'un boulet vient lui briser les deux jambes. « Je n'ai rien à me reprocher » dit-il, en mourant, réponse de sa conscience au doute qui se lève en lui, à ce moment.

Le récit de M. E. Daudet est d'une grande sobriété ; l'historien s'est défendu de tout développement. Cette simplicité convient à la grandeur tragique de cette existence, cruellement dénouée, après les plus extraordinaires alternatives de gloire et d'infortune. Œuvre de haute compréhension. Le cas de Moreau est tout exception :

il échappe aux jugements tranchants, tout d'une pièce, des esprits courts. Sans doute, l'erreur dernière du proscrit reste entière, et c'est le lieu de rappeler ce que Barbey d'Aurevilly écrivait à propos du duc de Raguse : « On ne sauve pas son honneur comme un drapeau qu'il est beau de rapporter en pièces. L'honneur doit se rapporter en entier. S'il est touché, il est perdu. » Soit. N'oublions pas, toutefois, qu'avant d'être coupable Moreau a été « une victime ». En nous le rappelant, M. E. Daudet a accompli la tâche honorable d'achever de ruiner la mauvaise légende, propagée par Thiers, avec son incroyable légèreté coutumière, d'un Moreau citoyen subversif et soldat séditieux, compromis et joué dans un odieux et ridicule complot d'opéra-comique, machiné par des policiers.

Ce livre, où l'on retrouve, en des pages trop brèves, à notre gré, la physionomie de l'odieux procès de l'an XII, complète de la façon la plus heureuse un ouvrage, que l'on peut considérer comme définitif, de M. le chef d'escadron d'artillerie Picard : **Bonaparte et Moreau**. Si l'on veut connaître la question Moreau, il est indispensable de se reporter à cet ouvrage, d'une érudition sûre et d'une rigoureuse impartialité. M. Picard a déterminé avec précision les origines du dissentiment profond qui a séparé ces deux hommes. Pour bien en comprendre les causes, il faut retenir ce que représente Moreau, sous le gouvernement consulaire, à l'heure où tous les ressorts du gouvernement travaillent au rétablissement du pouvoir personnel. Il reste le type achevé du soldat républicain, dont l'âme s'est façonnée à l'idéal de l'an II. De toute sa carrière, il n'a passé que quelques mois à l'armée d'Italie, pour y sauver une situation désespérée. Il a vécu, surtout, aux armées du Rhin, parmi ces « spartiates », anciens volontaires des premières armées de la République, désintéressés, dédaigneux, fiers de leur probité, qui continuaient à servir « nus, affamés, sans solde ». A l'école de la misère, de tels soldats avaient été rompus à tout supporter, sans espoir de récompense. On voit un ambitieux et un violent comme le futur duc d'Elchingen refuser un grade, dont il se juge indigne; un divisionnaire de 46 ans, le général Colaud, écrit au ministre de la Guerre: « Mes moyens physiques et moraux ne me permettent pas d'accepter un commandement de troupes aussi conséquent; ce serait compromettre la chose publique en me chargeant de ce commandement au-dessus de mes forces. Je ne suis qu'un médiocre lieutenant et non un capitaine (1). »

O temps fabuleux! O stratèges sexagénaires de la IIIe République, que n'imitez-vous votre glorieux ancêtre de l'armée du Rhin! Moreau, ancien légiste, soldat-philosophe, donnait le premier l'exemple de la simplicité des mœurs et de l'austérité des principes. Il n'était poussé

(1) Archives administratives du ministère de la Guerre.

par aucune ambition personnelle ; il ne pensait qu'à l'intérêt général. Modeste, timide, il est tête à l'excès. En 1800, Bonaparte essaie de lui imposer ses plans pour les opérations à conduire en Allemagne. Moreau ne veut rien entendre : il menace de résilier son commandement, tout en protestant de son dévouement absolu. Bonaparte renonce à lui imposer ses vues ; pourtant, il est le chef du gouvernement. On ne sait, ici, ce qu'il faut le plus admirer : l'indépendance et la fierté de Moreau ou la haute intelligence et l'esprit politique de Bonaparte. L'accord subsiste entre les deux amants, qui se partagent la popularité de la nation, tant qu'il s'agit de l'intérêt supérieur du pays. Cela est à la louange de l'un comme de l'autre. Mais sitôt que le danger a cessé sur les frontières, sitôt qu'à l'armée du Rhin il devient possible de reporter les regards vers l'intérieur, lequel de ces soldats, qui ont conservé le dévouement naïf et désintéressé des « premiers jours républicains », n'est pas frappé par le luxe grandissant et les passions ambitieuses du gouvernement consulaire ? De là, leur attitude de surprise hautaine, amère, dédaigneuse en présence du carnaval impérial qui se prépare. C'est l'attitude que prendra de plus en plus Moreau à mesure que Bonaparte s'éloigne davantage de son idéal. Moreau se marie et les susceptibilités de femmes distillent leur venin particulier dans la dispute. Le fossé se creuse de plus en plus : c'est, sans doute, pour donner à sa jeune femme le luxe et le confort que Moreau, revenant tout son passé, s'est réservé le huitième des contributions levées en Allemagne, soit quatre millions (1). Bonaparte ne laisse pas passer une si lourde faute. Il se garde bien de sévir. Il se contente de la faire divulguer par le *Moniteur* ; puis il interdit aux journaux de publier la lettre où Moreau tente de se disculper. Le coup est porté. Désormais, Moreau boude retiré à Grosbois ; il soulage sa mauvaise humeur par des sarcasmes qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd : la police de Fouché est aux écoutes. Moreau ne fut jamais coupable que de railleries et de traits qui portaient juste et restaient dans la plaie. Il ne fallait rien de plus pour en faire une victime, à la première apparence. Son procès restera, dans l'histoire, comme un des plus redoutables exemples de la monstruosité de la Justice d'Etat, lorsque les policiers et les hommes de loi s'accordent pour se faire un piédestal de l'importance et de la qualité de l'inculpé (2).

Pour nous laver de ces tristesses et de cette honte, il faut revenir aux jours où Moreau était un soldat intact, sans peur et sans repro-

(1) Miot de Mélito, *Mémoires*, t. I.

(2) Pour le procès, voir la lettre de Moreau à Bonaparte, du 17 ventôse an XII ; voir également son Discours prononcé devant le Tribunal criminel spécial de la Seine, ainsi que le Mémoire justificatif, présenté par Bonnet, Bellard et Pérignon, ses défenseurs.

che. Dans un récent ouvrage, **La Campagne de 1800 en Allemagne**, dont le premier tome est seul encore paru, M. le Com. Picard s'est attaché au compte-rendu des opérations militaires, conduites par Moreau, entre Rhin et Danube, à la tête de l'admirable armée qu'il avait imprégnée de son esprit. C'est une des plus intéressantes campagnes, en même temps qu'une des plus fructueuses, que l'on puisse étudier, pour suivre l'évolution de la « grande tactique ». Moreau appartient plutôt à l'École des tacticiens du XVIIIe siècle qu'à Napoléon ; il était pour « la guerre méthodique », pour « la partie d'échecs » sur un théâtre déterminé. Cette campagne est donc la dernière qu'on ait faite dans le vieux style (1). Napoléon allait tout renouveler. A ce titre, il est donc particulièrement intéressant de l'étudier. C'est, au moins, une curieuse étude d'archéologie militaire.

§

M. A. Chuquet a écrit en tête des **Mémoires du Général Griois (1792-1822)** une introduction très vivante. Il nous présente, tour à tour, les officiers d'artillerie les plus marquants du Premier Empire. Ce sont les chefs ou les émules de Griois, qui appartenait lui même à l'arme savante. C'est un véritable plaisir que de faire leur connaissance, en compagnie de M. A. Chuquet, dont l'inépuisable érudition réussit, sans effort apparent, à nous rendre leurs figures familières. Il les connaît comme s'il les avait pratiqués. Il a dénombre leurs campagnes, leurs blessures, leurs prouesses ; il sait leur fort et leur faible ; il est instruit même de leurs galanteries. Ainsi défilent à nos yeux : Marmont, Muiron, La Martillière, d'Anthouard, Lariboisière, Sorbier, Drouot, Lacombe Saint-Michel, Ruty, Prost, Demanelle, et jusqu'au fantasque Paul-Louis Courier, dont Griois a tracé une peinture amusante, prise sur le vif.

Les souvenirs de Griois sont charmants. On reste surpris qu'écrits à un âge avancé ils aient gardé des impressions aussi fraîches et une touche aussi légère. Les femmes tiennent dans l'existence de Griois autant de place, sinon plus, que la guerre. C'est une manière de Lauzun style Empire, avec moins de grâce et de raffinement, dépourvu d'impertinence, mais aussi volage et friand d'aventures. Il a l'air quelque peu avantageux ; il ne choque cependant pas, tant il conte simplement, avec une délicieuse naïveté, la vie enchanteresse que le ciel et les femmes d'Italie réservaient alors aux fringants militaires, au cours des années heureuses qui vont de 1797 à 1812. C'est l'Italie passionnée, célébrée par Stendhal et P.-L. Courier : les passades amoureuses, comme les coups de stylet, étaient alors monnaie cou-

(1) Helas! il n'y a pas longtemps que les Français ont repris à leur compte les règles de la tactique du XVIIIe siècle, comme si Napoléon n'avait jamais existé pour eux.

rante ; pour y vivre tout son saoûl, il suffisait d'avoir bon pied, bon œil et le reste. Griois, enfant de Mars, était, à ce sujet, parfaitement pourvu. Mais ces souvenirs si vifs sont traversés de pages sombres. Griois fit cette atroce campagne de Calabre en 1806, marquée par les fusillades, l'incendie, le viol, sans accompagnement de la gloire. Au point de vue historique, c'est la partie la plus importante de ce volume.

§

La Tour du Pin fut le « premier ministre de la Guerre français qui comparut devant une assemblée délibérante ». Plaignons-le sincèrement. Il eut à remplir une tâche fort rude. Il se ressentit d'ailleurs de cet excès d'honneur, car ce ministre de la Guerre de la monarchie dura ce que vit un ministre de la République : le 4 août 1789 vit son aurore, et le 16 novembre 1790 amena son déclin. Ce fut un honnête homme, loyal, bon jusqu'à la faiblesse, et faible jusqu'à.... Il assista impuissant à la décomposition des vieilles disciplines monarchiques ; il jugea tout perdu, bien à tort, car les guerres de la Révolution ont suffisamment montré que le fonds de l'armée monarchique n'avait pas été entamé ; et, croyant à la fin des temps, il jeta le manche après la cognée. Il est bien excusable. La vérité est que le digne La Tour du Pin était trop vieux pour une époque si difficile. En aucun temps, la place n'est aux « vieilles femmes », à la tête du ministère de la Guerre. Chose curieuse, le plus fidèle portrait qui nous reste de lui paraît être celui que Danton, qui n'était alors qu'un harangueur de carrefour, jeta dans une diatribe, à la barre de la Constituante. M. de Chilly, qui a tressé ce livre comme une couronne votive à la mémoire de La Tour du Pin, a cependant fait une œuvre méritoire, d'un vif intérêt. La seconde partie surtout est fort utile à connaître : c'est l'exposé des travaux de la Constituante sur la réorganisation de l'armée. Bien des détails, trop ignorés, s'y trouvent mis en lumière d'une manière très heureuse.

§

Il y a toujours plaisir à signaler un nouvel ouvrage de M. Pierre Baudin. Il est celui de nos écrivains militaires qui s'est toujours montré le plus net, le plus franc, le plus loyal. Si l'on avait vraiment le désir de corriger les vices de notre institution militaire, il n'y aurait qu'à se reporter aux indications données dans ses différents ouvrages. M. P. Baudin a dit tout ce qui était à dire sur le Haut Commandement, sur les états-majors, sur l'avancement, sur la fortification abusive, etc., etc. Aujourd'hui, dans un petit livre, **Notre armée à l'Œuvre**, M. P. Baudin, prenant le cas concret des grandes manœuvres de 1908, exerce la critique la plus vive, malgré la modération et le tact qu'il y emploie, des actes du Haut Comman-

dement au cours de cette période d'instruction sur le terrain. Je n'en veux rien citer ; je me sens de suite arrêté par l'embarras de choisir entre tant de critiques nettement formulées et justement méritées. Mais mon vœu le plus ferme est que tous nos officiers lisent et méditent ce livre, qu'ils en retiennent les enseignements. J'ajoute le souhait qu'ils gardent tous, malgré tout, le sincère et robuste optimisme de M. P. Baudin qu'il tire de cette « belle hérédité française », source la plus vivace de nos vertus militaires.

Il me reste à signaler le **Journal d'un Spahi au Soudan**, du lieutenant G. Loutou, malheureuse victime des grèves du Nord. Pages alertes, d'allure vive, pleines d'entrain, écrites avec le tempérament d'un cavalier, au grand trot de ses impressions. De M. J. [illegible], une nouvelle série de **Feuillets d'histoire**, dont quelques-unes des études, réunies sous ce titre, sont instructives. M. A. Keller entreprend une tâche redoutable en publiant la Correspondance, les Bulletins et Ordres du jour de Napoléon. Son premier tome, **De Brienne au 13 Vendémiaire**, contient bien des morceaux dignes de l'oubli. M. Keller semble s'attacher à une œuvre de vulgarisation ; il peut donc paraître que c'est rendre un mauvais service à la gloire napoléonienne que de mettre sur le même plan *le Souper de Beaucaire* et *la Campagne d'Italie*. Quant aux érudits, ils savent depuis longtemps où trouver ces miettes de l'histoire.

Le général Donop s'est constitué le garde du Corps, précepteur militaire du jeune roi de France *in partibus infidelium*. Il nous donne **Un Voyage d'Études militaires du duc d'Orléans**, série d'études faites sur le terrain de la campagne de 1809. Accordons-nous à reconnaître qu'un pareil jeu peut être plus profitable pour un Prince que de poursuivre la rouge sur le tapis vert des tripots. D'autre part, certaines des discussions du général Donop sont loin d'être banales. Quant au sujet même, son intérêt reste inépuisable.

Mémento. — Il faut lire de Saint Alban, la Psychologie de l'officier de demain, dans la *Coopération des Idées*, de G. Deherme. Extrêmement original, très audacieux, cet article contient la solution idéale. Si l'on veut [illegible] que l'armée ne soit ni un trompe-l'œil pour l'extérieur, ni un péril pour l'intérieur, il faut se résigner à ce qu'elle devienne une élite, dans le sens absolu du mot. Les méthodes de Saint Alban sont radicales ; il n'y a que celles-là qui donnent des résultats dans un temps minimum. Or, vraiment il commence à être temps que cela change... — *Revue d'Histoire* (Chapelot) : Les Armées du Rhin au début du Directoire. La bataille de Hohenlinden. Études tactiques de la campagne de 1806. La guerre de 1870-71 (avril). — *Revue militaire des Armées Étrangères* (Chapelot) : La guerre Russo-Japonaise. Les grandes manœuvres japonaises en 1908, etc. — *Revue militaire générale* (Berger-Levrault) : La Campagne de 1796 en Allemagne. Études stratégiques. Une journée aux

manœuvres du Centre, article à rapprocher du livre de M. P. Bazin. — (Avril) G. de Schaefen : Opinions Allemandes : La Guerre actuelle. — Cap. Canonge : La pensée de [illegible]. — [illegible] Picat : La Cavalerie dans la guerre Russo-Japonaise. — *Journal des sciences militaires* (Chapelot), 1er avril : Quelques idées sur l'instruction d'un régiment d'infanterie. G. Pedoya : le Commandement des troupes. — Officiers de réserves, etc. — 15 avril : G. Picard : La liaison des armes ; l'instruction au point de vue militaire, etc. — 1er mai : Cap. Sch[illegible] : La Batterie à 3 pièces et l'artillerie d'avant-garde, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Dom Bruno Destrée O. S. B. : *Au milieu du chemin de notre vie*, [illegible] Bloud et Cie.

C'est une attachante et sympathique figure que celle de l'auteur des *Poésies symboliques et religieuses*, groupées sous ce titre : **Au Milieu du chemin de notre vie**. Avant de se soumettre au joug, plus suave que pesant, de la règle monastique, Georges-Olivier Destrée fut un esthète délicat, épris des rêveuses visions évoquées pour notre enchantement par les pinceaux magiques de Burne-Jones et de Dante-Gabriel Rossetti. De ce dernier surtout il aimait la pureté ardente, la douloureuse suavité ; et il nous donna, de quelques-unes de ses poésies, des traductions très heureuses dans un essai, aujourd'hui presque introuvable, sur les Préraphaélites. La recherche de ces émotions exquises, toutefois, et l'attrait de ces subtils songes, n'arrivaient point à le satisfaire. L'art, s'il n'a quelque substance éternelle, s'il nous laisse dans le vague sans nous mener vers l'infini, risque de devenir une excitation maladive et décevante. Il éveille en nous des puissances mystérieuses que la religion seule, intelligemment comprise et sainement pratiquée, peut assouvir. Georges-Olivier Destrée le sentit bien ; et, comme son âme était profonde, il lui fallut les joies mystiques et la paix du cloître. Il se fit bénédictin. On se fait trop souvent, d'une façon exclusive, des idées de poussière, d'érudition et de minutieux labeur. En réalité, les fils de saint Benoît sont d'abord des contemplatifs. Ils ont pour vocation première la méditation, l'ascèse et la louange divine. Leur Patriarche, qui domine de si haut les siècles, passait des nuits en prière, les bras étendus, sur les sommets du Cassin. Il unissait alors son extase au concert des astres.

L'Église le met au nombre de ces hommes rares qui, instruits par l'Esprit Saint, eurent l'amour de la beauté et de l'harmonie. Aussi, à travers les âges, sa postérité se plut-elle à élever des temples, splendides en même temps que sévères, et à les remplir de sereines et de solennelles mélodies. Quand il n'est pas dans sa stalle ou à l'autel,

occupé aux fonctions liturgiques, le bénédictin vraiment digne de sa vocation peut, dans le silence de la cellule, au lieu des vaines rumeurs, entendre la musique intelligible que forment en nous, par l'écho lointain qui nous en arrive, les éternelles Idées. C'est une bénédictine, c'est sainte Hildegarde, qui a trouvé la formule célèbre : *Symphonialis est anima*, et il n'est rien de plus mélodieux dans son onction que le latin d'une autre fille de saint Benoît, la grande moniale Gertrude. Leur vie tout entière, ainsi coulée avec eurythmie, dans le chant de l'office, dans l'accomplissement des rites sacrés, dans l'étude et dans la contemplation, donne facilement aux moines bénédictins une certaine majesté simple et grave qui les accompagne partout. Tels on peut les voir à Subiaco ou à Monte Cassino ; tels je les ai rencontrés sous les admirables cloîtres et dans l'éclatante basilique, toute d'or et de porphyre, de Saint-Paul-hors-les Murs.

Elle est bien d'un homme qui a profondément éprouvé ces austères douceurs de l'existence régulière et qui ne regrette rien du monde, la page suivante où, dans un de ses *Poèmes légendaires*, consacré à nous décrire la conversion de saint Jean Gualbert, Dom Bruno Destrée semble avoir fait un léger retour sur sa propre jeunesse inquiète.

Au bas de l'allée des Cyprès, vers la porte de San Miniato, dominant les cris et les rires des enfants qui jouaient au dehors, une femme appelait, avec de longues et tendres inflexions, un doux prénom italien. Plus loin, dans le quartier des orfèvres, le rythme clair des marteaux battait sans trêve les enclumes, tandis qu'à intervalles réguliers, comme une plainte mélancolique, s'élevait et planait sur la ville, le cri lent, prolongé, des marchands ambulants. Des bateliers, puisant et versant dans leurs frêles nacelles, le limon fécondant de l'Arno, s'appelaient à longs cris, et plaisantaient bruyamment, et sur le vieux pont romain, des chars attelés de mules passaient en longues files, avec de joyeuses sonneries de clochettes et de clarines. Parfois, nonchalamment couchés sur les brancards, leur conducteur chantait, épris de son chant, une langoureuse et berçante chanson d'amour : sa voix juvénile retentissait un instant entre les deux rives, et s'éteignait et se perdait bientôt, avec le tintement des clochettes dans le dédale compliqué des rues tournantes. Parfois aussi, un clair rire d'enfant jaillissait, imprévu et rapide, et toutes ces rumeurs et ces voix montaient vers Jean, adoucies et bercées par la plainte confuse et continue du fleuve, déversant ses eaux par-dessus un barrage, en amont de la ville.

Longtemps, longtemps, écoutant tous ces bruits, et contemplant l'admirable paysage qui s'offrait à sa vue, Jean resta rêveur, songeant à tout ce que la vie lui offrait de gloire et de bonheur dans cette ville, qu'il aimait par-dessus toutes, et dans laquelle ses ancêtres avaient vécu, illustres et puissants. Mais troublant ses rêves de bonheur, le souvenir des discordes et des crimes, qui sans cesse ensanglantaient la cité, inquiétait son esprit. N'était-ce pas dans cette même ville, d'apparence si heureuse et si char-

mante, que son frère bien-aimé avait été, quelques mois auparavant, assassiné, alors que, pour lui aussi, la vie s'annonçait souriante et pleine de promesses; et n'était-ce point encore sur cette douce et radieuse terre florentine, que lui-même, Jean Gualbert, avait failli en ce jour, et presque au sortir des offices du Vendredi-Saint, commettre un crime irréparable? Troublé, Jean se souvint en cet instant des joies ineffables qu'il avait goûtées dans l'église de San Miniato, pour avoir, surmontant en lui l'esprit du monde, agi par amour du Christ, et fait miséricorde à son ennemi. Il se revit priant, le cœur enflammé d'amour, devant l'autel, et de nouveau, il crut entendre les calmes voix des moines, psalmodiant leur office.

Reportant ensuite ses yeux sur Florence, toute la gloire et les plaisirs qu'y trouvaient les siens lui parurent vains et frivoles, comparés au paisible et constant bonheur que les fils de saint Benoît trouvaient dans leur vie d'adoration et de prière. Il comprit alors que sa vie passée, toute cette journée, et cette incomparable et séduisante vision de Florence n'avaient été qu'une épreuve destinée à lui révéler sa vocation, et qu'il n'était point de plus noble vie que celle de ces contemplatifs, méditant pour les reproduire et les montrer au monde les vertus du Sauveur des hommes; et qui, dédaignés du grand nombre, renonçant à tout bien terrestre, priaient, intercesseurs perpétuels pour les fidèles et les impies, protecteurs et soutiens des pays où s'élevaient leurs cloîtres. Et comme Jean Gualbert avait l'âme héroïque, assoiffée d'amour et de dévouement, le choix qui décidait de sa vie fut fait sur-le-champ. Et c'est pourquoi, retraversant la place, il poussa d'une main ferme la porte de ce couvent de San Miniato, qu'il ne devait quitter dès lors que pour aller fonder un asile plus paisible et plus près de Dieu, dans les solitudes bénies et couvertes de forêts de Vallombreuse.

Cette page, à mon sens, est vraiment significative. Rien de tragique, certes, n'a traversé la belle jeunesse de Dom Destrée, épris uniquement de peinture, de musique et de poésie. Mais, au milieu d'un de ses voyages d'art, et dans quelque cloître italien, peut-être, comme Jean Gualbert Visdomini, il a entendu, lui aussi, retentir l'appel à une vie plus haute. La longue citation qu'on vient de lire permet de saisir sa manière. Il excelle à ces récits de légende et il s'y montre visiblement le frère des artistes de l'école de Beuron, qui ont représenté au mont Cassin, en grandes fresques, les scènes principales de la vie de saint Benoît. Comme eux il aime les teintes tranquilles, les attitudes calmes, les lignes simplifiées se dessinant sur des fonds clairs. Il est toutefois moins hiératique et ses visions ont presque toujours le charme ingénu qui nous séduit chez les Primitifs.

Voici, par exemple, comme il fait parler sainte Dorothée de Cappadoce, au moment d'aller au martyre :

Déjà, devançant la mort, mon esprit voit s'ouvrir de nouveau les royaumes célestes, et les jardins azurés, pleins de fleurs et de fruits, du Paradis. Des anges blancs volent par-dessus les jardins paisibles; sur les trônes formés de verdure et de fleurs, auréolés et nimbés de lumière éblouissante, les saints et les saintes me contemplent; et voici que, penchés vers la

terre, d'autres anges agenouillés sur de légers nuages prient, pour que mon âme puisse sans péché quitter ce corps terrestre. O ciel, j'entends leur voix séraphique et leur prière. Seigneur, recevez mon âme et pardonnez les offenses de votre servante.

Mais il n'y a pas chez D. Bruno Destrée que cet écho des saintes Cantilènes et le don de lutter, par la naïveté du coloris, avec les archaïques peintres de scènes mystiques. Il est amant de la nature, à l'exemple de Ruskin, dont il fut épris autrefois. Il excelle à traduire les frissons, les nuances, les fraîcheurs d'une eau courante. Son œuvre est tout embaumée des parfums, toute sonore des bruits du matin. En cela il ne se montre pas du tout infidèle à l'idéal de son ordre. Newman, dans son admirable essai sur la *Mission de saint Benoît*, trouve à la vie des bénédictins primitifs quelque chose de virgilien, et il suffit de voir au milieu de quels paysages, sur quelles collines, en face de quels horizons, les anciens moines choisirent leurs solitudes, pour être certain qu'ils comprenaient et aimaient les pures beautés de la création. Par ces choses visibles, ils s'élevaient jusqu'aux invisibles; ils s'en servaient pour pacifier leur âme et la détacher des souvenirs tumultueux du monde. Un souffle des *Fioretti*, venu d'Assise, est très sensible dans les pages de Dom Bruno. Il s'est arrêté sans doute de longues heures dans cette cité bénie : il en a entendu chanter les carillons, et c'est en mémoire d'elle qu'il a écrit un de ses plus délicieux poèmes, *Frère Pusillanime*.

Souvent, bien souvent, quand je Vous ai reçu, je voudrais rester en silence auprès de Vous, rempli de Vous, ne voyant plus que Vous, n'écoutant plus que Vous, si pénétré d'humbles désirs de Vous plaire et de Vous servir, que, n'était la crainte d'être vu, je collerais contre terre mes lèvres, et resterais prosterné devant Vous, disant et redisant sans cesse ces seuls mots : « Servir, ô mon Dieu, je voudrais servir et Vous aimer ».

Ainsi faisaient sans doute en leurs extases les premiers compagnons de saint François d'Assise, dont le nom retrace la vie, Frère Humble, Frère Ange, et Frère Pacifique. Combien souvent leur souvenir m'est revenu, leur vie cachée en Dieu, leur pureté de cœur, leur pauvreté bienheureuse, et les doux cris d'amour qu'ils poussaient, lorsqu'ils entraient en oraison, dans le bois voisin de leur cellule.

Je souhaiterais de pouvoir m'étendre plus longuement sur Dom Bruno Destrée et ses Poèmes légendaires, symboliques et religieux. Mais j'en ai assez dit pour donner à plus d'un l'envie de le lire. Avec lui on se reposera des vaines complications d'une littérature malsaine et factice. En se trempant dans ce flot limpide, on s'y purifiera et on en sortira tout rafraîchi. Pour ma part, je garde une reconnaissance à ce livre qui m'a fait communier si divinement à ce que j'aimais déjà avec ferveur : l'art chrétien, le recueillement et la

poésie du cloître, saint Benoît, les bénédictins, l'Ombrie où j'ai vécu et où j'espère aller vivre encore.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

Revue Bleue : Mme Alphonse Daudet sur Mlle L. Read et sur le grenier d'E. de Goncourt. — *Mercure :* un sonnet de M. Robert Delamare. — *La Revue du Mois :* M. J.-H. Rosny aîné, philosophe, disserte sur « la persistance et le Changement ». — *L'Action Nationale :* l'enquête sur la dépopulation française. — Memento.

Au surlendemain de la mort des grands écrivains, il se fait un silence sur leur œuvre, comme si le hâtif jugement des chroniqueurs au jour le jour avait choqué le goût de cette élite qui, par son choix, désigne à la postérité ceux qu'elle doit retenir. Les vrais maîtres entrent ainsi dans une sorte de retraite d'où ils sortent discrètement. Tout à coup, le retour d'une date, un fait de minime importance, servant de prétexte, et le grand disparu prend avec éclat possession de l'immortalité qu'il a conquise, de cette immortalité que ne donne aucune académie. On vient de le voir pour un Barbey d'Aurevilly. On le verra prochainement pour Villiers de l'Isle-Adam. Et le même heureux phénomène placera glorieusement, à la hauteur qu'il mérite, le poète, le romancier, le dramaturge, le critique, que fut l'admirable Catulle Mendès.

La figure de Mlle Louise Read est inséparable de la mémoire de Barbey d'Aurevilly pour laquelle elle a si généreusement dépensé son activité. **La Revue Bleue** (17 avril), qui publie les *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* de Mme Alphonse Daudet, contient ce portrait bien vivant de la parfaite amie de celui qu'on nomma si bellement « le Connétable des Lettres françaises » :

Avril 1890. — J'ai vu chez elle cette charmante Louise Read, bien plus charmante dans l'intimité que rencontrée dans le monde, où elle paraît toujours trop pressée, hâtive de courses obligeantes. Ses cheveux si blonds auréolent une physionomie toute bonne et des yeux blonds aussi, aux cils très pâles dans la lumière. Sa mise simple est d'une femme qui travaille, si j'en crois la table surchargée de manuscrits et d'épreuves imprimées. Elle vit d'un souvenir de Barbey d'Aurevilly dont elle fut l'amie fidèle et très dévouée. Un peu plus que de fille à père, et comme de filleule à parrain, cette longue affection continuée après la mort de l'illustre écrivain dans le soin des œuvres et de la gloire du maître et jusque dans la sollicitude de ses chats favoris. Ils habitent le salon : tous les meubles houssés, les tapis semés de miettes, des assiettes de lait dans les coins, une touffe de chiendent frais devant la cheminée ; et par-ci par-là on aperçoit sur une table entre des livres, au creux d'une causeuse, des oreilles entremêlées, des yeux au vert électrique, de longues queues secouant des franges de poil.

Mlle Read me montre avec attendrissement Démonette, la doyenne, qui

de sa noire fourrure et de ses bondissements animait la chambre garnie de la rue Rousselet et la charmante femme a pour elle, de ses longues mains blanches, une caresse de souvenir, tandis que ses yeux s'embuent en parlant du maître disparu.

D'un mélange d'admiration pour le talent, d'amitié pour l'écrivain, de dévouement à sa glorieuse vieillesse, elle s'est composé un sentiment à part si réel, si désintéressé, si bien féminin par tous les sacrifices, que cette jolie figure de Mlle Read, au nom et au teint irlandais, en garde un idéal exceptionnel.

Mme Alphonse Daudet a une claire vision du spectacle des hommes qui ne se savent pas observés. Ses notes sont malicieuses et sincères. Elles révèlent une sensibilité très aiguë et un esprit critique original. Ce qui suit porte la date d'avril 1887 :

Bien intéressant, le Grenier de Goncourt, rendez-vous des jeunes, des derniers parus et souvent des excentriques trompés au novateur qu'est Goncourt et se figurant qu'il suffit de retourner les mots et les syllabes pour être disciples et profiter de la grande réputation du maître. Dans l'atmosphère enfumée des cigares de la journée, quand j'arrive le dimanche vers cinq heures, sont encore installés sur le divan, le grand siège à bascule, les lourds fauteuils en tapis d'Orient, les plus intimes, les fidèles rarement engagés dans une conversation générale, mais souvent finissant à demi voix une discussion commencée.

Goncourt, réservé aux premières rencontres, laisse voir ensuite la bonté de son cœur, l'indulgence de son esprit, mais en même temps c'est un concis, disant bien et juste, incapable de remplir les silences par les mots oiseux et courants : il se tait, de là parfois chez lui des suspens, un espace aux pensées de ses visiteurs, une sorte de recueillement imposé par la présence du grand styliste. Moi, je m'y plais à ces interruptions, mais elles surprennent parfois des êtres de curiosité et de reportage, à qui il faut la pâture perpétuelle, le renseignement à outrance. Zola, toujours replié sur lui-même au moral et au physique, la tête sur la main, le cou dans les épaules, remplit de travers un siège bas et de là écoute, interroge bien plus qu'il ne parle ; mon mari tâche de relier les éléments contraires, anime le discours, se lève et parfois s'emporte.

G. Geffroy, Heredia, Huysmans, Céard, Hennique, Édouard Rod viennent par intermittence, ainsi que Paul Bourget, Paul Hervieu, F. Coppée, Maurice Barrès, Marcel Prévost, le comte Robert de Montesquiou, Bracquemont, Frantz-Jourdin, G. Toudouze, les peintres Ziem, Régamey, Albert Besnard, Carrière, Bracquemond, J.-F. Raffaëlli, Burty, quand il a besoin de l'avis de Goncourt sur un bibelot japonais ou une publication d'art; puis de plus jeunes, de moins connus : Georges Lecomte, J.-H. Rosny, Servière, Jules Caze, Paul Bonnetain, si dévoué, si ardent pour ses amitiés, Camille Mauclair, les Anglais Child et Georges Moore, J. Lorrain, Mmes Pardo-Bazan, Robert de Bonnières, Mme la comtesse Greffulhe.

Ce que ce serait si chacun osait parler selon ses tendances ! Quelle jolie agitation d'idées ! Mais Zola avec ses manies d'école a discipliné ces jeunes

esprits qui pensent à sa propre maîtrise, à celle de Goncourt et de Daudet et n'osent se manifester ; pendant que l'on cause, je regarde les kakemonos choisis des plus fins, des broderies chinoises et japonaises ; je vois la frise du second salon : des hirondelles voletant parmi des glycines fleuries, soulevant les grappes de leurs ailes ; des portraits de femme du dix-huitième à la sanguine, et les livres, tous les modernes, reliés en rouge dans de bas casiers noirs laqués, avec chacun sa dédicace et une page autographiée d'auteur et par les étroites fenêtres de ce second étage, des coteaux et des arbres, et le fond du jardin vers la villa Montmorency avec les rosiers en guirlandes, entre des branches et des verdures nuancées d'arbustes rares.

§

Mimosas est une « revue mensuelle de littérature et d'art » qui paraît à Draguignan. Je découpe, dans son numéro d'avril, ce sonnet de M. Robert Delamare, dont on ne saurait dire avec certitude s'il est la transcription ingénue d'une émotion personnelle ou une parodie de cette fameuse pièce : *les Deux cortèges*, que tant de jeunes filles ont récitée dans les salons bourgeois, avec âme et rougissantes :

LA RENCONTRE

Deux chiens se sont croisés aux portes de l'église.
L'un est fier, il poursuit la frayeur d'un enfant ;
L'autre est abandonné. Pas un ne le défend,
Et ses yeux sont mouillés d'une larme indécise ;

Car son flair malheureux, qui n'est plus triomphant,
Aspire en la poubelle une odeur de cerise,
Mais comme à ne rien prendre, à grand tort il s'épuise,
Une chienne amoureuse approche en se pouffant.

Ils sont là tous les trois. La rencontre est rapide
Et le suisse du lieu les chassant de l'abside,
C'est un triple regard aussitôt détourné.

Le plus riche a des pleurs au bord de sa paupière,
La belle aime un instant le triste prolétaire
Et le chien sans aveu sourit au fortuné.

§

Qui a approché M. G.-H. Rosny aîné en a reçu l'impression d'une culture scientifique très étendue et servie par des moyens littéraires d'une finesse qui s'accorde rarement avec elle. Les grands problèmes abstraits ont toujours sollicité cet observateur précis de la société contemporaine et ce merveilleux évocateur des temps préhistoriques. Aucun de ceux qui l'ont entendu enrichir l'improvisation d'une causerie de quelques-unes des idées qu'il a longuement méditées ne s'étonnera qu'il écrive un ouvrage sur *le Pluralisme* et, sa philosophie dégagée du manteau d'un roman, la propose ainsi, toute nue, aux lecteurs que les sujets graves attirent encore. **La Revue**

du mois (10 avril) publie un chapitre de ce volume sous ce titre clair d'une si pleine signification : *la persistance et le changement*.

On n'arrive à une pareille netteté de style que par une longue et amoureuse habitude d'écrire et d'ordonner sa pensée. M. J.-H. Rosny aîné commence en ces termes :

Bien avant qu'il se soit adonné à des spéculations d'ordre général, l'homme est constamment frappé par deux apparences des choses, la persistance et le changement. Il en aperçoit d'innombrables exemples autour de lui, il en constate les manifestations dans son propre être. Tous ses actes sont d'ailleurs basés sur une foi plus ou moins implicite dans une certaine durée et dans une certaine transformation. A mesure que l'intelligence expérimentale et l'intelligence abstraite se développent, nous avons de la persistance et du changement une idée plus complexe et plus nuancée. Nous voyons alors se déceler de plus nombreux changements sous les persistances et nous voyons aussi, ou nous croyons voir, des persistances dissimulées sous le changement. D'assez bonne heure, il se forme à ce propos des systèmes.

Les uns s'attachent préférablement à discerner la persistance sous le changement, et tendent à créer un nombre plus ou moins considérable d'existences absolues. Leur limite est l'unité, mais cette unité, lorsqu'on l'entrevoit d'abord, est très vague et au fond bien diverse : un examen des systèmes unitaires du passé le démontrerait surabondamment.

Les autres recherchent plutôt le changement sous la persistance. Ils sont plus rares. Le changement, en effet, tend à faire évanouir tout ce qui permet aux philosophes de bâtir des systèmes immuables, et les philosophes renoncent d'autant moins à l'éternité de leurs doctrines qu'ils vivent à des époques plus ignorantes.

Tous les systèmes, au bout du compte, ont laissé intact le double sentiment de la persistance et du changement.

Après avoir exposé les inconvénients du monisme et ceux du dualisme, dont il constate qu'ils sont « plus graves encore » que les premiers, M. J.-H. Rosny aîné poursuit son examen :

On connaît les difficultés innombrables que suscite l'hypothèse d'un esprit suprême, créateur, ou régulateur. Concevons cet esprit tout puissant, infini et dirigeant les phénomènes selon sa convenance. Comment entrevoir quelque chose en dehors de lui ? Et s'il n'est pas infini, comment imaginer sa toute-puissance, à moins que le monde ne soit considéré comme fini ? Particulièrement, comment les esprits peuvent-ils être distincts de cet esprit suprême dont la seule volonté fait loi ?

Dire que les esprits lui échappent en quelque manière, c'est limiter son omnipotence ; dès lors, son action devient relative : il n'est que le puissant des esprits, il n'est pas seul à régir l'univers. Ou se rabattra-t-on sur la conjecture que les esprits, libres chacun par rapport à soi même, sont sans influence au dehors, sauf pour quelque part d'influence que leur conférerait l'esprit suprême ?

Il est évident que ce prêt de puissance, si l'on ose ainsi dire, ne change

rien aux conditions intimes du problème. Les esprits n'agiraient en définitive que par délégation ; ce qu'on leur aurait prêté, on pourrait le leur reprendre et leur influence, ainsi, n'aurait pas d'existence propre : ce serait encore l'influence divine. Quant à leur liberté, si elle est par essence tout intérieure, si elle ne peut se répandre en actes que grâce à la volonté de Dieu, qui peut s'en faire une idée ?

Par surcroît, l'esprit ainsi opposé à des esprits impuissants par eux-mêmes, nous met devant une dualité très nette au sein de la pluralité spiritualiste ; au lieu de la dualité esprit-matière, on, en se plaçant à un autre point de vue, une dualité inférieure et partielle — esprit et matière — et une dualité supérieure et totale, Dieu et esprit-matière. — De quelque manière qu'on essaye d'envisager le problème, d'une présente qu'anciennes, obscures, intolérable verbalisme. Et aucune expérience ne peut nous secourir

Écartons maintenant l'idée divine et supposons que c'est l'ensemble des esprits qui est cause de la différenciation de la matière. Je ne suppose pas qu'on doive s'arrêter à l'hypothèse que les esprits auraient agi une fois pour toutes en donnant l'impulsion première souvent attribuée au créateur ? Cette thèse serait bien étrange et elle nous ramènerait au problème de la multiplication des effets.

Nous considérerons l'action des esprits comme liée constamment au changement, ce qui dans l'espèce est l'hypothèse la plus simple et la moins arbitraire : alors cette action se retrouvera dans tous les phénomènes que la science moderne catalogue sous la rubrique énergie.

De l'énergie, le philosophe dira : « C'est elle seule qui demeure la cause des variations, c'est elle seule au fond qui est variable. » Et il est repris l'incertitude, comme tous ceux tout l'intelligence jamais rassasiée par des mots, en quête de substance, vérifie, analyse, critique âprement les nouveaux rapports d'idées et de faits qu'elle a connu l'émotion de découvrir :

En disant que toute métamorphose n'est au fond qu'une transposition, moniste, dualiste et pluraliste se trouvent aux prises avec des problèmes en nombre infini, tous enchevêtrés les uns dans les autres, le moniste incapable de découvrir l'élément primordial dont les transpositions doivent expliquer les choses, le dualiste plus incapable encore de saisir les deux éléments types et le pluraliste impuissant à déterminer quelqu'un des innombrables éléments dont les arrangements divers constituent le monde

Par suite, même en écartant une conception intime du changement, et s'en tenant aux conséquences de ses deux modalités, l'esprit humain, dans son état actuel, n'aboutit point.

Il en résulte que nous devons présentement nous borner à enregistrer les résultats de l'expérience, sans pouvoir bâtir aucune théorie profonde du changement. Ce sont ces résultats seuls qui peuvent nous décider à choisir entre les doctrines moniste, dualiste, pluraliste. Or, ils nous montrent une prodigieuse diversité et une continuelle diversification des phénomènes, ils nous incitent à considérer le changement comme une différenciation dans la séquence qui complète la variété du monde dans la

coexistence ; de plus ils confirment la discontinuité par des inégalités dans les phrases, par des arrêts souvent brusques, par des heurts et des ruptures de rythme. C'est ce qui apparaît dans toute étude profonde des éléments de la connaissance, où nous ne pouvons guère considérer les phénomènes en dehors de leur évolution. Et il en faut conclure que dans les limites où nous sommes en mesure d'appréhender et de vérifier les changements, ceux-ci sont favorables à une vue pluralistique des choses.

§

On lit dans **l'Action nationale** (avril) — qui est l'organe de la « Ligue républicaine d'action nationale, — à propos du grave problème de « la dépopulation française » :

Nous avons chargé un des membres de notre ligue, M. Louis Dumur, qui s'occupe depuis longtemps de ces questions, d'ouvrir dans notre revue une enquête sur ce sujet.

Voici le questionnaire qu'il nous propose et qui, sous une forme succincte, nous paraît présenter l'essentiel de cet angoissant problème social :

« J.-J. Rousseau dit dans l'*Emile* (livre V) : « Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine. »

« Etes-vous de son avis ?

« Si non, quelles sont les raisons qui vous font penser que la dépopulation ou tout au moins l'arrêt dans l'accroissement de la population ne sont pas un mal pour un pays et plus particulièrement pour la France ?

« Si, au contraire, vous êtes de l'avis de Rousseau, quels sont les remèdes que vous préconisez contre la dépopulation en France ? Dégrèvement d'impôts pour les familles nombreuses ; rétablissement sous une forme moderne des tours ; droit d'aînesse ou liberté absolue de tester ; prime à la naissance aussi bien illégitime que légitime, en y consacrant, s'il le faut, les ressources qui vont actuellement à la vieillesse, aux retraites, aux pensions ; admission extrêmement facilitée des étrangers à la naturalisation ; remaniement des droits de succession, des charges militaires, etc. ; impôt progressif sur les personnes n'élevant que trois, deux, un ou pas d'enfants ; mesures sanitaires ou économiques tendant à abaisser le taux de la mortalité ou à améliorer la race ; lois contre l'alcoolisme, la syphilis, la tuberculose, etc.

« Qu'en pensez-vous ? Voyez-vous d'autres mesures à proposer ? Sont-elles applicables ? Faut-il les appliquer et comment ? »

C'est ce questionnaire que nous proposons à notre tour à nos adhérents et à nos lecteurs, espérant qu'ils tiendront à s'intéresser en grand nombre à cette enquête, qui voudrait être aussi sérieuse et aussi complète que possible.

Pour qu'ils puissent le faire en connaissance de cause, M. Louis Dumur a résumé ci-après les principaux documents concernant le sujet.

Les réponses devront être adressées à *M. Louis Dumur, à la Ligue Républicaine d'Action Nationale, 19, rue Auber, Paris.*

Suivent des statistiques, des projets, des opinions, soigneusement concentrés par M. Louis Dumur. Nous voudrions pouvoir leur don-

ner place ici. Nous y renvoyons ceux que cette passionnante question intéresse. Ils devraient réunir toute l'élite du pays, car c'est pour lui un problème de la plus haute importance. Que l'on plaisante, au café-concert et dans les feuilles que remplissent les sinistres humoristes, M. le Sénateur Piot, cela va de soi. Mais il faudrait répondre à la sottise des chansons par un plan d'études rationnel. Si jamais une enquête a été justifiée, c'est bien celle-ci ; et s'il ne peut sortir une solution pratique du problème qu'elle expose, un pas de géant aura été accompli vers un futur meilleur.

Memento. — *La Revue de Paris* (15 avril) a commencé, dans son précédent numéro, un curieux roman de M. Eugène Montfort : *la Chanson de Naples*. — A lire : la suite du « Collier des jours » de Mme Judith Gautier ; « l'Origine du Château de Versailles » par l'érudit M. Louis Batifol ; « le Japon après la guerre », du capitaine V...

La Revue du mois (10 avril) contient de curieux documents sur « les Bandes noires en Russie » assemblés par M. R. de Chavagnes.

Le Correspondant (10 avril). — « Jeanne d'Arc », par Mgr Touchet.

Pages Libres (10 avril) : M. Pierre Brizou y étudie l'histoire et le rôle actuel des « Messageries maritimes ». — (17 avril). Le Procès d'Agram, par M. P. Bernus.

La Revue des Poètes (10 avril) annonce la fondation d'une « Société des Conférences et auditions poétiques » qui aura pour but de « multiplier les points de contact entre les poètes et le public ».

La Revue (15 avril). — La Crise de la IIIe République, par XXX. — Le nouveau régime en Turquie par Safer Bey (c'est maintenant l'Ancien » régime qu'il faudrait lire). — L'Empereur était-il malade à Waterloo? par M. le Dr Cabanès.

La Rénovation Esthétique (avril). — La méthode traditionnelle, par M. E. Bonnard. — Des poèmes de Mme Marie Huot et MM. Ch. Grolleau, Louis Thomas, Saint-Amour, J. Dorsal. — La suite du roman de M. L. Lormel : « les plumitifs ».

Akademos (15 avril). — « La pâque de Parsifal », par M. J. Péladan. — « La Cuisine à travers les âges », de M. Laurent Tailhade. — « Le Passé » par Mme Colette Willy. — Une conférence de M. O. Seylor, sur « L'Opium ». — « La lande Itythallique », poème de M. Deligeorges. — Des nouvelles et essais de MM. R. Scheffer, Legrand-Chabrier, Pierre Villetard, etc...

La Grande Revue (10 avril). — MM. Jérôme et Jean Tharaud : « Une histoire de Religion. »

La Nouvelle Revue (15 avril) publie des lettres de J.-J. Weiss intéressant les années 1871 à 1875.

Revue du Temps présent (2 avril). — M. P. Chaîne : Plaute, Regnard, Tristan Bernard.

La Revue hebdomadaire (17 avril). — « Jeanne d'Arc, ses contemporains », par M. Germain-Lefèvre-Pontalis. — « L'Espagne et Napoléon (1804-1809) », par M. P. Rain.

La Phalange (20 avril) donne, avec un beau poème en prose de Mme M. Burnat-Provins : « Cantique d'Eté », — des vers de MM. J.-A.

neau, A. Aspar, A. Desvoyes, un article de M. L. Larguier sur le poète O.-C. de La Fayette, et une chronique intéressante de M. E. Schneider sur « l'Affaire Bassot ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le plus beau vers français (suite) (L'Intransigeant, 13 avril-mai). — Petites notes (La Dépêche, 9 avril). — Le petit nombre des élus (Journal du Havre, 12 avril). — Stendhal et Casanova (L'Intermédiaire, 30 avril). — Sur un vers de Sainte-Beuve.

M. Fernand Gaubert continue, dans l'Intransigeant, son enquête sur le plus beau vers français. Les réponses sont nombreuses et curieuses, par ce qu'elles ouvrent, peut-être, une petite fenêtre sur la psychologie littéraire du lecteur français. Il semble qu'on y voie, tout d'abord, deux classes d'esprits, ceux qui admirent un vers pour sa beauté plastique sans beaucoup se préoccuper du sens philosophique qu'il peut contenir, et ceux qui, peu soucieux de cette beauté, veulent que le vers contienne, comme on disait jadis, une maxime.

Les premiers citeront de simples assemblages d'harmonieuses syllabes :

> La fille de Minos et de Pasiphaé.

Les autres étaleront, avec le cynisme du croyant, les douze syllabes qui contiennent leur profession de foi :

> Tout commence ici-bas et tout s'achève ailleurs.

Il faudrait peut-être une troisième division : le vers d'amour. Mais il rentre bien, le plus souvent, dans le vers maxime ou dans le vers esthétique.

Les citations s'étagent des poètes contemporains à Malherbe et Ronsard, mais je crois, sans avoir compté, que c'est Hugo, décidément, qui a laissé le plus de souvenirs dans les têtes humaines. Aussi bien tous les poètes au nom connu trouvent des admirateurs, même Émile Augier ! Bien qu'il ait su rédiger de convenables vers maximes, on ne devrait pas cependant, semble-t-il, trouver le nom de ce saboteur dans une liste de poètes. On le devrait réserver pour être l'honneur de quelque affreuse enquête sur le plus mauvais vers, et il aurait la palme honteuse.

M. Rostand a peu de succès. C'est pourtant le plus lu des poètes du jour, mais sans doute aussi le moins relu. M. G. Montorgueil cite ceci, et demande l'auteur :

> Et l'instant où je parle est déjà loin de moi.

L'auteur est Boileau. Mais il faut corriger ainsi :

> Le moment où je parle, etc...
>
> (*Épître* III, à M. Arnaud.)

§

M. O. Uzanne nous conte joliment dans la **Dépêche** une promenade qu'il vient de faire à travers les villes de l'Emilie et où il n'a négligé ni notre Parme qu'annexa Stendhal, ni la moindre bourgade pittoresque, et elles le sont presque toutes. Et il conclut par des réflexions que tout esprit sensé goûtera, je pense, et où il trouvera comme une petite introduction aux voyages modestes et intelligents.

A vrai dire, l'agrément du voyage, son charme intime ne se font sentir que lorsqu'on s'éloigne des grandes routes du cosmopolitisme et des fâcheux où la civilisation confine au snobisme. Dans tous les centres où tournent les étapes les agences de tourisme, où les vastes hôtels modernes se sont installés, il ne faut point songer à sortir de la banalité des couloirs, des ascenseurs, des services domestiques, des menus internationaux de table d'hôte.

Les Américains, les Anglais riches, les Français convoyés par bandes en parcours conduits par des guides font des voyages illusoires et pour ainsi dire neutres. Ils trouvent partout le même ordre de plats fixe, les mêmes poulets servis dans un jus au beurre, les mêmes puddings de cuisines, des mets identiques sans valeur ni saveur locale. Ce sont les mêmes maîtres d'hôtel solennels qui officient, répètent les mêmes phrases, servent les eaux minérales connues et les vins de marques réclamés dans des salles à manger semblables les unes aux autres. Dans ces conditions, qu'apporte le voyage et pourquoi voyager ?

On se le demande vraiment, à regarder sur les lacs d'Italie ou d'Ecosse, en Suisse ou en Allemagne, dans tous les grands caravansérails où s'entassent les riches à vie errante, la monotonie de ces existences où rien ne varie en somme, sinon la croyance qu'en quelques heures de train de luxe ceux qui étaient transportés ont changé d'endroit.

En observant l'art du voyage avec un esprit dépourvu de préjugés, on s'aperçoit vivement que ce sont les bourses à ressources les plus modiques dont les conditions de vie adoptées sont les plus favorables à la connaissance approfondie des contrées traversées.

Les gens très fortunés qui, sans compter, vont de capitale en capitale, qui usent de l'auto entre temps, qui vivent avec vite, encore en wagons, qui cherchent avec persistance les hôtels de premier rang, ignorent vraiment tout ce qu'on peut retirer d'un vrai voyage à la mode ancienne. Ils sont aveugles vis-à-vis des êtres et des choses, n'ont ne maîtrisent l'appréciation des façons de vivre indigènes ; ce sont les colis qu'on transporte avec confortable. Rien de plus.

Chaque jour j'apprends davantage les bonnes fortunes positives que nous donnent l'indépendance, le manque de fortune, la nécessité de compter avec sa bourse. Aussi est-ce une erreur de dire qu'il vaut autant ne pas voyager que de le faire en très modestes conditions. C'est le contraire qui est rigoureusement vrai. Si l'on criait au paradoxe, je serais très heureux de démontrer que cette thèse n'a rien de paradoxal. La fortune nous gâte très souvent, nous masque pour le moins les vraies beautés et les s[illegible]

veura réelles de la vie. Elle nous rend imbéciles à nombre de points de vue. Regardez plutôt l'usage qu'en font nombre de ceux qui la possèdent.

*
* *

Il n'y a plus guère que dans les journaux de province qu'on trouve de bons et solides articles de critique littéraire. On peut même dire que, d'une manière générale, la qualité de cette presse, inconnue à Paris, est supérieure à celle de la presse parisienne, qui n'opère plus qu'avec le reportage, le crime, les potins de théâtre, vils entre tous.

Voici, pris au hasard, le **Journal du Havre**. Il me donne un sérieux article, un peu touffu, peut-être, sur « le petit nombre des élus », les rares qui arrivent, non pas même à comprendre, mais à sentir les œuvres d'art. L'auteur, M. Henri Malherbe, étudie toutes les avanies que la peur du nouveau inflige aux écrivains et aux artistes du dix-neuvième siècle, et il conclut que si l'on est incapable de comprendre, il faut du moins respecter.

J'en entends, nous dit M. Henri Malherbe, contester et même injurier Mallarmé, Régnier, l'exquis Francis Jammes. Dans vingt ans, toujours au nom de la tradition, on les opposera aux nouveaux venus. Ce que je dis des poètes, il est évident qu'on peut le dire des peintres, des musiciens, de tous ceux qui se refusent au surmoulage, au pastiche, et ne veulent pas être les serviles imitateurs de leurs devanciers.

Tous les grands novateurs, au début, ont été pris pour des acrobates qui dansaient sur la corde raide. On attendait que la corde cassât et l'on se réjouissait à la pensée que l'audacieux leur tomberait dans le vide et se briserait les reins. Quelques-uns de ces leurs ont volé jusqu'au soleil, exemple : Beethoven, Berlioz, Wagner. Le grand argument des endormis contre ce qu'ils appellent dédaigneusement les nouveautés, c'est avec la tradition (nous avons vu ce que ce mot signifiait pour eux) la clarté. La clarté, que de fois j'ai été agacé, voire irrité par ce vocable blanc qui ne veut rien dire. Que penserait-on d'un homme qui vous dirait : la science de Berthelot est peut-être admirable, j'ai lu de ses ouvrages, cela manque de clarté. Pour vous, peut-être, pour moi qui suis un ignorant, et j'en pourrais dire autant du calcul différentiel pour lequel aucune étude ne m'a préparé.

On peut être très intelligent et ne rien entendre aux choses de l'art. Mieux, je sais des écrivains de grande valeur qui avouent détester la musique. Victor Hugo était, paraît-il, de ces derniers.

Que d'hommes de valeur capables de gouverner un peuple et incapables de juger un poème ou une peinture ! S'ils ont du jugement (un homme de valeur doit en avoir), ils se taisent et acceptent l'opinion des gens qualifiés. Mais que penser de l'ignorant, de l'homme atteint de cécité esthétique qui dogmatise sur les questions d'art ? Il est si simple de se taire. Je vis une fois, dans une exposition, un brave paysan qui regardait les tableaux. Il tenait son chapeau à la main comme dans une église et marchait sur la pointe de ses gros souliers. Il respectait évidemment ce qu'il ne comprenait pas. Cette attitude est très belle.

On pourrait la recommander à M. Doumic.

§

De **l'Intermédiaire**, sous la signature J. Brivois :

Je croyais réglée depuis longtemps la question de publication des *Mémoires* de Casanova, lorsque, tout récemment, dans le tome IX de l'Edition des Œuvres complètes d'Alfred de Musset publiée par Garnier frères, s. d. (1908), je lus en note, au bas de la p. 215, ce qui suit que je transcris fidèlement :

« Casanova de Steingalt (1725-1803) de Venise, Mémoires publiés en français en 1726-1832, par Henry Beyle (Stendahl) ».

Cette note contient trois fautes : Steingalt, au lieu de *Seingalt* — 1726, au lieu de *1826* — Stendahl, au lieu de *Stendhal*.

L'excellent historien des Œuvres de Stendhal, M. Adolphe Paupe (Paris, Dujarric, 1904, gr. in-18) n'en fait pas mention. Stendhal lui-même dans *Promenades dans Rome* (éd. Michel Lévy, 1853, 2 vol. gr. in-18) — pp. 100 et 180 de la 1re série, cite des passages des *Mémoires* sans aucune allusion à la part qu'il aurait prise à la publication ; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, je suppose, si le fait était exact.

Qu'en pensent les Stendhaliens ?

Les Mémoires de Casanova furent, dans le temps, attribués à Beyle. Mais ceci ne répond pas tout à fait à la question.

§

M. Emile Dodillon m'écrit que le vers de Sainte-Beuve est bien, dans le texte de l'édition Charpentier des *Poésies complètes*, p. 451 :

Sorrente m'a rendu mon doux rêve *infini*.

Il se demande si le vers ne comporte pas une variante ? C'est d'autant plus probable que plusieurs personnes ne connaissent que la forme avec *odorant*. Je la connais, pour moi, depuis le lycée, citée comme un exemple heureux d'allitération.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre des Arts : *Demain*, pièce en 1 acte de M. P.-H. Raymond-Duval, d'après la nouvelle de Joseph Conrad ; *les Possédés*, pièce en 3 actes de M. H.-R. Lenormand (14 avril). — Théâtre Mevisto : *Le Petit Terme*, comédie en 1 acte de MM. Adrien Vély et Léon Miral ; *Tell père, Tell fils*, opéra bouffe en 1 acte de M. Sacha Guitry, musique de M. Tiarko Richepin ; *Les Ruffians*, pièce en 2 tableaux de M. Ch. Méré ; *Jeux à la Coq*, revue en 1 acte, de M. Willy (17 avril). — Théâtre Antoine : *Master Bob (gagnant du Derby)*, pièce en 4 actes, de MM. Henri de Brisay et Marcel Lauras (21 avril). — Vaudeville : *L'Ex*, comédie en 4 actes, de M. Léon Gandillot (27 avril). — Nouveau théâtre d'art : *Vers la Gloire*, pièce en 3 actes, de M. Gaston Béraud (1er mai) — Memento.

Quel qu'ait été le succès divers des spectacles montés par le Théâtre des Arts, ils constituent toujours, à un point de vue littéraire, des

tentatives. Il se peut soutenir que des erreurs aient été commises touchant le choix de certaines pièces, mais du moins n'y a-t-il jamais eu volonté de duper le public par de fausses apparences, ou de le dévoyer par l'emploi de moyens plus habiles qu'honnêtes. Le commerce ici n'a point encore triomphé de l'art.

M. P.-H. Raymond-Duval a, d'un recueil publié en 1903 par l'admirable conteur anglais, M. Joseph Conrad, tiré, de façon assez terne, la matière de sa pièce en 1 acte : **Demain**. On la joue, en lever de rideau, avant **les Possédés**, singuliers et parfois émouvants, de M. H.-R. Lenormand.

La valeur de la thèse qui y est soutenue, selon l'habitude des pièces à thèse, s'établit principalement par la faiblesse d'arguments contraires qui lui opposent, jusqu'à un point décisif, un obstacle longtemps absolu, dans l'apparence. Un chimiste de génie a mené à bien de passionnantes découvertes ; sa vie y fut vouée. Pour atteindre son but, il s'est refusé à abaisser les regards sur les souffrances, les tortures par lui imposées à ceux de qui l'existence s'était liée, par des liens d'affection, à la sienne ; il les a dédaigneusement écartés, écrasés, sans pitié ; bien plus, pour se procurer les moyens de pousser jusqu'au bout ses expériences, il n'a pas reculé devant les pires indélicatesses.

Son ami, le peintre Adrar, a, au contraire, sacrifié son génie à ses affections ; les misères quotidiennes de la vie l'accablent, il y succombe, mais il est environné de tendresses par tous ceux qu'il aime. Périsse son idéal, meure son génie pourvu qu'il ait rendu heureux les siens.

Entre ces deux types absolus, nous assistons aux hésitations d'un d'un troisième homme de génie, Marcel Heller, compositeur, fils du chimiste, gendre du peintre. Longtemps il ne sait de ses affections, de son honneur, d'une part, ou de son génie lequel il préférera. Mais les circonstances l'emportent presque malgré lui ; il ne tarde pas à agir, ambitieux *possédé* par sa chimère, égoïste, suivant l'exemple de son père.

Les humbles, les petits, les dévoués, ceux qui se donnent tout entiers sont meurtris, avilis, anéantis ; et de leur martyre se constitue la victoire des grands, des fiers et des forts. M. Lenormand développe cette idée avec une vigueur remarquable, dans un enchaînement de scènes tour à tour pathétiques et pittoresques. C'est par là que son drame frappe et intéresse, et non par des qualités de langue neuves ou curieuses ; le dialogue plutôt manquerait de relief ; les situations seules sont saisissantes.

Mais, en vérité, l'idée, séduisante pour un public qui hait ou tout au moins méconnaît avec une sereine volupté ce dont il est cimé ou surpassé, apparaît, dès qu'on y réfléchit, bien artificielle et

spécieuse. Il est insoutenable, en effet, que l'exaltation de l'esprit humain ne soit pas en rapport direct avec l'enthousiasme des sentiments. Que l'amour se manifeste selon des modes inusités en général, peut-être, mais qu'importe? s'il est plus brûlant, plus durable, plus confondu dans l'essence même de l'être qui en est *possédé* et à qui il est indispensable pour vivre, pour rêver, pour soutenir son idéal. Quant à ce qui regarde le penchant à l'escroquerie et à l'abus de confiance, où donc est l'homme de génie pauvre qu'une si misérable imputation puisse atteindre? le génie n'est-il point fait, pour une part, d'une sorte d'exacerbation des sentiments les plus délicats ?

Et puis, au lieu que soit cette indélicatesse, aux yeux même de M. Lenormand, nécessaire pour que le génie triomphe, n'ai-je pas le droit de supposer qu'il résulte, simplement, d'une tare de famille ? Je vois l'oncle enrichi et avare, un Heller aussi, mais qui, financier prospère, ne songe qu'à des objets positifs et palpables et méprise l'imagination stérile de son frère et de son neveu, reconnaître que sa fortune a été fondée sur un abus de confiance, aussi grave au moins que ceux que l'on peut reprocher aux hommes géniaux de la famille! Pour n'importe quel but, bas ou relevé, les Heller montrent tous la même indépendance de scrupules, le même détachement des choses de l'honneur.

La pièce, montée avec grand soin, est fort bien interprétée, admirablement même par M. Severin Mars, dans le rôle d'Adrar.

§

Avec une comédie facile, le **Petit terme**, par MM. Adrien Vély et Léon Miral, le théâtre Mévisto compose son spectacle d'une extravagante bouffonnerie, **Tell père, Tell fils**, où M. Sacha Guitry a déployé sa verve joyeuse sur une partition amusante de M. Tiarko Richepin, d'une pièce en deux tableaux, **Les Ruffians**, dont l'auteur, M. Ch. Méré, eût eu quelque mérite à déclarer, au programme, la provenance : il existe, dans la plus récente littérature italienne, une nouvelle dont la donnée et le développement sont constamment présents à l'esprit des spectateurs pendant que les péripéties s'en déroulent sur la scène, — et, enfin, d'une courte et spirituelle revue-**Jeux à la coq**, où M. Willy blague, avec sa bonne humeur accoutumée, les célébrités du jour et les récents événements. M. Mévisto, qui fut autrefois la terreur et l'émotion dramatique de *la Puissance des Ténèbres* au théâtre Antoine, se souvient de ses moyens anciens, dans *les Ruffians ;* il est, au contraire, agréablement bouffon dans *Tell père ;* Mlle Maudy chante d'une voix charmante et spirituelle ; Mlle Mireille Feridge est fort jolie et Mlle Meg Villars danse avec des jarrets vigoureux.

§

Il arrive trop souvent au théâtre, — et dans le roman aussi — que, séduits par un décor, un milieu spécial à décrire, à réaliser, les auteurs oublient qu'ils se trouvent obligés, pour nous y intéresser, d'y faire tenir une action dramatique, une analyse de caractères, quelque chose de puissant qui en justifie l'évocation. Le monde des courses, si singulier et spécial qu'il nous apparaisse, ne séduira notre attention, transporté sur la scène, que pour autant que la présentation en serve de prétexte à des conflits d'une nature qui lui soit particulière, sous peine de ne se dérouler à nos yeux que comme les tableaux successifs d'un vain cinématographe vivant. Tel est le cas, au théâtre Antoine, pour **Master Bob gagnant du Derby**; le premier acte, par son pittoresque, est plaisant, et bien que les autres actes soient aussi animés et même parfois davantage, le charme que l'on y trouve décroît peu à peu et toucherait à la lassitude, si encore le jeu personnel de certains acteurs ne le relevait par instants. Quant à la pièce, à proprement parler, elle n'existe guère, ou si peu qu'elle pourrait tenir, tout au plus, non en 4 actes, mais en 4 scènes. Seulement comme des foules s'y agitent, comme un mouvement constant, non d'idées ni de mots, mais de gestes, du reste observés le plus judicieusement, fait illusion sur l'importance de l'action dramatique, l'œuvre de MM. Henri de Brisay et Marcel Lauras n'est point inférieure à, par exemple, *Sherlock Holmes*, dont le succès s'est soutenu si longtemps. M. Gémier, metteur en scène incomparable, s'y montre avec les grandes qualités de discrétion émouvante et de vigueur qu'on lui connaît ; et les spectateurs, plus sensibles toujours à l'excellence de l'interprétation qu'aux mérites fonciers d'un ouvrage, ne sauraient manquer d'applaudir la sobriété de bon goût de Mme Colas, de MM. Rouyer, Saillard, la fantaisie de MM. Clasis, Henry-Houry, de Mlle Lavigne surtout et de Mme Jeanne Even, la grâce simple de Mme Léontine Massart.

§

Il n'est, de **l'Ex**, jouée au Vaudeville, à retenir que la mésaventure advenue à l'auteur, M. Gandillot, qui, fort de son expérience très ancienne de la scène, n'a pas redouté d'y apporter une pièce insuffisamment mise au point, en ce qui concerne la réalisation étroitement dramatique, aussi bien que l'intérêt psychologique ou littéraire. Les gens de théâtre possèdent une extraordinaire aisance à se tromper sur la valeur d'un ouvrage ! Le nom et la réputation de l'auteur, le nom et la réputation des principaux acteurs qui seront chargés d'en représenter les divers personnages, la nouveauté ou le luxe de la mise en scène, le scintillement de quelques mots désinvoltes, la hardiesse, le plus souvent artificielle et violente sans utilité, de

telle situation épisodique, éléments secondaires et mesquins d'ordre purement extérieur, établissent leurs jugements.

Mais, déterminés à tenir compte de qualités réelles et plus secrètes, ils deviennent, aussitôt, surprenants ! Un acteur-directeur disait récemment, à propos d'un drame en vers, qui ne réussit pas à l'Odéon, où il avait aidé M. Ginisty à le monter : « Je l'avais cru appelé à un triomphe, tant le lyrisme, le charme des vers avaient suffi à m'aveugler. » Pas un instant, il n'avait eu la pensée, à cause sans doute du renom de l'auteur, que le lyrisme de ce drame pouvait sonner faux et qu'il avait eu tort de se laisser séduire par des vers dont le charme n'était peut-être fait que de clinquant ! Reconnaître et apprécier l'étoffe d'une phrase, la matière souple et riche d'un vers, l'habitude des coulisses a bientôt étouffé cette joie libre délicate et spontanée.

§

Des réelles qualités qui, tout de suite, se distinguent dans la pièce de M. Gaston Béraud, jouée au théâtre Femina sous les auspices de la Société : *le Nouveau théâtre d'Art*, la plus éminente, la plus sensible, c'est la pitié profonde dont elle est imprégnée en présence du faible et du sacrifié. Par le bourreau inconscient et bien intentionné le sacrifice du faible n'a pas été voulu. Bien au contraire ! Hélas ! la femme peu à peu montée **vers la Gloire** a voulu, pour conserver le compagnon de sa vie, l'élever à elle, en faire le compagnon de son bonheur nouveau et de sa pensée ; il a senti, lui, cruellement qu'il n'est plus son égal, mais son protégé ; il souffre, il ne peut vivre ainsi, il renonce. Il est beau à M. Béraud d'avoir abordé avec franchise le problème. Dans l'infortune, tout d'abord, dans la misère, dans le découragement Pierre Sauron a rencontré, consolé, aimé la fille d'un vieil auteur dramatique, mort célèbre et pauvre. Elle s'est attachée à lui, elle l'aime ; ils sont mariés. Mais qu'est-il ? un pauvre employé de banque, un modeste, presque un illettré, qui gagnera peut-être un jour 400 francs par mois, et, à force de labeur, végétera ainsi sans espoir. Elle, très instruite, intéressée aux choses de l'esprit, trouve l'occasion d'écrire, de soulager, en gagnant aisément de l'argent par son travail, les besoins du ménage. Elle reste pleine de soins pour le compagnon qu'elle dorlote avec une affection assidue et dévouée ; elle le choie, elle pressent ses angoisses, ses gaucheries dans le monde où le succès l'entraîne, elle veut le grandir à sa taille et, puisqu'il n'a pas d'instruction qui lui permette de prétendre au talent, elle cherchera du moins à l'attacher à la direction administrative d'une revue où elle est toute-puissante. Mais lui se sent indigne, incapable, inférieur à sa tâche, il a beau se créer des besognes pour s'illusionner : la

quantité d'argent qu'on lui remet à la fin du moins l'épouvante et lui meurtrit le cœur. Qu'est-ce donc lorsqu'il apprend que tout cela n'est que supercherie, et que c'est par sa femme seule qu'il occupe sa place, au point que c'est de son gain à elle que sont faits, à lui, ses trop superbes appointements? Alors il s'effondre, et son bonheur s'écroule, impossible à réédifier désormais. L'abîme s'est ouvert béant entre deux mondes que rien plus ne pourrait réunir.

« Pour une femme, la gloire ne peut être que le deuil éclatant de son bonheur, » s'est écriée avec amertume Mme de Staël ; et qu'est-ce ici, où la femme ne va *vers la gloire* que pour conquérir à son mari plus d'aisance et de bonheur ? A chaque pas qu'elle fait en avant, le vertige le saisit, il sent avec plus d'anxiété qu'il lui est de plus en plus irrémédiablement un étranger.

D'une telle angoissante situation, M. Béraud a su faire une pièce nette, franche et haute. Plusieurs scènes parmi les capitales sont émouvantes ; parfois on sent dans le dialogue de vagues hésitations, comme une suspension inexplicable de mouvement. Avec plus de hardiesse dans le traitement du drame même, la pièce serait parfaite. On peut attendre de M. Béraud des œuvres intéressantes.

M. Bourny et Mlle Marie Marcilly ont fort habilement composé et interprété les rôles du mari et de la femme.

Memento. — Porte-Saint-Martin : *La Fille de Pilate*, drame sacré en 3 actes, en vers, de M. René Fauchois (3 avril). — Théâtre-Michel : *La Cloison*, pièce en 1 acte, de M. Cl. Gével ; *la Paix des Ménages*, pièce en 1 acte, de MM. A. Vély et Miral ; *le Petit Abbé*, pièce en 1 acte, de MM. Henri Bocage et Armand Liorat, musique de Charles Grisart ; *M. de Saint-Christophe, professeur de chinois*, pièce en 2 actes, de M. Charles des Fontaines ; *la Romanichelle*, conte bohémien mêlé de chants et danses, de M. P. Franck, musique d'Édouard Mathé (15 avril). — Grand-Guignol : *Le Jeu de l'Amour et des Beaux-Arts*, comédie en 1 acte, de MM. Urbain Gohier et Jean Drault ; *le Délégué de la 3e section*, drame en 2 tableaux, de M. Garini ; *le Bec de Gaz*, comédie en 1 acte, de M. Robert Dieudonné ; *le bon Docteur*, pièce en 1 acte, de M. René Berton ; *la Grande Mort*, drame en 2 actes, de MM. Lenormand et Jean d'Aguzan (15 avril). — Porte-Saint-Martin : *Lauzun*, pièce en 4 actes, de MM. Gustave Guiches et François de Nion (16 avril). — Escholiers : *La Grande Amie*, pièce en 4 actes, de M. Albert Fresquet ; *Un Change*, comédie en 1 acte, de MM. François de Nion et G. de Buysieulx (21 avril). — Théâtre Michel : *Chose promise*, pièce en 1 acte, de Mme Jeanne Marni : *l'Apache*, mimodrame de M. Paul Franck (26 avril). — Comédie-Royale : *Crime passionnel*, pièce en 1 acte, de M Maurice Hennequin ; *Ni vu, ni connu*, comédie en 3 actes, de M. Georges Feydeau ; *le Roman chez la Postière*, revue en 1 acte, de Rip (29 avril). — Théâtre Molière : *Non !... elle n'est pas coupable*, pièce en 5 actes, de M. Georges Darien (1er mai).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

L'Exposition des Cent portraits de femmes. — Après l'exposition mémorable des œuvres de Chardin et Fragonard en 1907, après celle des Cent Pastels, voici cette année, grâce à la libéralité de quelques collectionneurs et grâce surtout à l'inlassable activité de M. Armand Dayot, l'exposition, dans la salle du Jeu de Paume aux Tuileries, de **Cent portraits de femmes** des écoles anglaise et française. Organisée avec le concours de l'excellente revue *L'Art et les Artistes*, cette manifestation est digne des précédentes ; elle nous habitue à voir à Paris chaque printemps un ensemble remarquable de peintures anciennes, et il faut souhaiter que cette tradition soit continuée.

Dire que Reynolds et Gainsborough voisinent ici avec Largillière, avec Perronneau, avec Roslin, avec Fragonard, c'est assez montrer l'intérêt d'un pareil groupement. Certes il est toujours facile, lorsqu'il s'agit d'entreprises de ce genre, de constater des lacunes et l'on peut regretter que Prudhon soit si peu représenté ; on peut regretter que le musée de Bordeaux ne se soit pas pour quelque temps dessaisi en faveur de Paris du portrait de jeune fille d'Alexis Grimou, ce grand méconnu dont l'effigie du *Marquis de la Mothe-Saint-Héraye* passait récemment encore au musée de Niort pour un Chardin, et que M. Henri Clouzot a fait restituer à son auteur ; de Chardin même on eût sans doute revu avec plaisir quelques figures, et si admirables que soient les crayons de Watteau, on eût aimé qu'il fût là avec quelque œuvre peinte.

C'eût été, il est vrai, chose difficile. Car il est remarquable que nos plus grands maîtres du XVIII^e^, Watteau, Chardin ou Fragonard ne se sont pas adonnés à un genre qui nous convient admirablement, celui du portrait. Tous trois ne peignent des visages isolés que par exception ; La Tour s'en tient au pastel, et c'est Perronneau, le modeste et admirable Perronneau, qui doit maintenir ici le renom de notre école. Certes je ne méconnais pas l'importance des Largillière et des Nattier et une réunion de quinze portraits de ces deux artistes mérite assurément qu'on s'y arrête.

Pourtant l'on ne peut s'empêcher de constater que ce qui leur manque le plus, c'est précisément la qualité première du portraitiste, le don de l'observation. Ils s'en tiennent à un examen superficiel des formes, à une traduction rapide de l'ensemble ; et si Nicolas de Largillière met encore quelque vérité dans ses visages, Nattier semble surtout préoccupé de flatter ses modèles. Ni l'un ni l'autre ne vont jusqu'à l'accent définitif d'une ligne, jusqu'à la recherche exacte du modelé ; leur dessin qui s'arrête aux proportions générales manque par conséquent de toute pénétration psychologique. Largillière encore

s'y essaie quelquefois dans ses figures d'hommes ; mais Nattier n'y prend garde et c'est ce qui fait son infériorité vis-à-vis de son aîné et vis-à-vis de ses contemporains.

Le charme de son pinceau, qui est grand, n'arrive pas à compenser ce défaut ; et s'il reste chez Largillière quelque vérité de coloris, il n'y a plus chez Nattier que tonalités fades, d'une joliesse assez agréable mais trop prévue. Ajoutez à cela la convention de la présentation de ces femmes tenant des roses, des œillets ou des fruits, l'importance accordée à l'accessoire, aux écharpes et aux dentelles, le manque de naturel des attitudes, et vous comprendrez pourquoi ces portraits d'apparat, qui ont tous les défauts de la pompe officielle du siècle précédent, ne sont presque plus des portraits.

Tout autre est Perronneau. Sans doute, il apporte au rendu des étoffes le soin habituel de ses confrères : mais quand il s'agit du visage de quelle pénétration des formes ne fait-il pas preuve! Ici pas une ligne qui ne soit cherchée avec acuité ; pas un accent qui ne soit posé avec sûreté. La vie est saisie dans ce qu'elle a de plus secret, et si Perronneau peintre n'est pas toujours égal à Perronneau pastelliste, s'il reste quelquefois un peu timide et sec dans l'emploi des pâtes (j'en excepte pourtant le *Daniel Jousse* du musée d'Orléans), il demeure, avec ces trois portraits de *la duchesse d'Ayen*, de *Mme de Sorquainville* et de *Lady Conventry*, fort supérieur à ces adroits courtisans que furent Largillière et Nattier.

Sans avoir la finesse de Perronneau, Joseph-Sifrein Duplessis s'approche de lui avec son portrait de *Mme Lenoir*, d'un modelé sculptural et d'une étonnante certitude ; les accessoires, encore qu'excellemment traduits (le vieux livre fait penser à celui que tient la femme inconnue de la collection La Caze) ne nuisent en rien à l'intérêt dominant du visage. Et Roslin, moins aigu que Perronneau, se relèverait, s'il était nécessaire, par une plus grande abondance de pâte. Le maître du portrait de *Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue*, peint vers 1725, soutient la comparaison avec eux, et l'on aimerait pouvoir le nommer.

Tocqué, Tournières, les Van Loo, Boucher, avec deux petits portraits de *Mme de Pompadour*, où il se montre en même temps peintre exquis d'intérieurs, font cortège. Frago, avec une jeune fille lisant, librement brossée dans une audacieuse harmonie de jaunes et roses, où il fait contraster les bleus froids des chairs en lumière avec les tons chauds de l'ombre poussés par endroit jusqu'au vermillon, Frago est ici le plus près de nous. Greuze ordinaire, sauf dans *la Jeune Veuve*, David sec, peignant des morceaux détachés sans intelligence de l'ensemble, mais habile dans l'exécution au moins dans le portrait de *Mme de Mongiraud*, la fille aînée du peintre Ducreux, puis Mme Vigée-Lebrun, aimable, ferment le XVIIIe siècle.

J'ai à dessein passé François-Hubert Drouais. A égale distance entre Nattier et Perronneau, il est peut-être le représentant le plus significatif de cette époque. Il joint à un dessin large un modelé d'une précision rare : son portrait de *la Princesse de Condé* est à cet égard tout à fait hors pair. Seul le coloris emprunte au goût de Nattier une séduction un peu factice, et se laisse aller trop aisément aux rouges roses des joues, aux gris bleus des demi-teintes. Mais il n'y a rien là de fâcheux et cette grâce apprêtée n'est pas sans agrément. Qu'il abandonne d'ailleurs le pinceau; qu'il crayonne sa *Mme du Barry* de la collection du docteur Tuffier, et voici Drouais créant un étonnant chef-d'œuvre. La pureté et la fermeté du trait, l'économie des rehauts, l'aisance avec laquelle est donné le relief à l'aide des moindres différences de lumière et d'ombre, à l'aide des moindres accents, fait de ce simple portrait aux trois crayons une chose comparable pour la qualité aux meilleurs masques de La Tour.

Nattier lui-même se surpasse dans le dessin aux trois crayons, ce procédé si français, et la feuille où il a portraituré les siens soutient sans désavantage le voisinage redoutable d'un délicieux croquis d'Augustin de Saint-Aubin et de prestes sanguines de Watteau. Et il est curieux de noter que le même phénomène se produit dans l'école anglaise pour Lawrence et que son crayon de *Miss Mathilda Fulding* exceptionnellement l'approche tout près de Gainsborough.

Ce qui s'est produit pour Nattier en France est en effet fréquent en Angleterre; et si l'on met à part Hogarth, Reynolds et Gainsborough, la plupart des peintres d'outre-Manche nous ont laissé des portraits sus, bien plus que des portraits vus. Ce don d'observation délicate qui sauve nos petits maîtres, des Dumonstier à Duplessis, manque à leurs confrères étrangers; et après Gainsborough les recettes du métier, la séduction superficielle de la facture l'emportent peu à peu chez les derniers sur le sérieux véritable du dessin.

Au contraire, Hogarth l'ancêtre, caricaturiste par excellence, demeurera dans sa peinture caractériste, et chose étonnante sera dans l'exécution le plus moderne et celui dont se rapprocheront le plus les contemporains, un Nicholson comme un James Pryde. Sur une préparation d'ombres légères, il enlève franchement les clairs et laisse à la distance où se doit mettre le spectateur le soin de ménager les passages entre les différentes touches. Telle, sa toile de *Peg Woffington*. Reynolds déjà a plus de mollesse, mais la beauté de pâtes de cet élève des Vénitiens en même temps que de Van Dyck le maintient au premier rang. Sa *Nelly O'Brien* est d'un éclat merveilleux; et son étude de *la Comtesse Spencer avec sa fille Georgina* le montre aimant comme Gainsborough se servir d'une préparation faite d'un mélange de gris et d'ocre. Romney suit de près Reynolds et James Northcote, qui conserve une raideur particulière, accuse un tempéra-

ment personnel avec *les deux demoiselles Bulwer;* mais ensuite la décadence arrive, malgré Raeburn, qui donne à ses figures d'agréables fonds roux de paysage, malgré Hoppner qui essaie avec sa *Miss Raine* de se rattacher aux Vénitiens par Reynolds; elle se fait évidente avec John Opie, avec le brillant et trop vanté Sir Thomas Lawrence.

Mais Thomas Gainsborough suffirait au besoin à l'honneur de l'école anglaise de portraits. C'est tout à la fois le plus cultivé de ses peintres et le plus personnel : cette personnalité si marquée dans le dessin et dans la facture ne peut en effet empêcher de voir combien Gainsborough a étudié les vieux maîtres. D'abord Van Dyck et Holbein naturellement qui lui ont appris le premier à présenter admirablement ses modèles, le second à se servir de la façon la plus expressive de la ligne. Mais à mon sens Léonard également dut l'influencer fortement. Le modelé des visages de Gainsborough est poursuivi avec la même insistance que le modelé de la Joconde ou que celui de ce ravissant portrait de jeune garçon qu'on attribue au Louvre à Prudhon, faute d'en connaître le véritable auteur.

Ces lignes décisives et particulières des profils, des bouches et des yeux, ce modelé merveilleux font le prix du buste de *la reine Charlotte* du South Kensington et de celui de *Mrs Graham*, l'un des plus purs chefs-d'œuvre de l'artiste. On peut, pour le charme du coloris et de la facture, opposer à Gainsborough certains de ses compatriotes; pour l'écriture des formes et des traits il est incomparable. Nul ne sait comme lui tracer une courbe fuyante, mettre en perspective la prunelle et la paupière, au lieu de s'en tenir au cliché de la presque totalité des peintres. Le portrait de *Mrs. Graham* est d'un accent sans pareil, et la moue un peu dédaigneuse de la bouche est traduite avec une maîtrise surprenante. Seul dans l'art moderne le pseudo-Prudhon du Louvre, cet énigmatique portrait d'adolescent, s'approchera d'une expression aussi définitive de la forme.

L'exposition des Tuileries comprend sept peintures de Gainsborough; toutes sont marquées de cet accent personnel qui les rend immédiatement reconnaissables. A côté des portraits en buste de *Mrs. Graham*, de *la reine Charlotte*, de *miss Sparrow*, de la duchesse *Anne de Cumberland*, quelques portraits en pied montrent tout le profit qu'avait fait l'artiste anglais de l'étude de Van Dyck dans la composition des grandes toiles. C'est encore *la reine Charlotte*, puis *mis Mary Manners* et surtout *les deux filles du peintre, Mary et Margaret*. Ce sont là des pages inoubliables, et leur présence dans la salle du Jeu de Paume donne à cette exposition des *Cent portraits de femmes* un intérêt qu'Hogarth et Reynolds, Perronneau et Drouais viennent encore augmenter.

Memento. — Dans la *Revue bleue*, M. L. Dumont-Wilden donne sur le *Portrait en France* des lignes d'une grande justesse ; M. Henry Lapauze poursuit dans la *Nouvelle Revue*, avec *le Directorat d'Ingres*, ses travaux sur l'Académie de France à Rome ; M. Hermann Voss dans *l'Art Flamand et Hollandais* étudie l'*Autel de la Vierge du maître de la Virgo inter-Virgines au musée de Salzbourg* ; et dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, M. Maurice Tourneux commente l'acquisition par la société des Amis du Louvre de cinq dessins attribués à La Tour, et M. Louis Réau commence une série d'articles sur le bizarre et séduisant *Lucas Cranach*. La biographie de cet artiste a été émoudée grâce aux travaux des érudits d'un certain nombre de légendes parasites et la voici résumée d'après M. Réau : il est né en 1472 dans la petite ville franconienne de Kronach près de Bamberg et fut le fils d'un peintre obscur. En 1504, il émigre à Wittemberg ; il restera jusqu'à sa mort le peintre attitré de la cour des électeurs de Saxe, d'abord sous le règne de Frédéric de Saxe, puis sous l'électorat de son frère Jean le Constant et de son neveu Jean-Frédéric le Magnanime. Cranach dès son arrivée à la cour y rencontra le peintre vénitien Jacob de Barbari, qui exerça une influence passagère sur sa technique et sur son style, ainsi que Konrad Meyt de Worms, un des meilleurs sculpteurs de la Renaissance. En 1508, Cranach fut envoyé en mission dans les Pays-Bas à la cour de l'empereur Maximilien et il fit le portrait du futur Charles-Quint ; il y connut aussi les œuvres des romanistes flamands Metsys et Mabuse. Il revint ensuite travailler à Wittemberg et lorsque le jeune prince Jean-Frédéric fut fait prisonnier par l'armée de Charles-Quint à la bataille de Muhlberg (1547), le vieux Cranach se mit courageusement en route pour partager à Augsbourg et à Innsbruck la captivité de son maître. Il intercéda pour lui auprès de Charles-Quint et le suivit après sa délivrance dans sa nouvelle résidence de Weimar, où il mourut en 1553 à l'âge de 81 ans.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : la collection Victor Gay ; douze émaux de Mouvaern ; remaniements des salles de la sculpture. — Un buste de Mme de Récamier par Chinard au Musée de Lyon. — Nouveaux vols au Musée de Guéret. — La nouvelle Pinacothèque du Vatican. — Faux Primitifs colonais aux Musées de Nuremberg et de Cologne. — Memento bibliographique.

On accuse souvent le **Musée du Louvre** de torpeur et d'errements routiniers. L'intéressante et très intelligente initiative qu'il vient de prendre, d'accord avec l'administration des Beaux-Arts, et dont le succès a dépassé même ses espérances, va donner tort cette fois à ses détracteurs et l'encouragera, espérons-le, à persister dans la voie des heureuses résolutions. La précieuse collection d'objets d'art du Moyen âge rassemblée, en vue de ses études, par l'érudit auteur du *Glossaire archéologique*, Victor Gay, allait être dispersée, et le Louvre, auquel la modicité de ses ressources ne permet pas toujours d'acheter à n'importequel prix les œuvres qu'il convoite et d'en-

gager tous ses crédits sur une seule vente, pouvait craindre de voir lui échapper certaines pièces de premier ordre. L'idée vint au conservateur du département des objets d'art, M. Gaston Migeon, de faire appel, avec l'autorisation du Conseil des Musées, au concours de huit amis dévoués du Louvre — MM. Alfred André, Jules Bruneau, Fenaille, Jules Maciet, Peytel, Théodore Reinach, le baron Edmond de Rothschild, Jacques Stein, — pour acquérir la collection en bloc, et remettre ensuite en vente publique les objets non retenus. Ainsi fut fait; et, après avoir largement prélevé sa part des richesses ainsi mises à sa disposition, le Louvre revendait le reste du 23 au 26 mars, à l'Hôtel Drouot, et en tirait la jolie somme de 371.902 francs, soit net 340.000 francs, somme supérieure de 90.000 francs au chiffre déboursé pour l'ensemble. Il se trouve ainsi que, grâce à cette combinaison ingénieuse et à la générosité des amateurs groupés par M. Migeon, nos musées nationaux se sont enrichis de nombre d'œuvres de valeur non seulement sans bourse délier, mais encore en faisant par surcroît une opération lucrative. On ne peut qu'applaudir vivement à une initiative si heureuse et souhaiter que cette façon nouvelle d'user de la personnalité civile conférée à nos musées se généralise pour leur plus grand profit.

Trois départements du Louvre, ceux des peintures, des sculptures du Moyen âge et des objets d'art, et deux autres musées — ceux de Saint-Germain-en-Laye et de Cluny — se sont trouvés profiter de cette aubaine. Citons parmi les plus belles pièces recueillies par le Louvre : une exquise figure d'ange, fragment de retable, par Fra Angelico; une *Vierge avec l'Enfant*, peinture de l'école flamande du XV^e^ siècle; un *Ange* en marbre, sculpture de l'école toscane ou pisane du XIII^e^ siècle; une *Vierge de l'Annonciation* également en marbre, de l'école pisane du XIV^e^ siècle; une très belle *Vierge assise avec l'Enfant*, sculpture en bois du XIII^e^ siècle; une figure du roi ou du Prophète en pierre polychromée provenant d'un « arbre de Jessé », œuvre française de la fin du XIV^e^ siècle; d'admirables mains provenant de la statue tombale de Philippe le Hardi; des faïences italiennes; des ivoires arabes très curieux, de la même provenance que deux pièces célèbres de la collection Carrand au Bargello de Florence; des ivoires romans et byzantins; des émaux de Limoges, parmi lesquels une précieuse croix de la fin du XII^e^ siècle, portant l'inscription : *Johannes Garnerius me fecit* (une des très rares œuvres de cette époque qui soient signées); des émaux translucides; enfin, de nombreux émaux mosans dont le Louvre ne possédait que fort peu d'exemplaires. Cluny a retenu une jolie statue en bois polychromé de *Saint Michel*, œuvre française du XV^e^ siècle; une ceinture en argent doré de la même époque, et une curieuse série de plombs et d'étains historiés, trouvés pour la plupart dans le lit de la Seine. Saint-Ger-

main hérite de deux fragments d'un reliquaire irlandais en bronze, de style barbare, décorés d'enroulements, et qui n'ont d'analogue qu'une pièce conservée au musée de Dublin. L'Union des Arts décoratifs, enfin, reçoit une admirable collection d'étoffes du VIIIe au XIVe siècle (1). Depuis le commencement du mois, toute cette précieuse réunion d'objets est exposée au premier étage du musée, dans la salle voisine de celle des bronzes donnant sur la Colonnade.

Une autre bonne fortune vient d'échoir au département des objets d'art, si heureusement enrichi par cette donation : le Conseil des Musées vient de ratifier l'acquisition, au prix de 120.000 francs, d'une suite de *douze* émaux peints de Monvaerni, le premier en date des peintres émailleurs limousins (fin du XVe siècle), duquel on ne connaissait jusqu'ici, dans le monde entier, qu'une dizaine de plaques de cette importance. Nous reparlerons de ces pièces lorsqu'elles seront exposées.

Notons, avant de quitter le Louvre, une heureuse modification apportée dans la disposition des salles de la sculpture moderne : au lieu d'en aller chercher l'entrée, comme autrefois, dans l'angle nord-ouest de la cour du Louvre, on la trouve maintenant sous le pavillon de l'Horloge, vis-à-vis de la porte de l'escalier Henri II, et l'utilisation du vestibule qui s'ouvre là, au bas de l'escalier Henri IV, a permis le dégagement de la salle Coysevox et une meilleure présentation des œuvres. On a groupé dans ce vestibule d'entrée un certain nombre de statues, parmi lesquelles le *Berger avec un jeune satyre* et la *Nymphe à la coquille* de Coysevox, et le *Faune au chevreau* de Lepautre. De même on a transporté dans la vaste salle Puget diverses œuvres telles que le colossal *Rhône* de Coysevox, la *Diane* et la *Flore* de Frémin. Ce désencombrement de la salle Coysevox a permis d'y mettre mieux en valeur les deux belles figures de l'*Amphitrite* d'Anguier et de la *Diane* de Coysevox, et de reconstituer sur une des parois de la salle le *Monument funéraire de Charles de La Vieuville et de Marie Bouhier* par Gilles Guérin, duquel on a rapproché des génies soutenant les armoiries de ces personnages, restés jusqu'ici à Versailles. On a aussi exposé de façon plus avantageuse, au fond de la salle, le *Monument du cardinal de Bérulle* par Jacques Sarrazin, provenant de la chapelle des Carmélites de la rue Saint-Jacques et entré au Louvre il y a deux ans. Signalons enfin, dans la salle Puget, une œuvre nouvellement exposée : une gracieuse figure en bas-relief de *Sainte Cécile* qui fit partie du Musée des Monuments français de Lenoir et qu'un dessin du recueil de Gaignières a permis de recon-

(1) Pour plus de détails, consulter l'article que vient de publier M. Gaston Migeon dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er mai : *La Collection Victor Gay aux Musées nationaux* (avec 34 fig. et 1 planche).

naître comme un fragment du tombeau du musicien Henri Du Mont à l'église Saint-Paul, dont il était organiste.

Un autre remaniement du même genre a eu lieu dans les collections de sculpture du Moyen-âge, dont l'entrée se trouve maintenant au bas de l'escalier de la salle égyptienne : une nouvelle salle s'ouvre là, où l'on a groupé quelques-unes des œuvres des XIVe, XVe et XVIe siècles que contenait la salle voisine, entre autres la délicieuse *Vierge* française en pierre polychromée du XIVe siècle acquise en 1905, les statues de *Charles V* et de *Jeanne de Bourbon* provenant de l'ancienne église des Célestins, le beau *Calvaire* de Nivelles, une charmante figurine d'*Enfant Jésus* du XVe siècle, l'*Eve* de l'école franconienne du XVIe, et une pièce acquise en 1907 et qui n'avait pas encore été exposée : une élégante croix de cimetière du XVIe siècle provenant de Saint-Léger, près Troyes, dont l'histoire est, hélas ! celle de beaucoup de nos œuvres d'art provinciales sans se soucier du classement dont elle avait été l'objet (et il ne semble pas, d'ailleurs, que la Commission des Monuments historiques se soit émue de cette violation de la loi), un Conseil municipal ignorant, croyant faire une « bonne affaire » — et sans doute aussi une bonne « niche » à ses adversaires — la vendait à vil prix (375 francs !) à un brocanteur, lequel la faisait ensuite payer au Louvre la somme respectable de 12.000 francs. Heureux encore sommes-nous quand les œuvres de notre patrimoine artistique trouvent là un asile au lieu d'émigrer, comme nous l'avons vu trop souvent, à l'étranger !

Une très belle œuvre du sculpteur Chinard, tout empreinte de la grâce propre à cet artiste du Consulat, héritier des qualités de l'époque Louis XVI, un buste en marbre de Mme Récamier, resté jusqu'ici presque inconnu en plein Paris, mais dont il existe de nombreuses répliques, vient d'être acquis par le **Musée de Lyon**. La belle Juliette y est figurée très jeune, croisant ses bras pour s'envelopper d'un fichu transparent ; elle est coiffée d'un bandeau à l'antique sur lequel se jouent des Amours ; le peigne est formé d'un faisceau de flèches d'Eros. Ces détails charmants ont disparu de la plupart des répliques ou n'y sont que gauchement rappelés ; d'ailleurs ces reproductions ne sont que des réductions, tandis que l'œuvre originale du musée de Lyon est de grandeur naturelle et du travail le plus délicat. Elle est signée sur le socle : « *Chinard, de Lyon.* »

Il vient d'arriver au **Musée de Guéret** la plus fâcheuse aventure. Cambriolé une première fois, en décembre 1906, par la bande Thomas, il a été de nouveau pillé à la fin du mois dernier et a vu disparaître une seconde fois, entre nombre d'objets précieux, la plupart de ceux qu'il avait récupérés après l'arrestation de Thomas. Voici la liste des œuvres dérobées, telle qu'elle a été communiquée aux journaux : une croix plate en émail champlevé ; une *Tête de*

Christ; — une custode en émail champlevé avec arabesques et têtes de saints ; — six châsses ou reliquaires, dont deux en cuivre avec cabochons, les quatre autres en émail champlevé ayant pour décoration le *Meurtre de saint Thomas Becket*, la *Lapidation de saint Etienne*, l'*Adoration des Mages*, des figures de saints et des rinceaux ; — des fragments de crosse en émail champlevé ; — une plaque ovale en cuivre repoussé représentant saint Brunaud ; — cinquante-huit émaux peints, dont plusieurs de Noylier et de Laudin ; — six râpes à tabac sculptées, dont quatre en ivoire ; — une petite statue de la Vierge en ivoire ; — un étui en argent du XVIIIe siècle, portant à une extrémité les armoiries de Beauvais.

En quels termes assez énergiques qualifier la conduite d'une administration qui, trompée une première fois, néglige les précautions nécessaires au point de se laisser berner à nouveau ? Et quel exemple significatif et décourageant de l'incurie qui continue de régner dans les musées de province, en dépit de toutes les pompeuses Commissions de réorganisation, — on pourrait presque dire : à cause même de la preuve qu'elles ont fournie de l'incohérence de leurs efforts et de l'insouciance profonde du gouvernement et du Parlement à l'égard de l'art !

§

A l'étranger, le principal événement a été, le 28 mars, l'inauguration, en présence du pape, des nouvelles salles de la Pinacothèque du Vatican, dont la réorganisation avait été commencée il y a deux ans sous l'inspiration de Mgr Misciatelli, sous-préfet des Palais apostoliques, et sous la direction du conservateur, le peintre Ludwig Seitz, mort malheureusement il y a quelques mois avant d'avoir pu assister à la réalisation complète de son œuvre, achevée par M. P. d'Achiardi. C'est plus, d'ailleurs, qu'une réorganisation : c'est une véritable révélation qui se trouve offerte aux visiteurs de la nouvelle galerie. On sait ce qu'était l'ancienne : la réunion au hasard d'œuvres anciennes de second ordre, de quelques toiles modernes, et d'un petit nombre d'admirables chefs-d'œuvre — la *Madone de Foligno* et la *Transfiguration* de Raphaël, le *Saint Jérôme* de Léonard de Vinci, la composition de Melozzo da Forli représentant *Le Pape Sixte IV nommant Platina intendant de la Bibliothèque du Vatican*, — dans des salles où l'on n'accédait qu'après avoir gravi péniblement, après l'étroit escalier qui mène aux Chambres de Raphaël, quelques centaines de marches. Aujourd'hui, c'est au rez-de-chaussée, dans une spacieuse galerie, longue de 145 mètres, s'ouvrant sur la rue qui mène au musée des Antiques et s'éclairant largement sur le jardin du Belvédère, qu'est présentée, dans les plus intelligentes conditions de décor, d'éclairage et de chauffage, et dans un ordre rigoureusement scientifique, une collection de tableaux unique à

Rome, complétant dignement l'admirable ensemble de musées qu'abrite le Vatican. On y a groupé, en effet, outre une soixantaine de tableaux de l'ancienne galerie, plus de deux cents peintures, toutes remarquables, provenant les unes du Latran et des appartements privés, les autres — et c'est le plus grand nombre — des armoires de la Bibliothèque ou des magasins, où elles gisaient à peu près inconnues. Mentionnons, parmi les œuvres nouvelles ainsi révélées et offertes à l'étude, une admirable *Crucifixion* attribuée à Giotto ; un *Christ* sur fond d'or du Siennois Simone Martini ; de curieux Lorenzetti (*Scènes de la vie de saint Etienne*) ; un beau triptyque, *La Vierge avec l'Enfant entre deux saints*, d'Allegretto Nuzi, daté de 1365 ; un grand panneau avec prédelle offrant des *Scènes de la vie de la Vierge*, œuvre capitale de la jeunesse de Benozzo Gozzoli, qui le montre sous l'influence de Fra Angelico ; un charmant portrait d'une princesse Sforza enfant, par Bernardino dei Conti ; une jolie *Madone* Lorenzo di Credi et une autre par Pinturicchio ; des Primitifs vénitiens : Antonio da Murano, Crivelli, Montagna ; un superbe de *Saint Georges combattant le dragon* de Paris Bordone ; un très beau Caravage : *Le Reniement de saint Pierre* ; un *Repos de la Sainte Famille en Egypte*, par le Barroccio ; une admirable *Pieta* attribuée à Cranach ; parmi les peintures modernes, un grand portrait en pied du roi d'Angleterre Georges IV par Lawrence, etc. (1).

On connaît, au **Musée de Cologne**, la salle où sont réunies les productions primitives de l'école colonaise. Entre toutes ces œuvres puériles et charmantes, une des plus célèbres était le petit panneau connu sous le nom de la *Madone à la fleur de vesce*, regardé jusqu'ici comme un des ouvrages caractéristiques de « maître Wilhelm » qui florissait vers 1380. Or, des doutes très sérieux ayant été émis sur son authenticité par un savant allemand, M. Poppelreuter, dans la *Zeitschrift fur christlische Kunst* (2), le panneau a été soumis à un examen approfondi par M. Braune, conservateur à la Pinacothèque de Munich, et M. Voll, directeur du même musée. Le premier, qui avait dénoncé dernièrement la fausseté d'une prétendue *Madone* primitive colonaise, dite la *Madone à la fleur de pois*, conservée au **Musée germanique de Nuremberg**, a reconnu dans le tableau du musée de Cologne des parties toutes modernes datant du début du siècle dernier et n'a pas osé se prononcer sur l'authenticité du reste. M. Voll a été plus catégorique : il estime que le tableau entier est une contrefaçon due à un peintre romantique du XIX^e^ siècle

(1) On trouvera dans la *Gazette des Beaux-Arts* de ce mois une *Correspondance* de M. Maurice Pernot sur cette galerie avec la reproduction de 7 des principales œuvres remises en lumière. — Voir aussi, dans la revue italienne *Emporium*, une étude détaillée, par M. Arduino Colasanti, accompagnée de 16 reproductions.

(2) 1908, livr. 11 et 12.

et pense d'ailleurs qu'on pourrait dresser une assez longue liste des faux tableaux primitifs allemands, et spécialement colonais, exécutés à cette époque. L'aventure n'aurait pas été pour déplaire à Huysmans, dont le peu d'enthousiasme pour l'école colonaise semblait comme pressentir ces impostures. Mais ces révélations ont mis en émoi le monde artistique de Cologne et principalement la direction du musée ; aussi se propose-t-elle de soumettre l'œuvre incriminée à une réunion de savants, de connaisseurs et de restaurateurs de tableaux, en vue d'un jugement définitif.

Memento. — Nous avons plaisir à signaler l'apparition du 3e volume du précieux *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* entrepris par MM. Pierre Marcel et Jean Guiffrey (Lib. centrale d'art et d'architecture Ch. Eggimann ; in-4 : XIV-143 p. à 2 et 3 col., av. 705 fig ; 25 fr.). On ne saurait trop encourager de semblables publications documentaires, surtout lorsqu'elles sont, comme c'est ici le cas, poursuivies avec tant de soin consciencieux et d'érudition. Ce troisième volume s'étend des noms *Callot* à *Michel II Corneille* et comprend 999 pièces, décrites de la façon exacte et détaillée que nous avons dite, avec 705 petites mais très nettes reproductions en phototypie des principaux dessins. Signalons parmi les plus intéressants : la série des Callot ; la nombreuse et belle suite des Carpeaux, provenant du don du prince Stirbey ; les dessins de fêtes et cérémonies de cour de C.-N. Cochin ; enfin la suite innombrable due au fécond Michel Corneille le jeune, duquel le Louvre ne possède pas moins de 384 pièces. A propos de cet artiste, MM. J. Guiffrey et P. Marcel ont donné dans l'introduction de ce volume une étude excellente et fort intéressante sur l'enseignement du dessin tel qu'il se pratiquait en France, par les soins de l'Académie, à la fin du XVIIe siècle.

La librairie Laurens a publié dans son intéressante collection des « Grandes Institutions de France », où avaient déjà paru *Les Manufactures des Gobelins et de Beauvais*, *La Monnaie*, *L'Institut*, *La Bibliothèque Nationale*, deux nouveaux volumes, consacrés l'un à *La Manufacture de porcelaine de Sèvres* (2 vol. in-8 av. 128 grav. ; 3 fr. 50 chacun) l'autre au *Musée du Louvre : les Peintures, les Dessins, la Chalcographie* (204 p., av. 105 grav. ; 3 fr. 50) et confiés, suivant la règle adoptée pour cette collection, aux personnes les mieux désignées, par leurs fonctions dans ces établissements, pour en parler avec compétence. C'est M. Georges Lechevallier-Chevignard, secrétaire archiviste de la Manufacture de Sèvres, qui a écrit le premier de ces livres. Collaborateur de M. Emile Bourgeois dans le classement des archives de la Manufacture, il a dû à ce travail de pouvoir écrire la première monographie complète attendue jusqu'ici sur la manufacture. Il y passe en revue successivement les diverses phases de son histoire, déterminant l'influence des artistes qui tour à tour en assumèrent la direction : Boucher, Bachelier, Falconet, Boizot, etc. ; indiquant les caractères dominants de la production à chaque époque ; montrant le sens du mouvement qui, depuis une dizaine d'années, a abouti au renouvellement des formes et du décor ; précisant le rôle de la manufacture dans son organisation actuelle ; enfin, exposant, dans une dernière partie, les procédés techniques de fabrication et de

décoration et faisant assister le lecteur à la série d'opérations que subit la matière avant d'être transformée en une porcelaine délicate. Un tableau complet des marques de la Manufacture, qui sera vivement apprécié des amateurs, la liste de tous les artistes qui travaillèrent à Sèvres avec les dates de leur présence dans les ateliers et, pour beaucoup d'entre eux, l'indication des monogrammes dont ils signaient leurs œuvres, complètent très utilement cet excellent travail, qu'illustrent 128 gravures reproduisant, pour la plupart, les plus belles pièces du musée céramique et les produits les plus remarquables sortis de la manufacture depuis sa fondation. — Le livre consacré à la peinture, aux dessins et à la Chalcographie du Louvre, premier d'une série de cinq volumes où seront passés en revue, après l'histoire du palais et du musée, toutes les richesses qu'ils abritent, a été confié à M. Jean Guiffrey qui, ici encore, y fait apprécier ses qualités de sûre érudition, de claire présentation. Il y donne, dans une première partie, l'histoire des collections : l'ancien Cabinet du roi, puis la création du « Muséum » et son accroissement par l'apport des chefs-d'œuvre rapportés de tous les pays d'Europe par les armées victorieuses de la Révolution et de l'Empire ; les reprises des Alliés après la chute de Napoléon et le développement des collections depuis la Restauration jusqu'à nos jours ; — dans une seconde partie, la description critique, par salles et par écoles, des collections dans leur état actuel. Une précieuse bibliographie des notices et catalogues du musée depuis 1793 jusqu'en 1909, termine cet intéressant et utile ouvrage, avec une table méthodique des reproductions, groupées par école, qui remédie heureusement au mélange un peu confus occasionné dans le volume par les nécessités d'illustration du texte.

Parmi les publications étrangères, voici, en Belgique, chez l'actif éditeur G. van Oest, à qui l'on doit depuis quelques années tant de beaux livres sur l'histoire de l'art — entre autres une somptueuse monographie de *Peter Bruegel l'Ancien* — un volume de haut luxe consacré par M. Victor Golou bew au célèbre recueil de dessins de Jacopo Bellini au Louvre. (*Les Dessins de Jacopo Bellini au Louvre et au Critish Museum* : 2e partie (1) ; in-folio, 100 planches avec notices, table et 11 p. d'introd.) Ce livre de dessins, si précieux pour la connaissance des origines de la peinture vénitienne, fut acquis en 1884 par le Louvre grâce à la perspicacité de Courajod. Il se compose de 95 feuillets en parchemin (sauf celui qui porte le n° 15) offrant, tracés à la plume, à la pointe d'argent, ou plus rarement à la pierre d'Italie, de grandes compositions mythologiques, historiques ou religieuses, des portraits, des études d'animaux, de nombreux motifs de sculpture ou d'architecture, où se trahit sans cesse l'artiste épris de l'art antique que fut Jacopo (des compositions comme la *Tête d'Annibal apportée à Prusias*, le *Jugement de Salomon*, la *Mort de la Vierge*, *Marie au Temple*, le *Palais d'Hérode*, sont significatives à ce point de vue) et où se révèlent non moins un excellent observateur et traducteur de la vie (témoin entre autres ses animaux) et un fervent amoureux de la nature (voyez les paysages de la *Descente de croix*, de *Saint Christophe*, de *Saint*

(1) Cette 2e partie, consacrée aux dessins du Louvre, est en réalité la première parue ; le volume ayant trait aux dessins du British Museum viendra ensuite, et un 3e volume sera consacré à la biographie de l'artiste, aux documents et aux tables.

Jérôme parmi les rochers, la *Fleur d'iris* lavée à l'aquarelle et reproduite en couleurs dans cet album). Rien n'est plus attachant que de suivre, en tournant ces feuillets, la pensée de cet esprit ingénu et ouvert, en qui se reflètent toutes les préoccupations et les curiosités de cette exquise période de la première Renaissance. M. Goloubew a mis à étudier cet art charmant un amour attentif et une science extrême. En dehors d'une brève introduction, chaque planche est accompagnée d'une description, suivie de références bibliographiques. Quant aux reproductions, dues à l'habileté de M. André Marty, elles sont parfaites de tons points et, bien qu'un peu plus petites que les originaux, en donnent l'idée la plus exacte, avec les mêmes teintes. C'est, au total, un ouvrage admirable qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à ses éditeurs, et dont nous souhaitons de voir bientôt la suite.

A la même librairie a commencé, sous le titre général *la Peinture en Belgique : Musées, églises, collections, etc.*), la publication d'une sorte de grand répertoire des trésors artistiques conservés en Belgique, — le pays, avec l'Italie, dont les édifices religieux ou civils sont les plus riches en chefs-d'œuvre autochtones. La rédaction de ce grand ouvrage a été confiée à un historien d'une érudition sûre et agréable, M. Fiérens-Gevaert, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Liège, qui se propose de passer successivement en revue les chefs-d'œuvre de la peinture, de l'architecture et de la sculpture en Belgique. Le premier volume que voici est consacré aux *Primitifs flamands :* les miniaturistes du XIVe siècle, les frères van Eyck, Roger van der Weyden, Petrus Christus, le « Maître de Flémalle », Thierry Bouts et ses fils. Les caractéristiques de leur talent y sont clairement définies et illustrées par la reproduction et le commentaire des œuvres que conserve d'eux la Belgique (in-4, 95 p., av. 62 reprod. hors texte).

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

French Classics for English Readers : Molière, translated into English Verse by Curtis Hidden Page, Ph. D., Professor of Romance Languages and Literatures, Columbia University, with an Introduction by Brander Matthews, professor of Dramatic Literature at Columbia University, 2 vol., 5 dollars Putnam, New-York. — *Œuvres Dramatiques de William Shakespeare*, traduction nouvelle par Georges Duval, 8 vol. à 3.50, Flammarion. — *The Quarterly Review, Centenary Number*, 6 s., John Murray. — *The Edinburgh Review*, 6 s., Longmans Green. — Memento.

Les occasions sont fréquentes de parler de la traduction et l'on peut émettre sur ce sujet d'innombrables avis et des théories contradictoires. Cependant, certaines conditions requises sont indiscutables autant qu'indispensables, à commencer par la connaissance de la langue dans laquelle sont écrites les œuvres qu'on se propose de traduire. Et vraiment, à voir certaines traductions offertes au public, on en vient à se demander si les traducteurs, dont le nom figure sur la couverture du volume, ont jamais connu un seul mot d'une langue étrangère. « Bah ! ils font faire ça dans les prisons ! » disait

récemment un libraire parisien, et l'explication n'est pas sans quelque vérité, à condition de l'interpréter. L'audace de ces soi-disant traducteurs est déconcertante. On leur parle d'un ouvrage...patagon, vite ils mettent la main dessus, chargent un malheureux, prétendant savoir le patagon, de leur en faire une version plus ou moins mot à mot, et cette version, ils la triturent, la tripotent, la manipulent hardiment sous le stupéfiant prétexte de la « mettre au point », alors qu'ils sont totalement incapables de vérifier si la version qu'on leur a fournie, au rabais, rend le texte avec tant soit peu de fidélité ! Il en paraît beaucoup, des traductions de ce genre, et on les publie impunément, car bien rares sont les critiques polyglottes, les juges compétents qui pourraient s'aventurer à partir en guerre contre cette industrie. Assurément, un petit nombre de gens, dans certains milieux, connaissent ces dessous, collectionnent les plus invraisemblables contresens et s'en divertissent, mais le public n'est jamais renseigné. Il paie, et on le trompe : c'est l'habitude.

Certes, l'on ne saurait trop condamner de pareils procédés, même au risque de soulever des animadversions ; c'est l'opinion générale, mais quand il s'agit d'ouvrir les hostilités, de se mettre pour de bon en campagne, et de chasser, de là où ils n'ont que faire, tous ces usurpateurs, on se dit : « A quoi bon ? Tout cela n'a guère d'importance, il ne reste que ce qui doit rester, et, quoi qu'on dise de sa bêtise, le public n'est pas si sot, somme toute, il discerne fort bien qui sont les trompeurs dans l'histoire, et à la longue, il reconnaît les siens, ceux qui n'ont pas eu pour souci unique de lui extorquer ses sous en lui vendant des marchandises frelatées. » Car il est de bons traducteurs et de très recommandables traductions.

Il serait vraiment fâcheux, par exemple, qu'on ne puisse lire Shakespeare en français que dans des versions défectueuses, comme il serait regrettable aussi, pour les Anglais, de lire Montaigne, Rabelais, Molière, Beaumarchais et tant d'autres dans des traductions bâclées à la manière industrielle. Pour ce qui est de Molière, au moins, les versions anglaises de ses comédies sont nombreuses et excellentes. Toutes, certainement, n'ont pas la même valeur, mais elles sont suffisamment fidèles pour permettre de goûter les beautés de l'original. La première traduction connue est celle de John Ozell, qui parut en six volumes, à Londres, en 1714. Une édition en huit volumes, contenant dix-sept pièces, avec le texte français et la version anglaise, parut en 1732 ; sept ans plus tard, cette édition, remaniée, corrigée et complétée, fut publiée à nouveau. Il y eut une autre édition, avec les deux textes, qui commença à paraître en 1748, et, après une édition de 1771, un siècle s'écoule avant que paraisse la remarquable traduction de Mr Henri Van Laun, publiée en six volumes à Edimbourg (1875-76). On trouve, dans les introduc-

tions et les appendices de cette édition, de précieux documents concernant les imitations anglaises des pièces de Molière. En 1876-77, paraît la traduction intégrale de Charles Heron Wall, qui est considérée comme la meilleure. Laissant de côté diverses traductions fragmentaires, nous mentionnerons la version en six volumes que Mr A. R. Waller a publiée de 1902 à 1908, et qui est établie avec un soin extrême. Enfin, dernier en date, nous avons, dans la collection des *French Classics for English Readers*, publiée à New-York et à Londres par les fils de G. P. Putnam, le Molière traduit par le professeur Curtis Hidden Page. On trouvera seulement, dans ces deux volumes : *les Précieuses ridicules*, *Don Juan*, *Tartufe*, *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, *l'Avare*, *le Bourgeois Gentilhomme*, *et les Femmes savantes*, chacune de ces pièces précédée d'une excellente notice par le traducteur. Les pièces en vers dans l'original sont traduites ici en vers anglais, et, dans sa préface, après quelques mots sur le style de Molière, le traducteur présente des observations ingénieuses et justes sur le vers français et le vers anglais. L'idéal que se proposa Mr C. H. Page fut « de dire en bons vers dramatiques anglais exactement ce que Molière a dit en bons vers dramatiques français ». Les alexandrins rimés de Molière peuvent se rendre facilement en vers anglais de cinq accents ou de dix syllabes, qui sont historiquement et dramatiquement leurs équivalents exacts. La tentative était délicate, et Mr Page s'est tiré avec le plus complet succès de ce dangereux effort. Sa versification est habile et souple, et elle arrive à suivre de très près l'original, qu'elle reproduit le plus souvent vers pour vers. Outre ce mérite, qui n'est pas peu considérable, Mr Page a voulu, comme Marcel Schwob pour son admirable traduction d'*Hamlet*, se servir d'une langue correspondant le mieux possible à celle de Molière. S'aidant des traductions de 1732 et de 1748, l'érudit professeur, se refusant à moderniser Molière, a conservé ainsi leur caractère véritable aux comédies qu'il a traduites. Il a laissé l'accent aux personnages, comme à la Comédie-Française on a gardé les costumes pour les représentations. Mr Curtis Hidden Page a droit à toute la reconnaissance des Français pour cette belle entreprise. Il la mérite d'autant mieux que dans cette collection d'auteurs français pour les lecteurs anglais, qu'il dirige avec le professeur Adolphe Cohn, il a déjà donné des œuvres de Rabelais et de Montaigne, en attendant Beaumarchais qui formera le volume V de la série. Les éditeurs n'ont pas ménagé leurs soins pour donner au public de beaux livres, agréables à lire et à manier et capables d'orner dignement les rayons d'une bibliothèque.

§

Tout récemment, M. Ernest Flammarion a publié le huitième et

dernier volume des **Œuvres dramatiques de William Shakespeare**, traduites par M. Georges Duval. Dans la très courte préface du premier volume, M. G. Duval donne quelques exemples des difficultés auxquelles se heurte le traducteur qui veut rester précis et fidèle, difficultés provenant de la hardiesse des images et des variantes des textes, et il expose qu'il a tenu à établir une traduction nouvelle, plus conforme au texte anglais que celles de ses prédécesseurs. Chacune des pièces est précédée d'une notice concise donnant sur le sujet et sur la date de représentation quelques renseignements succincts. Des notes brèves au bas des pages fournissent les éclaircissements indispensables sur certaines expressions ou des passages obscurs. Le travail de M. Georges Duval demanderait un examen attentif et une longue analyse que nous ne pouvons lui accorder ici. Il suffira de dire que cette version nouvelle des œuvres de Shakespeare est d'une lecture agréable, et que, si elle ne remplace pas les versions précédentes, elle peut très honorablement prendre place à côté d'elles.

§

Le numéro récent de la **Quarterly Review** commémore la fondation il y a cent ans de cette importante revue. Un article illustré, fort intéressant, relate les circonstances de cette fondation. En février 1809, au moment de la toute puissance de Napoléon, l'éditeur John Murray, second du nom, âgé de vingt-quatre ans lançait le premier numéro de cette revue aujourd'hui centenaire et qui est devenue une véritable puissance littéraire et politique. Elle eut d'illustres collaborateurs, parmi lesquels on compte Walter Scott, Fox, Canning, Pitt, Gifford, Lockhart, Smiles, Tennyson. Cette relation des débuts de la revue forme un chapitre captivant de l'histoire politique et littéraire de l'Angleterre. C'est aussi cette année le centenaire de la naissance de Tennyson, et, à cette occasion, la *Quarterly Review* donne, en français, une étude de M. Emile Faguet consacrée au poète d'*In Memoriam*. Parmi les autres articles, le poète lauréat, Mr Alfred Austin, disserte sur *The Essentials of Great Poetry*, ce qui démontre qu'on peut dire d'excellentes choses sur la théorie sans être capable de les mettre en pratique ; Mr P. F. Willert commente les *Mémoires de Madame de Boigne*. Mr Sidney Lee recherche l'influence d'Ovide, dans les *Sonnets* de Shakespeare ; Mr Stuart Jones étudie, d'après les vestiges qui nous en restent, la peinture antique et tire des conclusions ingénieuses ; Mr J.-A. Fuller Matland consacre une vingtaine de pages à la musique anglaise au XIX^e^ siècle ; le Dr William Barry résume l'influence d'Innocent III d'après l'ouvrage magistral de M. Achille Luchaire ; le professeur W. R. Inge expose très favorablement les résultats acquis par le mouvement moderniste dans

l'Eglise romaine, et ses développements probables ; trois essais : *l'Evolution et l'Eglise*, *Ethique évolutionnaire* et *l'Evolution de la Vérité*, célèbrent le centenaire de Darwin, et des articles spéciaux traitent des questions politiques intérieures et extérieures, la Poor Law, les Balkans, le gouvernement de parti, le Sud-Afrique et les réformes dans l'Inde. L'ensemble de ce très intéressant sommaire occupe près de quatre cents pages.

§

Une autre revue trimestrielle, **The Edinburgh Review**, qui célébrait son centenaire en 1902, a conservé l'anonymat de ses articles auquel a renoncé depuis quelques années la *Quarterly*. Le numéro 428, qui vient de paraître, contient onze articles excellemment variés. D'éminents personnages étudient incognito les questions politiques et économiques du jour : *German Imperial Finance*, *the Principles and Practice of Labour Co-Partnership*, *the Economics of Empire*, *the Poor Law Report of 1909*, *Social Psychology* et *the Political Scene* ; la science et la philosophie ont leur compte avec des études sur la comète de Halley et le Pragmatisme : la littérature est représentée par d'importants essais sur la poésie de Carducci, sur la littérature française depuis la Renaissance jusqu'à la période classique et en particulier sur Montaigne, Pascal, Molière et Racine ; et enfin sur deux poètes canadiens : Louis Fréchette, dont les œuvres sont en français, et William Henry Drummond, qui écrivait en anglais.

Memento. — Dans le numéro de mai de *The English Review*, la publication des réminiscences de Joseph Conrad se poursuit toujours aussi captivante. Ce numéro contient en outre une excellente version d'un poème d'Emile Verhaeren, par Osman Edwards, un éloquent salut à Swinburne, de beaux vers de T. Sturge Moore, la traduction d'une nouvelle de Dostoïevski, d'agréables *Afrikander Memories*, par Perceval Gibbon, etc., et une chronique du mois, très variée et contenant un article rédigé par le nouveau président des Etats-Unis, W. H. Taft, en réponse aux critiques formulées contre le canal de Panama.

Parmi les revues mensuelles, *the Fortnightly Review* est des plus variées et des plus intéressantes. L'actualité y est suivie d'aussi près que le permet la périodicité et dans le numéro de mai, il est traité des finances britanniques et des responsabilités impérialistes, du traité secret entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie, des marines coloniales, de l'immigration canadienne et du foot-ball ; Mme Georgette Leblanc décrit poétiquement ses promenades dans le pays de Mme Bovary ; Mr Justin McCarthy revient à nouveau sur la correspondance amoureuse des Carlyle, et Mr E. A. Baughan disserte sur le talent dramatique de M. John Galsworthy.

Dans le *Cornhill Magazine*, Mr Arthur C. Benson relate un séjour de Jane Austen à Lyme Regis, et Mr Horace G. Hutchinson discute de la clientèle des théâtres : *People who go to Plays*. Dans *The Smart Set*,

une nouvelle de Jack London. Le *Harper's Monthly Magazine* donne deux articles sur Mark Twain, et *The World's Work* a un article sur chacune des actualités du mois, dans toutes les branches de l'activité humaine.

HENRY.-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Pagello de M. René Doumic. — Etant de ceux qui se plaisent dans les textes suraunés, je relisais, l'autre après-midi, la cinquième partie de la *Confession d'un enfant du siècle;* — celle-là même qui nous montre Brigitte Pierson (George Sand) hésitant entre la pitié que lui inspire son amant d'aujourd'hui (Octave-Musset) et l'amour qu'elle a déjà pour son amant de demain (Smith-Pagello), puis nous la laisse deviner, déliée de ses serments par la générosité d'Octave-le-Débauché, tombant dans les bras de Smith-le Bon jeune homme.

Dans ce récit arrangé de son aventure de Venise, Musset s'est montré fort courtois envers Pagello. *Courtoisie et bonne aventure aux preux*, promettait d'ailleurs la devise des Musset. « Smith n'était qu'un homme ordinaire, mais il était bon et dévoué; ses qualités simples ressemblaient à de grandes lignes pures que l'œil saisit sans peine et tout d'abord; en un quart d'heure on le connaissait, et il inspirait la confiance sinon l'admiration. » Ailleurs: « C'était le plus noble caractère. » Ailleurs encore: « Il était de ce petit nombre d'êtres qui vivent sans bruit et savent gré aux autres de ne pas s'apercevoir de ce qu'ils valent. » Puis il loue ses talents de musicien, et il cite de lui des traits fort touchants. C'est ainsi que Smith-Pagello avait renoncé à épouser une belle jeune fille dont il était très amoureux, pour continuer de soutenir sa mère et sa sœur... Oui vraiment, un très bon jeune homme, ce Smith, sobre comme l'eau, pur comme l'or, dévoué comme un caniche, — en un mot la Vertu, par un grand V, opposée au Vice, avec un grand V aussi, que figure Octave, *l'enfant du siècle.*

J'étais encore sous l'impression de ce portrait quand je sortis. On criait les journaux du soir, j'en ouvris un. A la première page s'y trouvait le compte-rendu de la quatrième conférence de M. René Doumic sur George Sand. Je lus:

Musset avait été soigné par un jeune docteur, Pietro Pagello. C'était un honnête garçon, d'esprit lent, de conversation pauvre, d'ailleurs ne sachant pas le français, mais fort beau. George Sand s'éprit de lui. Une nuit, après avoir griffonné trois pages, elle les mit dans une enveloppe sans adresse, qu'elle tendit à Pagello. Celui-ci ayant demandé à qui il devait porter la lettre, George Sand reprit l'enveloppe et y écrivit: « Au stupide Pagello. » Nous avons cette déclaration: il y est dit entre autres choses: « Toi, tu ne

me tromperas pas, tu ne me ferais pas de vaines promesses et de faux serments... Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi, mais je pourrai toujours croire que tu le possèdes... Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence. » Et cela nous renseigne clairement sur le genre d'attrait par où Pagello avait conquis George Sand. Elle l'aimait *parce qu'il était stupide.*

Ce n'est pas M. René Doumic qui écrit ces derniers mots en italique, c'est moi, — parce qu'ils me sautèrent aux yeux et au nez, si j'ose dire, comme une conclusion d'abord éminemment spirituelle, — oh ! si « parisienne ! » — et puis quelque peu hardie... et sommaire. Je pensais connaître, moi aussi, la psychologie des trois héros du roman de Venise, et, faut-il l'avouer, des trois, c'est Pagello qui me semblait, au cours de cette fameuse aventure, avoir gardé un grain de bon sens et quelque semblant de correction. « Mais enfin, M. Doumic, c'est M. Doumic, » me rétractai-je aussitôt. « M. Doumic, diable ! s'il affirme, c'est qu'il sait, c'est qu'il est sûr ! parbleu, M. Doumic n'est pas un homme léger. Même pour faire sourire les jolies bouches de ses jolies auditrices, il n'oserait hasarder une facétie... qui ne serait qu'une facétie. M. Doumic est une des gloires de l'Ecole, il n'attend que l'occasion de damer le pion à M. Lemaître, ses opinions littéraires sont d'une orthodoxie indéniable, d'une prudence à laquelle chacun rend hommage. Et, dans son for intérieur, certainement il se sent plus fait pour sympathiser avec l'honnête et consciencieux Pagello qu'avec cet ivrogne de Musset ou cette mère Gigogne-de-ses-amants que fut George Sand. Si donc il taxe Pagello de stupidité, c'est que... évidemment. »

De vrai, si M. Doumic eût été là présent, je me serais près de lui accusé et excusé de mon indécent étonnement de tout à l'heure. — Cependant, en rentrant chez moi, une ultime résistance de ma mémoire d'avant M. Doumic me fit atteindre *Elle et lui*, pour y chercher les traits les plus marqués de Richard Palmer, cette autre incarnation de Pagello. « Tout de même George Sand a connu Pagello de beaucoup plus près que l'honorable conférencier, pensais-je, il n'est pas indifférent de la consulter. » Au hasard des feuillets, je relevai ces passages :

Il était d'une beauté accomplie, ce qui, au premier abord, lui donnait l'air inanimé propre aux figures régulières. En l'examinant mieux, on découvrait de la finesse dans son sourire et du feu dans son regard... Sans être éclairé dans les arts, il y portait un sentiment assez sûr, et, en toutes choses, il avait des notions saines comme ses instincts.

Et « droit, juste, généreux, instruit », de l'*incipit* à l'*excipit*, la louange de l'épithète s'accolait au nom trois fois exalté de Richard, tout au long d'*Elle et lui*, jusqu'à cette conclusion : « Il était capa-

lle des mouvements les plus nobles et des actions les plus courageuses. Tout son tort était d'avoir cru à la durée inébranlable de ce qui était chez lui un effort spontané de la volonté. » Ainsi le Richard Palmer-Pagello de George Sand, il me fallait bien le constater, rejoignait dans la vertu le Smith-Pagello de Musset, — mais non point du tout dans la stupidité celui de M. Doumic !

Mais au fait, m'écriai-je, Musset et Sand étaient également intéressés à vanter, elle son complice, lui son compère. Parbleu ! quand un couple se propose de reprendre, devant la postérité, le grand rôle de Roméo-Juliette ou d'Héloïse-Abélard, il lui faut bien, sous peine de se diminuer lui-même, accorder une figure et un maintien décents au tiers qui incursionna dans son intimité. C'est évident : les témoignages de Lélia et de Sténio en tant qu'auteurs sont suspects. Consultons donc le recueil authentique des authentiques billets de Sand à Musset, de Musset à Sand, de Sand à Pagello, le maître-livre qui renferme et le journal du médecin de Venise et les dictées d'Alfred à Paul, et toutes les pièces capitales de ce procès amoureux. A moi, *Une histoire d'amour !* A moi, Mariéton !

Et j'ouvris ce troisième volume. (On peut juger par là si ma foi en M. Doumic était profonde.) Je lus d'abord, dans les billets de George à Piétro :

Es-tu sûr que je sois digne d'un cœur aussi noble que le tien?... Je te vois grand comme un Dieu... Quand je vois ta figure honnête et bonne, ton regard tendre et sincère, ton front pur comme celui d'un enfant, je me rassure et ne songe plus qu'au plaisir de te regarder. Tes paroles sont si belles et si bonnes, tu parles une langue si mélodieuse... Tout ce que tu penses, tout ce que tu fais est juste et saint... Reste ce que tu es à présent, n'y change rien Je ne trouve rien en toi qui ne me plaise et ne me satisfasse.

Je me tournai vers Musset ; il me répondit en m'indiquant du doigt quelques passages de ses lettres à ses camarade, frère, ami, mère, grand'mère, tante et maîtresse, — j'ai nommé George Sand :

Certes l'homme que tu as choisi ne peut avoir changé ta vie qu'en bien. C'est une noble créature, bonne et sincère... Brave jeune homme ! Dis-lui combien je l'aime !... etc., etc.

Je dis alors à Pagello : « Brave jeune homme, — car cette louange, du moins personne ne vous la refuse, — brave jeune homme, il y a cependant, dans votre aventure avec Lélia, un chapitre qui serait de nature, il m'en faut convenir, à faire douter de votre esprit. C'est le dernier, celui de la séparation. George, dès votre arrivée à Paris, semble vous avoir rejeté comme un citron pressé. Auriez-vous donc été plus que naïf? Etiez-vous en vérité « de ces choses qui ne supportent pas le voyage », comme le prononçait M. Doumic, notre juge à tous ? De

grâce, expliquez-moi ce dédain avec lequel votre amie soudain vous légua au précepteur de ses enfants, à M. Boucoiran, « ce brave et digne homme de votre trempe » ?

L'ombre de Pagello sourit finement et m'ouvrit *Une Histoire d'amour*, à la dernière page du *Journal :*

Il l'ennuyait, cet Italien qui, avec son simple bon sens, abattait la sublimité incomprise dont elle avait coutume d'envelopper la lassitude de ses amours. Je lui avais déjà fait connaître que j'avais sondé profondément son cœur plein de qualités excellentes, obscurcies par beaucoup de défauts. Cette connaissance de ma part ne pouvait lui donner que du dépit...

Derrière mon dos, Mariéton, — l'auteur qui, certes, a le mieux analysé et pesé les personnages du roman de Venise, — murmurait, ou à peu près : « Evidemment, Pagello n'avait pas l'âme complexe et théâtrale, ni le génie d'une Sand ou d'un Musset. C'était un romanesque, non un romantique. Mais sa psychologie est celle d'un homme sain et non d'un sot. Il est l'auteur notamment de cette charmante *Serenata* en dialecte vénitien que George Sand, pour partie, a insérée dans la seconde des *Lettres d'un voyageur*. »

En vérité, où M. René Doumic a-t-il lu que Pagello fût *stupide* ?

§

Où il l'a lu ? Je le sais : c'est dans un article de Francisque Sarcey publié, par une délicate attention, au lendemain même de la mort de Pagello. (*Revue hebdomadaire*, mars 1898.) Le Maître de la critique d'hier, lui aussi, lâchait parfois des légèretés. Elles s'accordaient si bien à sa bonhomie ! Ce jour-là il écrivait :

Il s'appelait Pagello. Il eût pu tout aussi bien s'appeler Martin ou Durand. Il est clair qu'il ne comptait pas. Le hasard avait fait qu'il s'était trouvé là juste à point nommé. Alfred de Musset était malade, George Sand ennuyée et rêveuse. Elle l'avait choisi pour être un jouet de quelques heures ; il s'était laissé faire sans penser à mal. C'était un être nul, un inutile fantoche... *Il ressemblait à ces frelons que les abeilles tuent, après qu'elles n'ont plus besoin de leurs services* (*sic*).

Pourtant, à la fin de son article, *l'Oncle*, qui avait certainement plus de bon sens que de connaissances sérieuses en apiculture, cédait à un mouvement de justice, — et pourquoi M. Doumic ne l'a-t-il pas imité jusque-là ? « Ce bon Pagello, concluait-il, qu'on a traité d'imbécile et de ramolli, leur a donné [à Sand et à Musset] un exemple de discrétion qu'ils auraient eu raison de suivre. »

Pauvre Pagello ! De Charybde en Scylla. Après Sarcey, M. Doumic ! Et ce sont eux qui auront raison contre la raison, parce qu'ils ont parlé les derniers, parce que le public accepte toujours plus volontiers les jugements catégoriques que les opinions nuancées, parce qu'enfin nul n'hésitera à rire de Pagello, tandis que de Musset ou de

Sand... ah! ah! mais permettez! le poète des *Nuits*! l'auteur de *Consuelo*!... — et que la gaîté, la vieille gaîté française exige un bouc émissaire de chaque aventure...

Pauvre Pagello! en vérité, plus j'y songe et plus sa *bonne fortune* m'apparaît falotement lamentable. Pendant trente ans, il put croire qu'elle lui vaudrait une petite part d'immortalité. Pendant trente ans, retiré à Bellune, du fond de sa province, de l'autre côté des monts, chaque jour il vit se lever plus éclatant le soleil de la gloire pour son ancienne amie et son généreux rival. Un rayon en venait jusqu'à lui. Il se savait à la base de la douleur qui avait soufflé au poète des *Nuits* ses strophes admirables. Il se retrouvait dans *Jacques*, dans les *Lettres d'un voyageur*. Il voyait exalter sa noblesse dans la *Confession*, dans *Elle et lui*... George proclamait sa vertu. Alfred qu'il avait béni leurs premiers baisers. Ceux-là *qui l'avaient connu* lui rendaient pleine justice, — et lui, dans une discrétion qu'on n'a pas assez louée, — s'appliquait à mériter davantage, *après*, cette *bonne fortune* dont sa modestie s'étonnait encore un peu.

Mais survinrent *ceux qui ne l'avaient pas connu*, les collecteurs de documents, les chroniqueurs surtout. D'ailleurs le vent avait tourné. Le romantisme devenait *coco* jusque et surtout dans ses éphémérides sentimentales. Le pauvre Pagello vit discuter impitoyablement *sa bonne fortune*. Il avait eu le tort de survivre aux cohéros de son roman. On lui démontra d'abord que toute cette histoire, c'était surtout de la littérature; que George Sand et Musset s'y étaient peut-être bien pipés, et que lui-même était arrivé au fort bon moment dans leur liaison, pour les sortir d'une situation pénible et leur permettre d'en tirer des effets nouveaux. Puis, comme il fallait bien un terrain d'entente aux Mussettistes et aux Sandistes, son dos en fit l'office.

De 1834 à 1860, il avait été le type du brave, sain, vertueux et bon jeune homme; en l'an de grâce 1909 il est devenu, M. René Doumic aidant après Paul de Musset, Mme Louise Colet, Mme Arvède Barine, Francisque Sarcey et quelques autres, le *stupide Pagello*,— l'homme du *Clysterium donare, postea saignare, ensuita purgare*. « C'est un stupide Pagello » va tourner à l'adage. Ainsi son nom, tout de même, entrera dans l'immortalité. Mais ce n'est peut-être pas de la manière qu'il l'espérait, et j'ai idée que, de là-haut, il doit plutôt maudire sa « bonne fortune ».

Au fait, en est-ce une jamais que d'aimer une femme de lettres, ou même d'en être aimé?

JACQUES CREPET.

LA CURIOSITÉ

Collection Victorien Sardou : peintures, aquarelles, gouaches, dessins intéressant Paris et son histoire ; sculptures, meubles, tapisseries. — Bibliothèque du vicomte de Janzé : un Molière vendu 177.500 francs.

On voulait bien me demander parfois :

— Vous ne faites donc plus d'articles de Curiosité? Il n'y a donc plus de ventes ?

Des ventes, il n'en manque pas ! Nos commissaires-priseurs sont peut être plus occupés que jamais. Mais ils emploient leur temps à adjuger des objets de la plus parfaite banalité.

Seules les grandes ventes nous intéressent, et les grandes ventes n'abondent pas, cette année. Je crois même qu'il y aura disette à peu près complète.

Faut-il considérer comme une grande vente la vente Sardou, qui vient d'avoir lieu sous la direction de MM. Henri Baudoin et Lair-Dubreuil ? Oui, à condition de ne pas nous montrer trop rigoureux et de savoir, à l'occasion, manger des merles à défaut de grives.

La vérité, c'est que la collection de M. Victorien Sardou ne comprenait rien de sensationnel. On y remarquait seulement un certain nombre de pièces auxquelles s'attache une valeur surtout historique ou documentaire. Ces pièces consistaient en dessins, aquarelles, ou gouaches, et en quelques tableaux.

Parmi elles figuraient deux précieuses aquarelles de Jean-Baptiste Hilaire, représentant des vues du jardin du Luxembourg au XVIIIe siècle. M. Sortais les paya 11.000 fr. Il acquit de même pour 1.800 fr. le *Portrait du Duc de Reichstadt*, aquarelle gouachée de Gerstmaier. Le duc est représenté dans un parc, en costume de hussard autrichien, la main gauche posée sur la poignée de son sabre, le bras droit plié sur la poitrine, un peu dans l'attitude familière à l'Empereur.

On aurait souhaité voir ces trois documents prendre place au musée Carnavalet. Mais on sait de combien peu d'argent disposent nos musées. Carnavalet toutefois put faire l'achat de six desseins non dépourvus d'intérêt : on lui adjugea à 1.850 fr. *l'Arrivée du roi à Paris*, par Sergent-Marceau ; à 1.005 fr. *l'Entrée du roi aux Tuileries*, par Prieur ; à 900 fr. *le Pont Notre-Dame*, par Nicole; à 520 fr. *l'Ecole militaire*, par Duplessis-Berteaux ; à 220 fr. *le Plan de la Bastille*, par Palloy. Il est dommage que le tableau de Raguenet, *Joutes au pont Notre-Dame*, ne lui ait pas été également adjugé. Il revint à M. Paulme pour 8.600 fr. La Bibliothèque de l'Opéra, de son côté, put faire quelques acquisitions heureuses et à bon compte. Elle paya 570 fr. treize aquarelles sur vélin, dans le même cadre, représentant des *Figures de la Comédie italienne*, et 605 fr.

quatre aquarelles sur vélin, rehaussées d'or, dans le même cadre, représentant des *Figures d'Opéras*.

M. Pierre de Nolhac, conservateur du musée de Versailles, se fit attribuer à 750 fr. un dessin à la pierre d'Italie, *Vue du château et du parc de Versailles prise devant le bassin de Latone*, qu'on présume être d'Augustin de Saint-Aubin. En tout cas, un rare dessin au lavis d'encre de Chine de cet artiste, *Fête de nuit sur la place Louis XV*, fut poussé à 8.500 fr. par M. Stettiner sur une demande de 4.000 fr. Un amateur, M. Bousquet, acquit de même pour 7.000 fr. un dessin au lavis d'encre de Chine de Charles-Nicolas Cochin, *Fête donnée à Versailles pour la naissance de M. le Duc de Bourgogne le 30 décembre 1751*.

On se disputa trois jolis dessins aux crayons de couleur par Carmontelle : le *Portrait de Mlle Sainval l'aînée*, revint à M. Sortais pour 1.200 fr., la *Famille Calas* à M. Stettiner pour 3.800 fr., *Mozart enfant* à M. Danlos pour 2.000 fr. M. Paulme offrit 3.600 fr. de deux pendants, *Fêtes à l'Etre Suprême le 20 prairial an II*, dessins au crayon noir, de Moreau le jeune.

Ces documents et quelques autres constituaient, en somme, la véritable collection de M. Victorien Sardou. Les autres objets n'étaient pas à dédaigner, certes, mais ils auraient pu composer le mobilier de n'importe quel bourgeois doué d'un peu de goût et muni de quelque argent. Ils suscitèrent des enchères en général fort élevées, qui, en tout cas, dépassèrent de beaucoup les prévisions. L'ensemble de la vente monta à 774.940 fr. Les experts n'espéraient guère que le demi-million. Mais allez donc faire des prévisions alors que, dans une vente, interviennent tant d'éléments divers, presque toujours inattendus!

L'expert demandait 6.000 fr. d'un haut-relief en marbre blanc, *Alexandre le Grand faisant peindre sa maîtresse Campaspe par Apelle*. Après une lutte des plus vives entre MM. Sortais, Ducrey, Helft, Stettiner, celui-ci l'emportait avec une enchère de 22.100 fr. Il est vrai que si le catalogue attribuait cette composition à l'Ecole française du XVIIIe siècle, le dictionnaire de La Chavignerie la désigne formellement comme une œuvre de Falconet. Du moment qu'il s'agit de Falconet, aucun prix n'est trop élevé. Falconet n'est-il pas à la mode?

Une autre sculpture, *Buste de jeune femme*, en terre cuite, fit 5.200 fr. La sepia de Fragonard, *les Jets d'eau*, parvint à une enchère normale : 10.600 fr. De même le dessin à la plume de Freudeberg, *le Petit jour*, pour lequel M. Mülhbacher alla jusqu'à 8.500 fr. La gouache de Louis Van Blarenberghe n'eut pas le même succès : elle resta à M. Sortais pour 7.000 fr. alors qu'on en demandait 12.000.

Un dessin de Boucher, *Vénus et l'Amour*, s'arrêta à 1.800 fr., *la Baigneuse*, de Lemoine, à 11.000 fr.

Dans les meubles, je goûtai fort un canapé et quatre fauteuils en bois doré, couverts en tapisserie d'Aubusson du temps de Louis XV. Les dossiers présentaient de délicieuses compositions pastorales à personnages, tandis que les sièges signifiaient d'amusants groupes d'animaux. M. Boudet paya ce meuble 25.200 fr. Un autre meuble d'Aubusson, avec sujets tirés des fables de La Fontaine, monta à 23.000 fr. M. André Sardou se rendit acquéreur pour 14.300 fr. du secrétaire signé *C. Krier*.

Les tapisseries atteignirent des enchères plutôt considérables. Les trois tapisseries d'Aubusson, du temps de Louis XVI, d'après J.-B. Huet, *le Départ pour le marché*, *En route pour le marché*, et *Retour du marché*, furent adjugées 45.000 fr. à M. Boudet.

Les héritiers de feu Sardou n'auront pas lieu d'être trop mécontents.

De même ceux du vicomte de Janzé.

Le vicomte de Janzé est mort en laissant une bibliothèque qu'il avait composée avec beaucoup de patience et d'intelligence. Elle vient d'être dispersée sur un total de 363.900 fr.

Dans cette somme, un seul ouvrage entre pour 177.500 fr. Vous vous demandez peut-être si je ne rêve pas? Mais non, je ne rêve pas! Il s'est bel et bien rencontré un amateur pour donner 177.500 fr. d'un ouvrage. Il est vrai que je soupçonne M. Pierpont-Morgan d'être cet amateur. Et qu'est-ce que c'est que 177.500 fr. pour M. Pierpont-Morgan?

D'autre part, il s'agissait, en l'occurrence, des *Œuvres de Molière* édition de 1773, en 6 volumes, avec reliures de Bradel-Derome, exemplaire *unique*, contenant les 33 dessins originaux de Moreau le jeune, avec les figures en deux états.

Vers 1848, M. de Janzé avait acquis ces 6 volumes pour une somme d'environ 900 fr. Ce jour-là on peut dire que M. de Janzé fit un placement de bon père de famille!

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Henri Michel : *Eléments et notions pratiques de Droit;* Colin. 6 »

Histoire

Duchesse de Dino: *Chronique de 1831 à 1862*, oubliée par la Princesse Radziwill. II; Plon. 7 50

P. Gheusi : *Gambetta par Gambetta, Lettres intimes et souvenirs de famille;* Ollendorff. 3 50

Pierre Kropotkine : *La Grande Révolution, 1789-1793 :* Stock. 3 50

Comte C. de Marcissye : *Les Reliques de Jehanne d'Arc. Ses lettres ;* Bloud. 2 »

Joseph Turquan : *Madame Duchesse d'Angoulême (1778-1851)*; Emile-Paul. 5 »

Littérature

Albert de Bersaucourt : *Louis Le Cardonnel ;* Entretiens idéalistes. » »
Guy de Charnacé : *Essais de Psychologie intime ;* Libr. Nationale. 3 50
Raphaël Cor : *M. Anatole France et la pensée contemporaine ;* Pelletan. » »

Philosophie

Remy de Gourmont : *Promenades littéraires,* III[e] série ; « Mercure de France ». 3 50
J.-René Aubert : *Philosophie de l'Entr'aide ;* « La Jeune Champagne ». 3 »
Helvétius : *Les plus belles pages d'Helvétius,* avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim ; « Mercure de France ». 3 50
G. de Lacaze-Duthiers : *Le Culte de l'Idéal ou l'Aristocratie ;* Alcan. 7 50
F.-C.-S. Schiller : *Etudes sur l'Humanisme,* trad. de l'anglais par le D[r] Jankelevitch ; Alcan. 10 »
Joseph Serre : *La Lumière du Cœur ;* Lyon, Vitte. 3 50

Poésie

Charles Danièlou : *J'ai regardé derrière moi... ;* Fontemoing. 2 »
Robert Huchard : *Clochettes et Bourdons ;* Perrin. 3 50
Ch.-L. Lavallée : *Vous souvient-il, Madame ?* Noël et Chalvon. 3 50
Géry Legrand : *Poésies ;* Tallandier. » »
Thérèse-Pierre de Libertat : *Moisson d'Etoiles ;* Lemerre. 3 »
Marcel de Malherbe : *Vingt poèmes en prose ;* Lemerre. » »
Réno : *Heures vécues ;* Messein. » »
Jules Romains : *Premier Livre de Prières ;* « Vers et Prose ». 12
Comtesse de Salorges : *L'Echo des Heures ;* Lemerre. 3 »
René F. Sluse : *Chimères et Réalité ;* Verviers, Ch. Vinche. » »

Publications d'Art

J. Charles-Roux : *Le Costume en Provence,* Bloud. » »

Questions militaires

Burgrave Hannibal Dohna : *Napoléon au printemps de 1807 ;* « Revue des lettres et des Arts ». » »
Général Bazaine-Hayter, C. Bouglé, E. Bourgeois, Capit Bourguet, E. Boutroux, A. Croiset, G. Demeny, G. Lanson, L. Pineau, Capit. Potez, F. Rauh : *La Nation Armée ;* Alcan. 6 »
Chevalier de Grueber : *Souvenirs (1800-1820),* publiés par son petit-neveu, Fr. von St. , trad. par le Capitaine de Maleyssie-Melun ; Perrin. 3 50

Questions religieuses

Mgr. de Cabrières : *Trente-cinq ans d'Episcopat ;* Plon. 7 50
A.-L. Tradens : *Maia ou l'Illusion de la Pensée Occidentale ;* Messein. 3 50
Tym Floc : *Le professeur Loisy contre l'abbé Loisy ;* Renaissance française. » 75

Romans

Lucien Alphonse Daudet : *La Fourmilière ;* Flammarion. 3 50
René Benjamin : *Madame Bonheur ;* B. Grasset. 3 50
Raoul Béric : *Les Routiers ;* Aubert. 3 50
Daniel Bersot : *La Vie au Congo. Sous la Chicote ;* Genève, Jullien. 3 50
François de Bondy : *Le Moqueur ;* Calmann-Lévy. 3 50
Charles Boudon : *Les Chimériques ;* Falque. 3 50
Etienne Bricon : *Les anxiétés de Thérèse Lesieure ;* Plon. 3 50
V. Cyril : *Une Main sur la Nuque ;* Tassel. 3 50
Georges Denoinville : *Les Deux Cœurs ;* Jouve. 3 50
Louis Dumont : *La Solitude passionnée ;* Biblioth. des Auteurs Modernes. 3 50
Florian-Parmentier : *Déserteur ;* Gastein-Serge. 3 50
Edouard Ganche : *Le Livre de la Mort ;* Soc. des Auteurs-Editeurs. 3 50
Henri Lavedan : *Le Vieux Marcheur ;* Flammarion. 3 50
Maurice Lefèbre : *La Princesse sans Cœur ;* Ed. du « Monde Illustré » 3 50
Yves Le Febvre : *Les Féodaux ;* Stock. 3 50
Charles Le Goffic : *La Double Confession ;* Nouv. Libr. Nationale. 3 50
Richard O'Monroy : *L'Irrésistible Amour ;* Calmann-Lévy. 3 50
Sander Pierron : *Le Baron de Lavaux-*

Sainte-Anne; Bruxelles, « Belgique artistique et littéraire ». 3 50

Gaston Rageot : *Autour de l'Amour;* Libr. des Annales. 3 50

Ramon del Valle-Inclan : *Mémoires amables da Marquis de Bradomin,* trad. par Ch. Barthez ; Ambert. 3 50

Ray Nyst : *La Caverne;* Bruxelles, 46, rue Vautier. » »

Edouard Rod : *Les Unis;* Fasquelle. 3 50

Laurent Surville de Balzac : *Jacques et Ouette;* Albin Michel. 3 50

Lucien Trotignon : *Simone la Romanesque;* Perrin. 3 50

Edith Wharton : *Les Metteurs en scène;* Plon. 3 50

Sociologie

L. Dugas : *Le Problème de l'Education;* Alcan. 5 »

A. d'Echérac : *L'Assistance publique. Ce qu'elle fut; ce qu'elle est;* Steinheil. 5 »

Albin Huart : *La Révision douanière;* Giard et Brière. 1 50

Henry Leyret : *La République et les Politiciens;* Fasquelle. 3 50

Paul Mantoux : *A travers l'Angleterre contemporaine;* Alcan. 3 50

Frédéric Passy : *Pour la Paix;* Fasquelle. 3 50

Mme J.-P. Razous : *Le Devoir social des Patrons et les Obligations morales des Ouvriers et Employés;* Soc. d'éd. techniques. 3 50

H. Schumacher et Leseure : *Le Marché financier américain, et sa récente crise monétaire;* Giard et Brière. 1 50

Théâtre

Goethe : *Faust,* seconde partie, trad. nouvelle de Mlle Suzanne Paquelin; Lemerre, 2 vol. » »

Paul Lacombe : *Scènes de Guerre de tous les temps;* Vanier. 2 »

L. Henry Lecomte : *Histoire des Théâtres de Paris. Les Folies Nouvelles;* Daragon. 6 »

Jean Pierneur : *Dans la Vie,* drames et comédies; Libr. Molière. 3 50

Voyages

Joseph Aynard : *Oxford et Cambridge;* Laurens. 3 50

Georges Cain : *A travers Paris;* Flammarion. 3 50

Jean Duchesne-Fournet : *Mission en Ethiopie, 1901-1903;* Masson, 2 vol. et un Atlas. » »

Edmond Radet : *En Sicile;* Plon. 4 »

Divers

Alfred Robichon : *La Mémoire littéraire. L'Art de la Cultiver;* Savaète. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La Littérature française en Allemagne.— La Bastille de l'Internat. — La Société des Sciences anciennes. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

La Littérature française en Allemagne. — Voici l'énoncé des cours, sur la littérature française, mis au programme des Universités de langue allemande pour le semestre d'été de 1909 (1) : Bâle : Tappolet, Le poème français du XVIe siècle ; « Lettres de mon Moulin » de Daudet. — Berlin : Geiger, La littérature française au XVIIIe siècle. Haguenin, La comédie française du XIXe siècle; Le Drame romantique en France. — Berne : Michaud, *La littérature française au XVIIIe siècle.* — Bonn : Gaufinez, *Littérature française* ; « Athalie » de Racine. Lote, *La Poésie symboliste et Verlaine.* — Dresde : Scheffler, La Chanson populaire française. — Erlangen : Pirson, La littérature française au XIXe siècle. Bodart, *La littérature française au XVIIIe siècle, Voltaire et Rousseau.* — Francfort-s-Main : Morf, La littérature française actuelle. Ott, *Leconte de l'Isle et*

(1) Les cours dont le titre se trouve en italiques sont faits en français.

Théodore de Banville. — Fribourg-en-Brisgau : Paufler : Explication des chefs-d'œuvre de Racine; Vie et Œuvres de Molière ; *Rousseau, sa vie et ses œuvres.* — Giessen : Explication de quelques drames de Racine. — Gœttingen : Stimming, La littérature française du xvie siècle. Claverie, *Le théâtre romantique.* — Greifswald : Henckenkamp, Rousseau. Thurau, La poésie lyrique française. — Halle : Suchier, sur Molière, et explication du « Misanthrope ». Michel, *Théorie et évolution de la tragédie classique chez Corneille et Racine.* — Heidelberg : Schneegans, Littérature française du xviie siècle; Littérature dramatique en France depuis 1850. — Iena : Cloetta. Evolution du Drame en France. Desdouits, *La littérature française au xixe siècle.* — Insprück : Zingerle, Sur la Farce en France. Bestaux, *Questions de littérature française contemporaine.* — Carlsruhe : Kœrting, Explication d'un choix d'Essais de Montaigne — Leipzig : Birch Hirschfeld, La littérature française des xviiie et xixe siècle. Monod, le roman naturaliste après Balzac. — Munich : Breymann, Le Drame français au xvie siècle. Simon, Littérature française du xviie siècle. X, Emile Zola et son œuvre. — Munster : Andresen, Vie et œuvres de Molière ; Les fabulistes français depuis Marie de France jusqu'à nos jours. — Strasbourg : Hoepfner, « Art poetique » de Boileau. Gillot, *Poésie lyrique de 1850 à 1900.* — Tubingen : Pfau, *Pages choisies de Zola ; Victor Hugo et les origines du Romantisme.* — Wurzbourg : Heiss, Colloque sur la littérature française du xixe siècle. Vernay, *Poésie française d'hier et d'aujourd'hui.* — Zurich Bovet : *Lecture de Victor Hugo ; Histoire de la littérature française de 1840 à 1890 ; Littérature provençale.* Morel, *Histoire de la littérature française au xviiie siècle jusqu'à la révolution française.*

§

La Bastille de l'Internat. — La suppression de l'internat, telle est la grosse réforme dont une petite ville de France vient de prendre audacieusement l'initiative. Avec l'autorisation de l'administration supérieure, ce qui est à retenir, et avec l'approbation du Bureau d'administration du Collège de Condé-sur-Escaut, M. Th. Gautier, principal de cet établissement, a exposé dans une conférence publique un projet de réforme des méthodes d'éducation en cours.

Aux termes du projet, toutes les classes ont lieu le matin. La pension et la demi-pension sont supprimées. Le Collège devient un externat. L'après-midi, en l'absence des garçons rendus à la vie familiale et à la vie commune, des cours secondaires de jeunes filles sont professés, ce qui, dans nombre de villes de provinces, comble une lacune, répond à un besoin véritable.

M. Gautier a énuméré les divers avantages que présente la réforme : avantages pour l'Université, déchargée des soucis économiques qui lui incombent actuellement. L'activité des administrateurs, proviseurs et principaux, se dépense désormais tout entière au profit des questions de pur enseignement Pour les enfants, avantage intellectuel du fait que l'effort exigé de leur cerveau pour s'assimiler des notions nouvelles sera demandé au moment de la journée où, à la suite du repos de la nuit, le cerveau est le plus frais, le plus robuste et le plus dispos ; avantage au point de vue de la santé, du fait que le repas de midi pourra être suivi d'un délassement

plus long et que l'on ne demandera plus simultanément à l'estomac et au cerveau un effort également préjudiciable et pour l'un et pour l'autre ; avantage moral, plus appréciable encore que tous les autres et pas de conséquences du fait que l'enfant ne sera plus, pendant des années, séquestré loin du monde, écarté de la vie pratique, séparé de la famille et de la société pour être placé dans un milieu tout artificiel.

La résistance des parents constitue l'obstacle le plus sérieux à la réalisation de la réforme. Ceux-ci devront assumer, s'ils l'acceptent, — l'enfant demeurant chez eux pendant les heures de repas, de récréation et d'étude, — une tâche éducatrice dont l'internat les exemptait. Aussi est-il intéressant de constater que, malgré cet écueil, dont l'importance est grande dans une région où les parents d'élèves sont pour la plupart absorbés par les soins de l'industrie ou du commerce, le référendum institué par M. Th. Gautier auprès des parents a donné les résultats suivants. Sur 102 suffrages appelés à s'exprimer, 54 ont été favorables au projet, 25 se sont prononcés contre, tandis qu'il y a eu 23 abstentions.

Tous ceux, ils sont nombreux, qui ont gardé rancune à l'internat du temps perdu, des heures d'invincible ennui, des initiatives contrariées qui eussent pu être fécondes, de la discipline étroite et des contraintes inutiles, suivront avec intérêt une tentative dont la réussite aurait pour effet de soustraire les générations nouvelles à un régime déprimant. Il estimeront qu'il était bon de signaler l'heureuse initiative prise par M. Th. Gautier. Ils souhaiteront que la réforme qu'il préconise, et qui intéresse les destinées de l'intelligence, ne demeure pas à l'état de projet.

§

La Société des Sciences Anciennes (8, rue Sédillot, Paris) a été fondée dans le but d'étudier, d'une façon rationnelle et méthodique, les conceptions philosophiques et scientifiques du moyen-âge et de l'antiquité.

Ses membres, pénétrés de l'esprit de la science contemporaine et s'inspirant des méthodes et des procédés modernes, pensent qu'il est d'une incontestable utilité pour le progrès général de connaître les sciences oubliées, négligées ou dédaignées jusqu'ici. Ils se proposent donc de soumettre ces dernières à une révision méthodique et critique, de dégager les vérités qu'elles peuvent contenir, d'élucider leurs principes et leurs doctrines, de faire connaître leurs méthodes, de chercher les clefs qui permettent de dévoiler les sens cachés de leurs symboles, de les adapter à nos modes actuels, de penser et de s'exprimer, en un mot, de les faire entrer dans le domaine de la science moderne.

La société des sciences anciennes encourage, par tous les moyens possibles, les travaux qui ont ce but pour objet — tels que la traduction et la publication de vieux textes, les commentaires interprétatifs des mythes et des fables, l'explication du langage allégorique employé par les hermétistes et les alchimistes, les calculs, les observations et les expériences qui tendent à vérifier les antiques doctrines, à en déduire les conséquences et à en tirer tous les développements qu'elles comportent.

La Société considère les enseignements des sciences anciennes uniquement comme des hypothèses à vérifier, quelque certaines que celles-ci puissent paraître à priori. Elle ne s'inféode à aucun système, à aucune théorie, à au-

THE

MONTHLY **ENGLISH REVIEW** 2/6 NET.

Vol. I., N° 1. DECEMBER, 1908. *Now Ready.*

Thomas Hardy : Henry James
Joseph Conrad : John Galsworthy
W. H. Hudson · Count Tolstoi
H. G. Wells : The Month
Editorial : The Unemployed
The Personality of the German
Emperor : The Balkan Question
Reviews

Mr. Wells's "Tono-Bungay" will be completed in the first volume, subscribers to which will thus receive a complete novel in addition to the other exclusive matter of the "REVIEW."

No. II. will contain a long UNPUBLISHED POEM by DANTE GABRIEL ROSSETTI,

and

LITERARY CONTENTS..... By first-rate Authors.
QUESTIONS OF THE DAY By first-hand Authorities.

DUCKWORTH & CO., HENRIETTA ST., W. C.

MERCVRE DE FRANCE

Biblioteca della " Nuova Antologia "

VIA SAN VITALE, 5, ROME

RECENTI PUBLICAZIONI

omo. Poema di Giovanni Cena, con un disegno di L. Bistolfi. fr. **2.50**

opo il perdono. Romanzo di Matilde Serao, IIe Edizione..... fr. **4** »

'Edera. Romanzo di Grazia Deledda..... fr. **3.50**

fu Mattia Pascal. Romanzo di Luigi Pirandello..... fr. **3** »

antanti celebri del Secolo XIX, di Gino Monaldi, con 53 illustrazioni..... fr. **3** »

L'ART DÉCORATIF

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

aris : 35, rue de Valois et 125, 126 et 127, Galerie de Valois, Palais-Royal

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	France	Étranger
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un supplément donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif*, malgré l'apparent xclusivisme de son titre, suit de près toutes les manifestations artistiques. Il publie sur s principaux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes contemorains, des monographies superbement illustrées et souvent accompagnées de gravures riginales et de planches en couleurs. L'Art Décoratif est l'organe de défense de tous les forts sérieusement tentés dans le domaine de l'Art appliqué.

l n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de dessin, ux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y trouveront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouvelles ns les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, de la ramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, de la bibliohilie, etc.

Numéro spécimen contre **1** fr. en mandat ou timbres-poste.

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON

ET A LA MÉDITERRANÉE

A l'occasion de la Fête de l'Ascension, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 18 mai 1909, seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 25 mai, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, la Belgiq la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvèg

TRAINS DE LUXE

Toute l'année

Nord-Express. — Tous les jours entre P (1 h. 50 soir) et Berlin. (A l'aller, ce train est en respondance à Liège avec l'Ostende-Vienne).

Le train partant de Paris le Lundi continue sur V sovie, et ceux partant les Mercredi et Samedi Saint-Pétersbourg.

Péninsulaire-Express. — Départ de Lon le Vendredi, et de Calais-Maritime le Samedi à 1 h matin pour Turin, Alexandrie, Bologne, Brindisi, c correspond avec le paquebot de la Malle de l'Inde.

Calais-Marseille-Bombay-Express. Départ de Londres et Calais-Maritime (2 h. 55 soir Jeudi pour Marseille, en correspondance avec les pac bots pour l'Egypte et les Indes.

Simplon-Express. — De Londres, Calais (soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Lausa Brigue et Milan (3 fois par semaine en hiver, tous jours en été).

L'hiver seulement

Calais-Méditerranée-Express. — De L dres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) p Nice et Vintimille.

Train rapide quotidien. — De Paris-N (7 h. 32 soir) pour Nice et Vintimille composé de l salons et voitures de 1re classe.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce e de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **300** MILLIONS. —

Siège social : *54 et 56, rue de Provence*

Succursale (Opéra) : 1, rue Halévy

Succursale: *134, rue Réaumur* (*Place de Bourse*) **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte c échéance fixe, taux des dépôts de 1 an à 23 m 2 0/0; de 2 ans à 35 mois, 2 1/2 0/0; de 3 à 5 a 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre; — **Ordres bourse** (France et Etranger); — **Souscriptio sans frais**; — **Vente aux guichets de valet livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, C et Bons à lots, etc.); — **Escompte et encaissem de coupons** Français et Etrangers ; — **Mise règle de titres**; — **Avances sur titres**; **Escompte et encaissement d'effets de co merce**; — **Garde de titres**; — **Garantie con le remboursement au pair et les risques non-vérification des tirages**; — **Virements chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres crédit et billets de crédit circulaires** ; **Change de monnaies étrangères** ; — **Assura ces** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis **5 fr.** par mois; tarif croissant en proportion de la durée et de la dim sion) 88 succursales, agences et bureaux à Pari dans la banlieue, 646 agences en Province, 2 agen à l'Etranger : Londres, 53, Old Broad Street, et Sa Sébastien, (Espagne) ; correspondants sur toutes places de France et de l'Etranger

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépô *Bruxelles*, 70, Rue Royale ; — *Anvers*, 22, Plac Meir.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

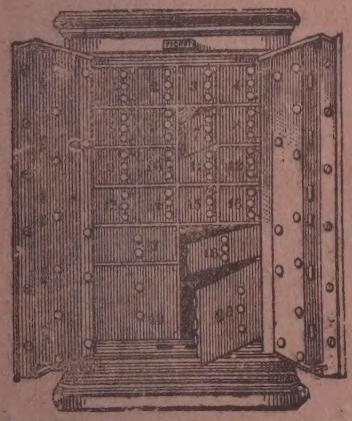
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.